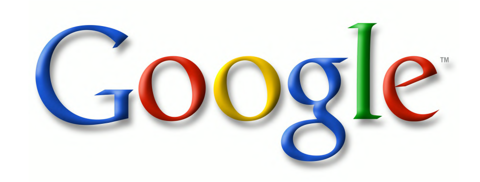
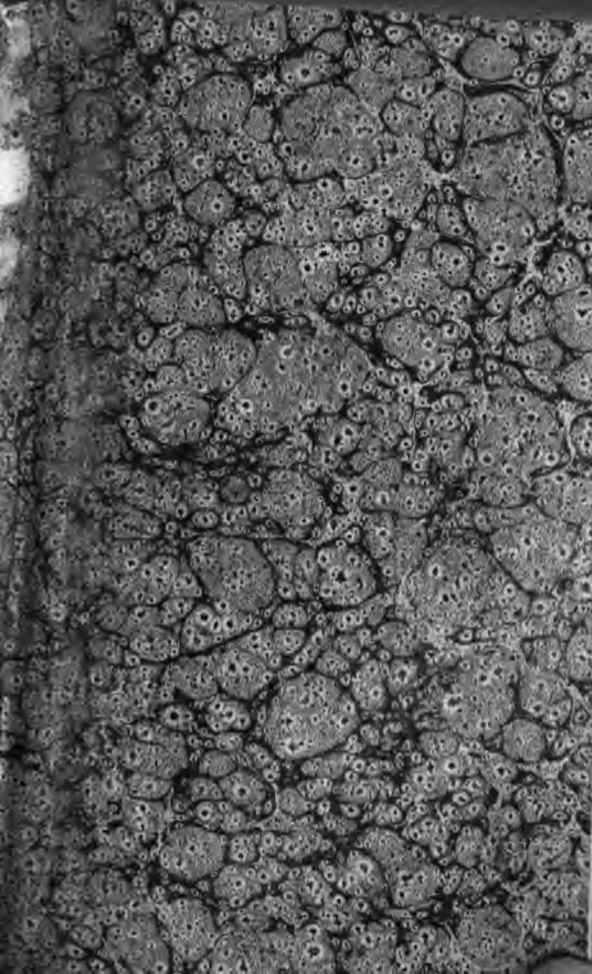






ŒUVRES COMPLETTES DE VADÉ.

TOME TROISIEME.

ŒUVRES COMPLETTES DE VADÉ,

OU

RECUEIL

Des Opéra Comiques, Parodies & Pieces fugitives de cet Auteur.

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIEME.



A LONDRES.

1785.

LE CONFIDENT
HEUREUX,
OPÉRA COMIQUE,
EN UN ACTE;

Représenté, pour la premiere fois, sur le Théâtre de l'Opéra Comique, le 31 Juillet 1755.

ACTEURS.

Madame SIMON, mere de Corinne.

CORINNE, fille de Madame Simon.

M. PILLART.

MIRTIL, Berger, amant de Corinne.

LISETTE, amante de Lubin.

LUBIN, Paysan, amoureux de Corinne.

UN NOTAIRE.

La Scene est dans un Village.

LE CONFIDENT HEUREUX.

SCENE PREMIERE.

Madame SIMON, CORINNE.

Mde. SIMON.

Air : *Alarmez-vous, &c.*

MONSIEUR Pillart me sachant riche veuve,
Depuis long-tems m'avoit offert sa main ;
Vous le cédant, je vous donne une preuve
De ma bonté. Pourquoi cet air chagrin ?

CORINNE.

Air : *Non, je ne puis y consentir.*

Non, je ne puis y consentir ;
Ah ! si je vous suis un peu chere,

Daignez ne jamais m'unir
Qu'à celui qui paroîtra me plaire.
Non, je n'y puis consentir;
De grace, écoutez-moi, ma mere:
En me forçant d'obéir,
Vous m'exposez à vous trahir.

Mde. SIMON.

Air: *Le premier du mois de Janvier.*

C'est pour vous un fort grand honneur
Que d'épouser un Receveur;
Ses moyens surpassent les vôtres.

CORINNE.

L'époux qui brusque notre choix,
Servoit, malgré nous, quelquefois,
Accompagné de plusieurs autres.

Mde. SIMON.

Air: *Du Prévôt des Marchands.*

Votre sagesse est un garant.

CORINNE.

Oui, ma sagesse, en ce moment,

Paroît à l'abri du naufrage ;
Mais en gênant nos goûts, hélas !
On fait d'une fille fort ſage,
Une femme qui ne l'eſt pas.

Mde. SIMON.

Air : *L'amour eſt de tout âge.*

Lubin vous tient ſans doute au cœur.

CORINNE.

Point du tout.

Mde. SIMON.

A quoi bon ce trouble ?
Pour moi Mirtil eſt mon vainqueur ;
En l'avouant, mon feu redouble.

CORINNE, *émue.*

Vous aimez le jeune Mirtil,
Après un auſſi long veuvage ?

Mde. SIMON.

Bon ! en amour l'âge y fait-il ?
L'amour eſt de tout âge.

CORINNE.

Air : *On fait ce qu'on peut*, &c.

Lorſque votre cœur s'abandonne
A l'amour que vous reſſentez,
Votre rigueur, maman, me donne
Des conſeils que vous rejetez.

Mde. SIMON.

C'eſt qu'une mere de famille
Peut faire en tout ſes volontés;
Et vous qui m'impatientez,
Apprenez que quand on eſt fille,
On fait ce qu'on peut,
Et non ce qu'on veut.

Air : *Sans le ſavoir.*

Monſieur Pillart m'attend pour cauſe;
A l'accepter qu'on ſe diſpoſe:
Quant à Lubin, nous allons voir;
Oui, je vais défendre à ce drôle
De nourrir ainſi votre eſpoir.

(*Elle ſort.*)

SCENE II.

CORINNE, *seule, achevant l'air.*

LUBIN va donc jouer ce rôle,
Sans le savoir.

Air : *Menuet de Grandval.*

Hélas ! c'est Mirtil que j'adore ;
Comment lui déclarer mon feu ?
S'il m'aime aussi, mon cœur l'ignore,
Je desire & crains son aveu.

Air : *L'amour m'a fait la peinture.*

Si l'amour étoit un crime,
Paroîtroit-il si charmant ?
Ah ! qu'un penchant légitime,
Qui prend conseil de l'estime,
A bien l'air du sentiment.

SCENE III.

CORINNE, LISETTE.

Air : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

LISETTE vient de ce côté,
Son enjoûment la rend heureuse.
O Dieu ! que n'ai-je sa gaîté ?

LISETTE.

Hé, mais, te voilà bien rêveuse ?

CORINNE.

Air : *C'est un enfant.*

Rêveuse, oh ! tu te l'imagine,
A quoi vois-tu cela ? tu ris.

LISETTE.

Tiens, ton cœur, ma pauvre Corinne,
Est occupé d'un favori.

CORINNE.

Je suis jeune encore,

Et même j'ignore
Le prix d'un tendre engagement.

LISETTE.

Tu fais l'enfant. *bis.*

CORINNE.

Air : *L'équipage.*

Tiens, Lisette,
L'état de fillette
Sait trop m'arranger,
Pour vouloir le changer.
Sans mystere,
A tous on peut plaire,
Et chaque moment
Nous découvre un amant.

LISETTE.

Air : *Ton petit minois sans défaut.*

Il est vrai, cet amusement
Vaut mieux que le mariage ;
Mais un époux doit cependant
Terminer ce badinage,

Parmi tes prétendans
Dans
Ce voisinage....

CORINNE.

Pillart, ce vieux barbon,

LISETTE.

Bon !

CORINNE.

Est mon partage.

Air : *La queue de mon chat, &c.*

On diroit qu'il fait toujours la moue,
L'haleine lui manque à chaque instant;
S'il la reprend, il enfle la joue,
Et ne parle point qu'il ne touffe en parlant.

LISETTE.

A ta place, je l'enverrois paître :
Par ton refus, crois-moi, fais connoître
Que ce traître
Espere être

De ton cœur, en vain, le maître.

CORINNE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Maman croit que Lubin me touche.

LISETTE.

Mais tu peux lui fermer la bouche ;
Apprends-lui mes droits ſur ſon cœur.

CORINNE.

Ce qui plus encor me déſole,
C'eſt que pour le vieux Receveur,
Mirtil m'adreſſe la parole.

LISETTE.

Air : *Entre l'amour & la raiſon.*

Mirtil eſt donc ſon confident?

CORINNE.

Hélas !

LISETTE.

Cet hélas eſt prudent.

CORINNE.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Tiens, c'eſt que tu l'aime,
Et lorſque Mirtil paroît,
Ton petit cœur deſireroit
Qu'il parlât plutôt pour lui-même.

CORINNE.

Air : *Pourvu que Colin, voyez-vous.*

Ah ! quelle erreur.

SCENE IV.

MIRTIL, CORINNE, LISETTE.

LISETTE.

Suite de l'air ci-deſſus.

IL vient à nous :
Ah ! Monſieur l'Interprete,
Paroiſſez donc... Qu'il a l'air doux !
La friponne rougit, voyez-vous !
Quel embarras !

CORINNE.

CORINNE.

Finiſſez, Liſette.

LISETTE.

Mais, mais, qu'elle eſt diſcrette !

MIRTIL.

Air : *A la façon de Barbari.*

Votre amant s'en rapporte à moi
Pour le plus tendre hommage.

LISETTE.

D'un berger eſt-ce là l'emploi ?

MIRTIL.

Que j'aime ce meſſage!

LISETTE.

A Paris le rôle eſt fort bon,
La faridondaine, la faridondon,
Et fait un grand honneur auſſi,
Beribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

MIRTIL.

Air : *Au milieu du cours.*

Qu'importe à quel prix
Je faſſe éclater mon zele,
Pourvu qu'une belle
M'accorde un ſouris :
Servir la beauté,
C'eſt obliger l'amour même.

CORINNE.

Oh! c'eſt à l'extrême
Pouſſer la bonté ;
Mais aſſurément
Rien n'eſt plus galant.
De cet empreſſement,
La cauſe eſt aſſez bizarre ;
Vouloir qu'en ce jour,
Pour un vieillard je me déclare,
Eſt une façon rare
De faire ſa cour :
De grace, ceſſez
Un ſoin qui me déſeſpere.

MIRTIL.

Vous m'êtes plus cher
Que vous ne penſez.

CORINNE.

Expliquez ces mots.

MIRTIL.

Je craindrois de vous déplaire.

CORINNE.

C'eſt ſavoir ſe taire
Fort mal à propos.

Air : *Quoi, vous partez, &c.*

Mais, dites-moi, quel eſpoir vous anime ?
Du Receveur, pourquoi ſervir les feux ?

MIRTIL.

Un tendre amour, conſtant & légitime,
Me fait parler....

CORINNE.

C'eſt être généreux.

SCENE V.

M. PILLART, CORINNE, MIRTIL, LISETTE.

PILLART.

Air : *Cotillon couleur de rose.*

JE ſuis ravi de vous voir enſemble ;
Rien n'eſt plus conforme à mon projet.

MIRTIL.

Oui, le même objet
Selon votre gré nous raſſemble.
De ce que j'ai fait,
Vous pourrez voir un jour l'effet.

PILLART.

Oui, graces à tes ſoins, mais il me
ſemble
Que ſon cœur n'en eſt point ſatisfait.
Corine, eſt-il vrai que l'amour

Vous range enfin ſous ſon empire,
Et que d'un ſincere retour ?

C O R I N N E.

Monſieur, je n'ai rien à vous dire.

P I L L A R T, *à Mirtil.*

Ton entretien,
Tu le vois bien,
Sur elle n'a guere eu d'empire.

M I R T I L.

Mais j'ai pourtant,
Au même inſtant,
Parlé d'un amour conſtant.

L I S E T T E.

Air : *Des fleurettes.*

Les filles ſont diſcrettes.

P I L L A R T.

Oui, mais reſter muettes,
Eſt un point différent :
L'exciter par des ſornettes,
N'eſt point du tout mon talent.

LISETTE.

Vous comptez mieux de l'argent
Que des fleurettes.

PILLART.

Air : *Le seul flageolet de Colin.*

N'est-ce pas que cela vaut mieux ?

LISETTE.

C'est un fort grand mérite.

PILLART.

Oui, l'or, quoiqu'on soit un peu vieux,
Mene à la réussite.

CORINNE.

Au but un jeune cœur amoureux
Arrive bien plus vîte.

MIRTIL.

Air : *Quand on parle de Lucifer.*

Monsieur n'a pas le front couvert
Des agrémens du bel âge,
Malgré qu'il soit dans son hiver,

PILLART.

Mirtil, laiſſons ce langage;
Dis-lui plutôt que je ſuis encore verd.

CORINNE.

Oui, comme un arbre ſans feuillage.

PILLART.

Air : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Que parles-tu de feuillage?

LISETTE.

Elle aime beaucoup les bois.

MIRTIL.

Et s'amuſe ſous l'ombrage
A faire briller ſa voix.

PILLART.

De ce qu'une bergere aime,
Je ſais mal l'entretenir:
Entretiens-la pour moi-même,
J'y prendrai bien du plaiſir.

Air : *Savez-vous bien, jeune tendron.*

Je me pique beaucoup d'aimer;

Mais comme il ſait ce que je penſe,
Il va pour moi te l'exprimer.
(*A Mirtil.*)
Compte ſur une récompenſe.

MIRTIL.

Lui plaire pour vous me ſuffit.

PILLART.

Sur-tout mets-y beaucoup d'eſprit.

LISETTE.

Quoi ! de l'eſprit ?
Bon, bon, l'eſprit,
En amour ne ſait ce qu'il dit.

MIRTIL.

Air : *L'autre jour étant aſſis.*

L'eſprit ne fait qu'éblouir,
Souvent ſon art eſt de feindre ;
C'eſt le cœur qui ſait ſentir,
Et c'eſt le cœur qui doit peindre.
Quand je dis tendrement
Que Corinne m'enflamme,

Je parle ſimplement
Le langage de l'ame.

PILLART.

Air : *Dormir eſt un tems perdu.*

Oui, voilà ce que je ſens.
Bon ! elle ſoupire :
Tu trouves donc cet encens
Digne du feu qui m'inſpire.

CORINNE.

On vous reconnoît bien là.

PILLART.

Pourſuis, bientôt me voilà
Au bonheur où j'aſpire.

Air : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*

Ecoute-le, ma chere enfant,
Il parle pour moi-même.

CORINNE.

Il me regarde ſeulement,
Ne v'là-t-il pas que j'aime ?

PILLART, *touſſant.*

Air : *C'eſt ce qui vous enrhume.*

Mirtil, c'eſt aſſez,
Vous me raviſſez.

LISETTE.

Ah ! Monſieur, comme vous touſſez.

PILLART.

C'eſt aſſez ma coutume.
Ton charmant aveu....

CORINNE.

Vous prouve mon feu ;
C'eſt ce qui vous enrhume.

PILLART.

Air : *Ah ! le bel oiſeau, maman.*

Va, cela ne ſera rien,
Et puis, ma joie en eſt cauſe :
Ne m'enflamme plus, car, tien,
J'en mourrois....

CORINNE.

La bonne choſe !

Que vous me faites plaisir !
Sur cela je me repose :
Que vous me faites plaisir,
D'aimer au point d'en mourir !

PILLART.

Air : *Des proverbes.*

Mais, mais, tu prends les choses à la
lettre.

MIRTIL.

On ne meurt point pour être trop épris.

CORINNE.

Il l'a promis, & je veux lui promettre
De l'aimer beaucoup à ce prix.

PILLART.

Air : *N'oubliez pas votre houlette.*

Honorez-moi de votre haine,
Ma Reine,
Car je veux vivre encore.

CORINNE.

Songez que par ce beau transport,

Vous verriez finir votre peine.

PILLART.

Honorez-moi de votre haine,
Ma Reine,
Car je veux vivre encore.

LISETTE.

Air: *Et voilà comme l'homme.*

Soyez soumis.

PILLART.

L'être à ce point,
Par ma foi, ne vous convient point.

CORINNE.

Vous n'avez point de complaisance.

LISETTE.

On aime peu quand on balance.

PILLART.

Parbleu! j'ai tort assurément.

CORINNE & LISETTE.

Et voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

PILLART.

PILLART.

Air : *Vous me l'avez dit.*

Qu'aujourd'hui ton cœur est fier.

LISETTE.

Il étoit de même hier,
Demain, comme en ce moment,
Je vous le prédis, souvenez-vous-en.

CORINNE.

Dans six mois, & dans un an
Vous en recevrez autant.

(*Elles sortent.*)

SCENE VI.

PILLART, MIRTIL.

PILLART.

Air : *Dans le fond d'une écurie.*

QUE dis-tu de sa réponse?

MIRTIL.

Mais je ne la conçois pas.

PILLART.

Qu'elle garde ses appas.
A pareil prix j'y renonce....

Air : *Allons donc, jouez, violons.*

Voici fort à propos sa mere....

SCENE VII.

PILART, MIRTIL, Madame SIMON.

Mde. SIMON.

Suite de l'air.

VOUS paroissez bien en colere.

PILLART.

Morbleu ! j'ai lieu de l'être aussi.

Mde. SIMON.

Expliquez-moi donc ce mystere.

PILLART.

En deux mots, cela se peut faire ;
Vous aimez Mirtil ?

Mde. SIMON.

Hé bien! oui.

PILLART.

S'il ne veut pas vous aimer, lui,
Et qu'à vos vœux il ne réponde,
Qu'en partant, vous, pour l'autre monde.

Mde. SIMON.

Comment?

PILLART.

Corinne....

Mde. SIMON.

Achevez donc.

PILLART.

M'aime à cette condition.

Mde. SIMON.

Air : *Que chacun de nous se livre.*

Quoi donc! ceci vous arrête?

PILLART.

A votre avis, n'eſt-ce rien?

Mde. SIMON.

Je vous jure ſur ma tête,

De former votre lien.
Joignez-la, sans plus attendre.

PILLART.

A condition, pourtant,
Que si je suis votre gendre,
Ce sera dès mon vivant.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

MIRTIL, Madame SIMON.

Mde. SIMON.

Air : *Mariez, mariez-moi.*

C'EST ce butor de Lubin
Qui sans doute nous arrête.
Nous verrons.... Mirtil, enfin,
Nous voilà donc tête à tête?
Parle-moi,
Conte-moi,

Aime-moi,
Quoi!
Quel air?

MIRTIL.

Le respect m'arrête.

Mde. SIMON.

Mais avec
Le respect,
L'amour sied bien.

MIRTIL.

Je dois vous cacher le mien.

Mde. SIMON.

Air : *La mort de mon cher pere.*

Ce timide langage
Prévient en ta faveur.

MIRTIL.

Madame....

Mde. SIMON.

Hé bien?

MIRTIL, *à part.*

J'enrage!

(*Haut.*)

Quel inſtant pour mon cœur !

Mde. SIMON.

Je vois briller ta flamme
Dans ce regard touchant.

MIRTIL.

Oui, j'ai pour vous, Madame,
Un terrible penchant.

Mde. SIMON.

Air : *Le joli jeu d'amour.*

Je perds tout ſentiment,
Et cet aveu charmant
Me coupe en ce moment
La parole ;
Oui, la paſſion
M'ôte enfin l'expreſſion :
Dieux ! quelle union !

MIRTIL.

Elle eſt folle.

Mde. SIMON.

Mon ſilence, crois-moi,

Part de ma bonne foi ;
Le plaiſir d'être à toi

MIRTIL, *à part.*

Me déſole.

Mde. SIMON.

Air : *Jupin, dès le matin.*

Malgré tout mon effort,
Mon tendre tranſport
Se trouve le plus fort ;
On ne peut
Dire comme on veut,
Tout ce que l'on ſent
Dans un ſi doux inſtant.
Je me tais ſans regret ;
Car, en effet,
L'amour le plus parfait
Reſte muet :
En pareil cas, l'eſprit
Eſt interdit ;
Le cœur qui ſe ſent troubler,
Ne peut parler ;

Le silence souvent
Est éloquent :
J'aime donc mieux plutôt
Ne dire mot.

MIRTIL, *impatienté*.

Son discours finira,
Quand la parole lui reviendra.

Air : *Nous sommes Précepteurs d'amour*.

(*A part*.)

Si c'est à force de caquet
Qu'on prouve que l'on sait se taire,

(*Haut*.)

Vous brûlez d'un feu bien discret.

Mde. SIMON.

Tu devines donc le mystere.

Air : *Du Ballet des Pierrots*.

Voilà comme j'aime un amant
Dont le cœur tendre
Sait d'abord comprendre
Qu'on l'adore sincérement.

MIRTIL, *avec dépit.*

J'attends la fin de mon tourment.

Mde. SIMON.

Je ne te ferai plus attendre;
Par le mien, je juge ton embarras.

MIRTIL, *excédé.*

Tant d'amitié ne cessera donc pas?

Mde. SIMON.

Ah! ah!
Je t'aime trop pour ça.

MIRTIL, *chagrin.*

Air: *Des Pendus.*

Non, cela n'est fait que pour moi.

Mde. SIMON.

Sans doute, & mon cœur est à toi.
Le tien, mon cher, est tout de braise.

MIRTIL, *tristement.*

Oh! oui, je ne me sens pas d'aise.

Mde. SIMON.

Quel entretien! qu'il est charmant!

MIRTIL, *bâillant.*

Rien pour moi n'eſt plus amuſant.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Si quelqu'un arrivoit....

Mde. SIMON.

Qu'importe?

MIRTIL.

Madame, il m'importe beaucoup.
Lubin vient....

Mde. SIMON.

Le diable l'emporte.

MIRTIL.

Je l'échappe bien pour le coup.

SCENE XI.

LUBIN, MIRTIL,

Madame SIMON.

LUBIN.

Air : *Servantes, quittez vos paniers.*

LA fille à Madame Simon
Eſt, morgué, bien gentille ;
Ses yeux friands, ſon air fripon
Méritent bien un bon luron.
La fille à Madame Simon
Eſt, morgué, bien gentille.

Air : *De Nina.*

Mde. SIMON.

Oui, mais, mon cher ami, crois-moi,
Elle n'eſt pas pour toi.

LUBIN.

Quoi !

Mde. SIMON.

Je t'ai dit mon intention;
Cherche ailleurs, mon garçon.

LUBIN.

Bon!
Cherche-t-on ce qu'on a trouvé?

Mde. SIMON.

De moi, Pillart est approuvé;
Et pour finir,
Je vais l'unir.

LUBIN.

Oh! ça n's'ra pas.

Mde. SIMON.

Tu verras,
Vas.

Air: *Palsangué, M. le Curé.*

Sans adieu, mon cher petit cœur.
Je cours finir cette affaire;
Ensuite l'hymen te rendra mon vainqueur.

(*Elle sort.*)

LUBIN,

LUBIN, *à Mirtil.*

Quoi! vous s'rez donc not' biau-pere?

SCENE X.

LUBIN, MIRTIL.

MIRTIL.

Air: *Ça n'se prend pas.*

LUBIN aimoit Corinne aussi.

LUBIN.

Morgué, nenni;
Mais chez nous, tantôt sa mere
M'a dit que j'étions bien hardi
De savoir si fort lui plaire,
Et que j'grillois pour ses appas;
J'n'y pensois pas. *bis.*

Air: *Par ma foi, l'eau me vient, &c.*

Mais, jarni, puisque ça se rencontre,
J'allons bien y penser à présent.

C'eſt qu'pour peu qu'une fille nous montre
Qu'elle a pour nous quelque brin de penchant,
Je n'allons jamais à l'encontre
Du plaiſir que ſon cœur y prend.
J'voyons l'but & j'approchons tout contre,
Et v'là le but où Corinne m'attend.

MIRTIL.

Air : *Ton humeur eſt, Catherine.*

Vous abandonnez Liſette ?

LUBIN.

Non, mais all' n'veut pas finir ;
Corinne qu'eſt plus drôlette,
En d'ſous main me fait prév'nir.
Tenez, moi, j'aime un' tendreſſe
Qui va droit de point en point ;
Et puis qui n'a qu'un' maîtreſſe,
Comme vous ſavez, n'en a point.

Air : *Le tout par nature.*

Par ainſi, Monſieur Mirtil,

Vous qu'avez un doux babil,
Si vous vouliez un tantet
M'faire valoir près d'Corinne.

M I R T I L.

Pourquoi cela ?

L U B I N.

C'est qu'elle est
Pour moi par trop fine.

M I R T I L.

Air: *Les cœurs se donnent troc pour troc.*
(*A part.*)

Bon! je pourrai, par ce moyen,
Achever de peindre ma flamme.

L U B I N.

Fait'-moi ç'plaisir.

M I R T I L.

Je le veux bien.

L U B I N.

Ah! qu'vous avez une belle ame.

M I R T I L.

Air : *Je ferai mon devoir.*

Vous pouvez toujours commencer.

LUBIN.

Ma foi, c'eſt bien penſer !

MIRTIL.

Je m'intéreſſe à ſon ardeur.

LUBIN.

Voyez qu'il a bon cœur !

SCENE XI.

CORINNE, MIRTIL, LUBIN.

LUBIN.

Air : *C'eſt dans la rue de la Mortellierie.*

NE v'là-t-il pas qu'alle vient à nous ?
Bon jour, la brunette aux yeux doux.
On dit comm'ça que j'ſens pour vous,
Et que vous vous ſentez d'même....
Qu'vous m'aimez.... & que j'vous
aime.

CORINNE.

Air : *Recevez donc ce beau bouquet.*

Qui vous a donc ſi bien inſtruit?

LUBIN.

Madame Simon, votre mere.
Jarnombille, vous avez conduit
Gentiment le nœud de l'affaire.
Ça s'appelle avoir de l'eſprit....
Qu'eſt ben capable.... d'être digne,
(*A Mirtil.*)
Aidez-moi donc....

MIRTIL.

C'eſt fort bien dit.

LUBIN.

Elle rit,
C'eſt marque d'un bon ſigne.

Air : *Que de gentilles pélerines !*

Vous ſaurez donc que j'ſuis tout d'braiſe.

CORINNE.

En vérité, j'en ſuis fort aiſe.

LUBIN.

Jarnigoi, vous n'êtes pas gnaise
D'être si contente de ça.
Baillez-moi vot' main que j'la baise.

CORINNE, *lui donnant un soufflet.*

Ah! c'est trop juste, la voilà.

LUBIN.

Air: *S'y prend-on de cette façon?*

Morgué, vous m'cassez le menton.
S'y prend-on de cette façon?

Moi, j'viens tout bonnement au-d'vant des avances que vous me faites faire, & parce que sans barguigner, je vais tout de gaud au fait comme ça s'pratique entre fille & garçon, vous prenez ça à l'arbours.

CORINNE.

Eh! mon pauvre nigaud, pour plaire,
S'y prend-on de cette façon?

LUBIN.

Hé bien! mais comment s'y prend-on?

CORINNE.

Air: *Menuet de Grandval.*

Quand brusquement l'amour éclate,
Il s'en faut bien qu'on soit vainqueur;
C'est une flamme délicate,
Qui seule a droit d'aller au cœur.

LUBIN.

Air: *Que j'aime mon cher Arlequin.*

Qui, moi, délicat? non, morgué.
Je suis robuste;
Monsieur Pillart vous f'roit pitié,
Car il n'est, en cas de l'amitié,
Au prix d'moi qu'un arbuste.
Moi, délicat? non, tatiguié.

CORINNE.

La réponse est fort juste.

MIRTIL.

Air: *Aucun Pasteur.*

Mais il n'est pas question de corsage;

Le sentiment, pour plaire, est plus certain.

LUBIN.

Et oui, mais je n'suis pas l'vé d'assez matin
Pour être comme vous un malicieux malin.
Aidez-moi d'vot' langage.

MIRTIL.

Soit, si Corinne approuve ce dessein.

CORINNE.

Je ferai de bon cœur la moitié du chemin.

LUBIN.

Air : *Par bonheur ou par malheur.*

Sarpejeu ! qu'm'v'là content;
Ah ! que vous êtes un bon enfant :
Morguenne qu'il est serviable !

MIRTIL.

Je sers mes vœux en cela.

LUBIN.

Vous obligerez un bon diable:
Hé bon! contez-li donc ça.

MIRTIL.

Air : *Ah! qu'elle est belle.*

Je vous adore,
Et mon amour
Voudroit encore
Croître chaque jour.

LUBIN.

Oui, par ma foi, je voudrois avoir encore plus de pouvoir dans la volonté de mon desir; dites, dites toujours.

MIRTIL.

Mais qui vous aime,
Aime si bien,
Que l'Amour même
N'ajouteroit rien.

LUBIN.

Comme vous devinez ça; il semble pardi qu'ma pensée se fourre dans sa

Vos charmantes loix,
Veut employer ſes jours
A les ſuivre toujours.

LUBIN.

V'là morgué parler comme il faut!
Ça rend mon cœur encor plus chaud;
V'là morgué parler comme il faut!
(*A Mirtil.*)
Achevez, & je la t'nons bientôt.

MIRTIL.

Caractere
Fait pour plaire,
Douce, vive,
Et naïve,
La figure, l'eſprit & le cœur
Sont-ils faits pour trouver un vain-
queur?

LUBIN, *à Corinne.*

Ça doit rend' vot' cœur bien plus
chaud.
V'là morgué parler comme il faut!
(*A part.*)

(*A part.*)

Ç'garçon-là ne ſait pas ce qu'i vaut.

CORINNE.

Air : *Qui voit la belle Alcimadure, de l'Opéra Languedocien.*

Vous écouter, c'eſt vous promettre
Plus que je ne voudrois ;
Vous regarder, c'eſt vous promettre
Plus que je ne devrois.

MIRTIL, *ſe jetant aux genoux de Corinne.*

Air : *L'autre jour à la promenade.*

Ah ! Corinne, quelle victoire !

LUBIN.

C'eſt ma foi vrai; mais je n'la d'vons qu'à vous.
Ben obligé, jarni queu gloire,
Mais c'eſt à moi de m'mettr' à genoux.

CORINNE, *à Mirtil.*

Oui, levez-vous.

LUBIN.

Ben obligé : jarnì queu gloire,
Faut convenir que c'eſt ben doux.

SCENE XII.

Madame SIMON, M. PILLART,
MIRTIL, LUBIN.

PILLART.

Air : *Le fameux Diogene.*

LA poſture eſt honnête,
Va, que rien ne t'arrête,
Acheve.

LUBIN.

Bon ! c'eſt fait.

Mde. SIMON.

Parlez, Mademoiſelle.

LUBIN.

J'allons parler pour elle,

Car c'eſt moi qu ilui plaît.

Mde. SIMON.

Air : *La bonne aventure.*

Quoi ! vous feriez à mes droits
Une telle injure ?

PILLART.

Ce qu'en cet inſtant je vois,
Eſt d'un triſte augure.

LUBIN.

Croyez-nous, Monſieur Pillart,
Cherchez en quelqu'autre part
La bonne aventure.

PILLART.

Pendart !

LUBIN.

La bonne aventure !

Mde. SIMON.

Air : *Chacun a ſon ton, ſon allure.*

Cela ſe peut-il ?
Répondez, Mirtil.

LUBIN.

T'nez, ne le faites pas répondre,
Car ça n'ferviroit qu'à vous confondre.
Il m'a fait l'plaifir de m'aider.

Mde. SIMON.

Qui, lui?

PILLART.

Qui, lui?

LUBIN.

Hé! oui, lui, il a, mordombille, la parole ni pus ni moins qu'un charme.
Corinne n'vouloit pàs céder.

Mais Monfieur Mirtil a eu la bonté de li faire un r'doublement de douceur à l'intention d'mon égard, qui a tout de fuite s'coué le dédain de fa fierté.

Mde. SIMON.

L'ingrat! je fais ferment de ne l'époufer de ma vie.

PILLART.

Le traître! que j'avois choisi pour mon confident.

LUBÎN.

C'est ben plutôt l'nôtre, ne vous déplaise.

Puis all' s'est mise à me r'garder.

Oh, dame! d'un regard, queu regard! là de ces regards qui sautont aux yeux, comme qui diroit des éclairs: oh! ça vous auroit fait plaisir à voir. Corinne, regardez-moi donc comme tout-à-l'heure, pour leux montrer.

Mde. SIMON.

Levez la tête, ma mignonne, & répondez; & vous, Monsieur l'obligeant, vous ne dites mot: voilà un fort joli trio, une désobéissante, un trompeur, un impudent.

LUBIN.

Lurelure, lure,
Flon, flon, flon:
Chacun a son ton
Et son allure.

Mde. SIMON.

(*A Lubin.*)

Sors d'ici,

(*A Mirtil.*)

Et vous aussi.
Oui, dès ce jour,
J'éteins mon amour,
Qui dans un point nous trahit,
Nous trompe en tout.

PILLART.

Sans contredit.

MIRTIL.

Ce courroux.

Mde. SIMON.

Taisez-vous.

CORINNE.

Ah ! pardon.

Mde. SIMON.

Eh ! fi donc.

MIRTIL.

Écoutez...,

Mde. SIMON.

Non, ſortez.

LUBIN.

Un p'tit mot.

Mde. SIMON.

Tais-toi, ſot;
Décampez, vous dit-on.

LUBIN.

Non.

(Mirtil ſort.)

SCENE XIII.

Madame SIMON, M. PILLART, ÇORINNE, LUBIN.

CORINNE.

Air : *Hélas ! maman, pardonnez, &c.*

HÉLAS! maman, pardonnez, je vous prie,
Les ſoins galans de ce jeune berger.
S'il a tiſſu le nouveau nœud qui nous lie,
Il ne l'a fait qu'à deſſein de m'obliger;
De vous dépend le bonheur de ma vie.

Mde. SIMON.

Non, non.

LUBIN.

Si, ſi, pour vous faire enrager.

PILLART.

Air : *Ma raiſon s'en va beau train.*

Mon cœur, ce maraud n'a rien.

LUBIN.

Oh ! j'ſavons qu'avec du bien
On a d'biaux habits,
On fait l'biau marquis
Dans l'fond d'un biau caroſſe ;
Mais un vieux riche qui n'a qu'ça,
Fait une pauvre noce,
Lon la,
Fait une pauvre noce.

Mde. SIMON.

Air : *Allons donc, Mademoiſelle.*

Au logis, Mademoiſelle,
Qu'on ſe rende promptement.

LUBIN.

Eſt-ç' qu'une mere maternelle
Doit chagriner ſon enfant ?
(*Corinne ſort.*)

Allons donc, Mademoiſelle,
Reſtez avec votre amant.

SCENE XIV.

Madame SIMON, M. PILLART, LUBIN.

Mde. SIMON.

Air: *Je ſuis malade d'amour.*

(*A Pillart.*)

MONSIEUR, prêtez-moi ce bâton.

LUBIN.

Oh! doucement, la mere,
Quand je s'rons votre gendre, bon.

SCENE XV.

Les Précédens, LISETTE.

LISETTE.

Suite de l'air précédent.

Mon Dieu, quelle colere!

Mde. SIMON.

Ah! tu viens, en cette occasion,
Fort à propos, ma chere.

LISETTE, *en colere.*

Air : *Je suis Philosophe, moi.*

Oh! tant mieux donc, je vous trouve
charmante.
Car, dites-moi pourquoi
Sur lui lever une main menaçante?

LUBIN.

C'est bien dit, tatigoi,

LISETTE.

C'est m'outrager, soyez moins violente.
Je suis son amante, moi,
Je suis son amante.

Mde. SIMON.

Air: *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Grand bien vous fasse.

LISETTE.

Oui, très-grand bien.

Mde. SIMON.

Aimez, si vous voulez, ce drille;
Mais qu'il s'en tienne à son lien,
Sans rompre celui de ma fille.

LISETTE.

Air: *Du haut en bas.*

Il a raison,
Car Monsieur ne lui convient guere.

LUBIN.

Elle a raison.

LISETTE.

LISETTE.

Dans un ménage il faut, dit-on,
Unir les goûts, les caracteres.

PILLART.

Mais, mais, sont-ce là tes affaires?

LISETTE.

Il a raison.

Mde. SIMON.

Air : *Fanfare de S. Cloud.*

Tout ira bien.

LISETTE & LUBIN.

Ah! quel conte!

PILLART.

Daignez-vous les écouter?
Sur votre pouvoir je compte.

LISETTE.

Vous savez fort mal compter.

PILLART.

Mal compter, quelle insolence!
Je calcule nuit & jour.

LUBIN.

T'nez, ne le faites pas répondre,
Car ça n'ferviroit qu'à vous confondre.
Il m'a fait l'plaifir de m'aider.

Mde. SIMON.

Qui, lui?

PILLART.

Qui, lui?

LUBIN.

Hé! oui, lui, il a, mordombille, la parole ni pus ni moins qu'un charme.
Corinne n'vouloit pàs céder.

Mais Monfieur Mirtil a eu la bonté de li faire un r'doublement de douceur à l'intention d'mon égard, qui a tout de fuite s'coué le dédain de fa fierté.

Mde. SIMON.

L'ingrat! je fais ferment de ne l'époufer de ma vie.

PILLART.

Le traître! que j'avois choisi pour mon confident.

LUBIN.

C'eſt ben plutôt l'nôtre, ne vous déplaiſe.

Puis all' s'eſt miſe à me r'garder.

Oh, dame! d'un regard, queu regard! là de ces regards qui ſautont aux yeux, comme qui diroit des éclairs: oh! ça vous auroit fait plaiſir à voir. Corinne, regardez-moi donc comme tout-à-l'heure, pour leux montrer.

Mde. SIMON.

Levez la tête, ma mignonne, & répondez; & vous, Monſieur l'obligeant, vous ne dites mot: voilà un fort joli trio, une déſobéiſſante, un trompeur, un impudent.

LUBIN.

Lurelure, lure,
Flon, flon, flon:
Chacun a ſon ton
Et ſon allure.

Mde. SIMON.

(*A Lubin.*)
Sors d'ici,
(*A Mirtil.*)
Et vous auſſi.
Oui, dès ce jour,
J'éteins mon amour,
Qui dans un point nous trahit,
Nous trompe en tout.

PILLART.

Sans contredit.

MIRTIL.

Ce courroux.

Mde. SIMON.

Taiſez-vous.

CORINNE.

Ah ! pardon.

Mde. SIMON.

Eh! fi donc.

MIRTIL.

Écoutez...,

Mde. SIMON.

Non, ſortez.

LUBIN.

Un p'tit mot.

Mde. SIMON.

Tais-toi, ſot;
Décampez, vous dit-on.

LUBIN.

Non.

(Mirtil ſort.)

SCENE XIII.

Madame SIMON, M. PILLART, CORINNE, LUBIN.

CORINNE.

Air : *Hélas ! maman, pardonnez, &c.*

HÉLAS ! maman, pardonnez, je
vous prie,
Les soins galans de ce jeune berger.
S'il a tissu le nouveau nœud qui nous
lie,
Il ne l'a fait qu'à dessein de m'obliger ;
De vous dépend le bonheur de ma vie.

Mde. SIMON.

Non, non.

LUBIN.

Si, si, pour vous faire enrager.

PILLART.

Air : *Ma raiſon s'en va beau train.*

Mon cœur, ce maraud n'a rien.

LUBIN.

Oh ! j'ſavons qu'avec du bien
On a d'biaux habits,
On fait l'biau marquis
Dans l'fond d'un biau caroſſe ;
Mais un vieux riche qui n'a qu'ça,
Fait une pauvre noce,
Lon la,
Fait une pauvre noce.

Mde. SIMON.

Air : *Allons donc, Mademoiſelle.*

Au logis, Mademoiſelle,
Qu'on ſe rende promptement.

LUBIN.

Eſt-ç' qu'une mere maternelle
Doit chagriner ſon enfant ?

(*Corinne ſort.*)

Allons donc, Mademoiselle,
Restez avec votre amant.

SCENE XIV.

Madame SIMON, M. PILLART, LUBIN.

Mde. SIMON.

Air: *Je suis malade d'amour.*

(*A Pillart.*)

MONSIEUR, prêtez-moi ce bâton.

LUBIN.

Oh! doucement, la mere,
Quand je s'rons votre gendre, bon.

SCENE XV.

Les Précédens, LISETTE.

LISETTE.

Suite de l'air précédent.

Mon Dieu, quelle colere!

Mde. SIMON.

Ah! tu viens, en cette occasion,
Fort à propos, ma chere.

LISETTE, *en colere.*

Air: *Je suis Philosophe, moi.*

Oh! tant mieux donc, je vous trouve
charmante.
Car, dites-moi pourquoi
Sur lui lever une main menaçante?

LUBIN.

C'est bien dit, tatigoi,

LISETTE.

C'eſt m'outrager, ſoyez moins violente.
Je ſuis ſon amante, moi,
Je ſuis ſon amante.

Mde. SIMON.

Air : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Grand bien vous faſſe.

LISETTE.

Oui, très-grand bien.

Mde. SIMON.

Aimez, ſi vous voulez, ce drille ;
Mais qu'il s'en tienne à ſon lien,
Sans rompre celui de ma fille.

LISETTE.

Air : *Du haut en bas.*

Il a raiſon,
Car Monſieur ne lui convient guere.

LUBIN.

Elle a raiſon.

LISETTE.

LISETTE.

Dans un ménage il faut, dit-on,
Unir les goûts, les caracteres.

PILLART.

Mais, mais, font-ce là tes affaires?

LISETTE.

Il a raifon.

Mde. SIMON.

Air : *Fanfare de S. Cloud.*

Tout ira bien.

LISETTE & LUBIN.

Ah! quel conte!

PILLART.

Daignez-vous les écouter?
Sur votre pouvoir je compte.

LISETTE.

Vous favez fort mal compter.

PILLART.

Mal compter, quelle infolence!
Je calcule nuit & jour.

L U B I N.

L'arithmétique de finance,
N'eſt pas celle de l'amour.

P I L L A R T.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Va, j'en ſuis sûr.

L I S E T T E.

Votre calcul
M'a tout l'air de devenir nul.

L U B I N.

Vous avez quatre fois ſon âge,
Ça fait un vilain numéro ;
Ça port' malheur dans un ménage,
Quand l'amour ſe change en zéro.

Mde. S I M O N, *à Liſette.*

Air : *Tarara, ponpon.*

Avec vos beaux diſcours, vous êtes fort aimable.

L I S E T T E.

Je dis ce qu'en tel cas Corinne eût dit pour moi.

LUBIN.

Vot' fille en s'roit capable.

Mde. SIMON.

Ma fille ....

Oh! j'aimerois, ma foi,

Mieux la donner au diable

Qu'à toi.

LISETTE, *étonnée.*

Air: *Trois enfans gueux.*

Qu'à lui! comment! que veut dire cela?

Mde. SIMON.

Que vous brûlez d'un amour bien commode.

LISETTE.

Quoi donc! l'aimeroit-il?

Mde. SIMON.

Vous y voilà.

LISETTE, *furieuse.*

Deux à la fois.

LUBIN, *riant.*

Dam' c'eſt que ça m'accommode.

LISETTE.

Air : *Quoi ! toujours enſemble.*

Après cette injure,
Parjure,
Tu peux
Te montrer à mes yeux!

LUBIN.

Mais, mais, queu tapage!

LISETTE.

J'enrage,
Je vais
Te haïr pour jamais.

LUBIN.

Dam' c'eſt que vous balanciez toujours,
Et le balanc'ment fait échoir les amours.

LISETTE.

Mais voyez ce traître!

N'étois-tu pas maître
D'avoir
Du logis tout pouvoir ?
Après cette injure,
Parjure,
Je vais
Te haïr pour jamais :
Mon cœur est en garde,
Et garde
Pour toi.
Le mépris que tu vois.

LUBIN.

Air : *N'faut pas être grand sorcier, &c.*

Puisque vous m'baillez mon congé,
N'y a pas d'mal que j'vous quitte,
Vous n'maimez plus, bien obligé,
Je sommes quitte à quitte.
Mais de ce p'tit malheur-là,
Corinne me consolera,
Là, là,
Oh! oh! oh! ah! ah! ah!

Pour l'épouser, j'attendois qu'ça.
Là, là.
Quelle ingratitude!

Mde. SIMON.

Air: *Du haut en bas.*

Il a raison,
Car Monsieur ne lui convient guere,
Il a raison.

LISETTE.

Air: *Ma mie, ah! que j'envie.*

Madame,
Ma chere Dame,
Pardonnez mon erreur.

Mde. SIMON.

Va, je ne suis point femme
A servir son ardeur.

SCENE XVI.

Madame SIMON, M. PILLART, LISETTE.

PILLART.

Air : *Allons la voir à S. Cloud.*

CET impertinent Lubin,
De l'hymen m'ôte l'envie.

Mde. SIMON.

De punir un tel coquin,
Que j'aurois l'ame ravie !

LISETTE.

Cela vous embarrasse-t-il ?
Tenez, Monsieur, chargez Mirtil
D'être époux de Corinne.

PILLART.

Je le voudrois.

Mde. SIMON.

Qu'elle eſt fine !

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Il m'aimoit....

PILLART.

Vous? Il n'en eſt rien,
Son amour, ſous ombre du mien,
Séduiſoit la petite ingrate:
Oui, je vois clair dans tout ce jeu.

LISETTE.

Il ſe ſervoit de votre patte,
Pour tirer les marrons du feu.

PILLART.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Que faire?

Mde. SIMON.

Le dépit m'occupe.

PILLART.

Si nous avons été ſa dupe,
Lubin l'aura ſans doute été.

Mde. SIMON.

Mirtil....

PILLART.

Quel courroux eſt le vôtre ?
S'il nous offenſe d'un côté,
Du moins il nous venge de l'autre.

Mde. SIMON.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Ce tranquille diſcours augmente ma colere :
Oh ! je ferai bien voir qu'enfin je ſuis ſa mere ;
Du tout auparavant je prétends m'éclaircir :
Elle vient, cachons-nous, écoutons à loiſir.

SCENE XVII.

CORINNE, *seule.*

Air : *Tel qu'un petit oiseau.*

LOIN de l'objet aimé,
Un cœur est alarmé ;
Tout ce qui n'est pas lui,
Ne nous peint que l'ennui :
On cherche, on tremble, on craint,
On rêve, on se plaint,
On desire,
On soupire,
Quel martyre !
Amour, combien tu fais
Payer tes bienfaits !

Même air.

Toujours, mon cher Mirtil,
Ton feu tendre & subtil

Fait gliſſer ſur mes ſens
Celui que je reſſens :
Oui, lorſque je le vois,
Tout s'anime en moi;
Sa jeuneſſe,
Sa tendreſſe,
Ma foibleſſe,
Tout eſt en ſa faveur,
L'écho de mon cœur.

SCENE XVIII.

MIRTIL, CORINNE.

MIRTIL.

Air : *Pour ſoumettre mon ame.*

AH! ma chere Corinne!
Quels accens ai-je entendus?

CORINNE.

Oui, mon cœur te deſtine
Des ſoupirs qui te ſont dus.

MIRTIL.

Si mon bonheur eſt extrême,
Hélas! je te le dois.

CORINNE.

Tiens,
Aime-moi comme je t'aime,
Et tu ne me devras rien.

Air: *Nous jouiſſons dans nos hameaux.*

Tu vois, par cet aveu touchant,
Que ta flamme m'eſt chere;
Faut-il qu'un ſi juſte penchant,
Bleſſe une tendre mere?
Tous deux objets de mon amour,
Je l'aime & je t'adore;
C'eſt d'elle que je tiens le jour,
Sois en toujours l'aurore.

Air: *L'amant frivole & volage.*

Inſtruiſons-la du myſtere,
Je lui dois tout, & mon cœur
Craint autant de lui déplaire,
Que de perdre ton ardeur.

MIRTIL.

MIRTIL.

Par ces ſentimens tu prouve
Combien je dois l'admirer ;
Mais ſi l'on nous déſapprouve?

CORINNE.

Il faudra nous ſéparer.

SCENE XIX.

Les Précédens, Madame SIMON, M. PILLART, LISETTE.

Mde. SIMON, *s'avançant d'un air pénétré.*

Air : *Ah ! Madame Anroux.*

NON, mes pauvres enfans,
Non, mes pauvres enfans,
Vous m'avez percé l'ame
Par des traits ſi puiſſans.

CORINNE.	MIRTIL.
Ah ! chere maman,	O ciel ! quel moment !
Quel arrêt charmant	Quel arrêt charmant
Pour ma tendre flamme !	Pour ma tendre flamme !
Hélas ! cher amant,	Objet trop charmant,
Pour ma tendre flamme,	Pour ma tendre flamme,
Quel heureux moment!	Quel heureux moment!

PILLART.

Air : *Une nuit ronflant à merveille.*

Mais, mais, de ce trait admirable,
Qui diable vous eût cru capable ?

Mde. SIMON.

Oh ! je suis capable, entre nous,
De faire plus.

PILLART.

Quoi plus ?

Mde. SIMON.

Sans doute.

PILLART.

Pourtant cet effort-ci vous coûte
Plus ?

Mde. SIMON.

Oui, plus.

PILLART.

Comment ferez-vous?

Mde. SIMON.

C'est de vous prendre pour époux.

PILLART.

Grand merci de la politesse,
Vous m'avez gagné de vîtesse.

SCENE XX & derniere.

Les Précédens, LUBIN, UN NOTAIRE.

LUBIN.

UN bon gaillard joyeux
Vaut bien mieux
Que tous ces p'tits monsieux,
Qui n' parlent qu' des yeux.

Leurs ſoupirs,
Leurs langueurs,
Leurs douceurs
S'uſent avant de parvenir au cœur.
Mais, preſte,
Un vivant leſte,
Paroît zeſte,
Et ſait charmer que d'reſte.
Un muguet préparé
Et paré,
N'plaît pas tant qu'un grivois bien quarré.
Dam' ma maîtreſſe auſſi
M'a choiſi;
All' m'aim' mieux que d' l'argent,
C'eſt bien obligeant;
Car avec de l'or, dit-on, chaque jour,
Bien des gens achetent d' l'amour.

Air: *De tous les Capucins du monde.*

V'là monſieux l'marieux que j'amene.

LE NOTAIRE.

Eſt-on d'accord?

LUBIN.

Qu'à ça ne tienne.
Corinne & moi j'ſommes épris,
J'pouvons bien nous paſſer d'la mere;
Beaucoup de d'moiſell' à Paris,
Se paſſent même de Notaire.

Mde. SIMON.

Air : *L'autre jour avec mon habit, &c.*

Je l'veux bien.

LUBIN.

J'ſavois bien que j'trouverois l'moyen.

Mde. SIMON.

Je ne m'oppoſe plus à rien.

PILLART.

Fanchon d'elle ſeule dépend.

LUBIN.

En vous r'merciant;
Enfin, pourtant,
Me v'là content;
Que je danſerons,

Que je rirons,
Par là d'ſſus queu plaiſir j'aurons!

LE NOTAIRE.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Exprès pour les deux noms j'ai laiſſé double eſpace.

Mde. SIMON, *montrant Corinne.*

Mettez d'abord le ſien.

LUBIN.

C'eſt pour moi l'autre place.

CORINNE.

Oui, mon ſenſible cœur, en préſence de tous,
Prend Lubin pour témoin, & Mirtil pour époux.

LUBIN.

Air : *Comm' v'là qu'eſt fait.*

Allons donc, c'eſt qu'vous voulez rire.

CORINNE.

Non, mon ami, c'eſt tout de bon.

LUBIN.

Moi, dam' moi, je ne ſais plus que
dire,
Monſieur Mirtil, queu trahiſon !
Liſette....

LISETTE.

Hé bien !...

LUBIN.

Pourtant j'eſpere.

LISETTE.

Oh ! rien n'eſt plus juſte en effet.
Qui court deux lievres n'en prend
guere.

LUBIN.

Pour le coup me v'là ſtupéfait.

TOUS.

C'eſt fort bien fait. *bis.*

LUBIN.

Ça s'appelle apporter des verges pour ſe fouetter ; mais, morguenne, j'm'en vas renvoyer les m'nétriers ; vous danſerez à vos dépens.

PILLART.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Son inconſtance eſt bien punie.
Mes enfans, que la ſympathie
A jamais ſoutienne vos feux !

Tiens, ma chere Corinne, pour te prouver combien j' t'aimois.

Que de mes biens il en uſe en maître.

CORINNE.

Rendre ce que l'on aime heureux,
C'eſt du moins mériter de l'être.

Fin du Confident heureux.

FOLETTE,

OU

L'ENFANT GATÉ,

PARODIE

DU CARNAVAL ET DE LA FOLIE;

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de l'Opéra Comique de la Foire Saint Laurent, le 6 Septembre 1755.

ACTEURS.

M. RICHARD, homme de fortune.

JEUNETTE, sa Femme.

FOLETTE, leur Fille.

ROGER-BONTEMS, Amant de Folette.

PLAISANTIN, ami de Roger-Bontems.

La Scene est dans le Sallon de M. Richard.

FOLETTE,

OU

L'ENFANT GATÉ.

SCENE PREMIERE.

ROGER-BONTEMS, *ſeul.*

Air : *La bonne aventure, ô gué !*

DEUX puiſſances, tour-à-tour,
Me livrent la guerre ;
Tantôt c'eſt le tendre amour,
Tantôt c'eſt le verre.
L'un avec l'autre ligué,
Souvent m'offre d'un air gai,
Tendron & grand'-chere,
O gué,
Tendron & grand'-chere !

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

L'amant, l'habit & le projet

Sont prefqu'auffi foux que l'objêt
Qui rend mon goût au fien conforme...
Je fais comme bien des gens font,
Que l'hymen unit pour la forme,
A deffein d'acquitter le fond.

Air : *De néceffité néceffitante.*

Quoi! c'en eft donc fait, mon cœur
tu cedes.
Mais que veut ce Directeur des Aides ?

SCENE II.

ROGER-BONTEMS,
PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

Air : *Ce que vous penfez.*

CHER Roger-Bontems,
De toi feul j'attends
Un vrai fecours d'ami.

ROGER-

ROGER-BONTEMS.

Qui t'amene ici?

PLAISANTIN.

J'étois employé,
Aſſez bien payé;
D'un bon mot mal compris,
J'ai reçu le prix.

ROGER-BONTEMS.

La ſatyre
Nous attire
Plus de revers que d'honneur.

PLAISANTIN.

Oui, ſans doute;
Mais écoute:
Près d'un protecteur,
Doit-on, en flatteur,
Aux dépens du cœur,
Être adulateur?

ROGER-BONTEMS.

Sans l'applaudir, il faut
Taire le défaut.

PLAISANTIN.

Quoi donc! pour avoir dit
Qu'une Actrice en crédit
Eſt un pont qui mene à la finance;
On offenſe ſa puiſſance;
On bleſſe celui
Qui nous ſert d'appui?

ROGER-BONTEMS.

Les riches font bien
D'uſer de leur bien.

PLAISANTIN.

Oui, mais ſur leurs travers
Les yeux ſont ouverts.

ROGER-BONTEMS.

Jaloux de leur ſort,
Tels leur donnent tort,
Qui ſeroient fort heureux
D'avoir tort comme eux.

PLAISANTIN.

Air : *Sur le Pont d'Avignon.*

Pour me dédommager du ſort qui m'humilie,

Je veux ſuivre le tien.

ROGER-BONTEMS.

Que l'amitié nous lie!

Air : *Jean, ce ſont vos rats.*

Qu'une confidence
Aſſure ces nœuds;
Je vois l'abondance
Régner en ces lieux.
Richard & ſa femme Jeannette
Y ſont au comble de leurs vœux,
Et c'eſt de leurs feux
Que naquit l'aimable Folette;
De Folette enfin
J'attends le plus heureux deſtin.

PLAISANTIN.

Air : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

D'un pareil choix, toi ſeul étois capable.
Folette eſt aimable;
Mais, en vérité,

C'eſt un enfant gâté.
Un tel hymen eſt un champ de
Cythere :
Le propriétaire
Penſe moiſſonner,
Et n'y fait que glaner.

ROGER-BONTEMS.

Air : *Ah ! le bel oiſeau, maman.*

Va, cher ami Plaiſantin,
Je ſuis sûr de ſa tendreſſe :
On évite un tel chagrin,
Quand on plaît à ſa maîtreſſe ;
Les parens m'aiment auſſi,
Je compte ſur leur promeſſe ;
C'eſt preſque avoir réuſſi....
Mais juſtement les voici.

SCENE III.

RICHARD, JEUNETTE, ROGER-BONTEMS, PLAISANTIN.

RICHARD.

Air : *Belle Lisette.*

OUI, ma petite,
Chaque jour mon feu s'irrite:
Le tems n'affoiblit pas,
Ni mon amour, ni vos appas.

JEUNETTE.

Oui-dà,
Comme il y va!
Et comme on le croira!

RICHARD.

Toujours jeune & toujours belle;
Vous m'êtes toujours nouvelle.

JEUNETTE.

Oui, mais je ſuis votre femme:
Ce titre vieillit la flamme.

RICHARD.

Chaque inſtant prouve....

JEUNETTE.

Bon!
Vous êtes, mon mignon,
Un peu Gaſcon.

RICHARD.

Air: *Une faveur, Liſette.*

Tous les jours ſont des fêtes.

ROGER-BONTEMS.

Nous en jouiſſons tous.

JEUNETTE.

De ce côté, vous êtes
Un fort galant époux.

RICHARD.

Mes ſoins, ma complaiſance.

JEUNETTE.

Pour ceci, je le ſais.

PLAISANTIN.

Il fait grande dépense.

JEUNETTE.

Et trop, & pas assez.

RICHARD, *aux Danseurs.*

Air : *Tout est permis en Carnaval.*

Que mon amour, en ce moment,
Par vos pas se caractérise.

JEUNETTE.

Le joli dédommagement
Pour une femme bien éprise !
Un époux court bien des hasards,
Quand son feu se borne aux égards.

(*On danse.*)

SCENE IV.

RICHARD, JEUNETTE, ROGER-BONTEMS, PLAISANTIN, FOLETTE.

FOLETTE, *interrompant le divertissement.*

Air : *Du Tambourin de Polymnie.*

QUE votre allégresse
Cesse ;
Que tout disparoisse.
Quoi ! sauter
Sans m'inviter !

RICHARD.

Ma fille.

FOLETTE.

Eh ! non, non, mon pere.

JEUNETTE.

Mon enfant,

Écoute un inſtant.

F O L E T T E.

Oh! je ſuis ſourde, ma mere.

P L A I S A N T I N.

L'heureux caractere!

F O L E T T E.

Mais! mais quoi!
Danſer ſans moi!

J E U N E T T E.

Eh bien! qu'on les congédie.

F O L E T T E.

Eſt-il flatteur que l'on m'oublie?

R I C H A R D, *aux Danſeurs.*

Oui, ſortez.

F O L E T T E.

Non, non; reſtez.

RICHARD & FOLETTE.

Air: *Comme v'là qu'eſt fait.*

Quel enfant!

FOLETTE.

Si, grace à l'uſage,
Je dois la vie à votre amour,
Je ſuis de même qu'un ouvrage
Qu'un auteur vient de mettre au jour:
S'il déplaît, on blâme le pere;
Par-tout on l'approuve s'il plaît.
De l'une ou de l'autre maniere,
Soyez bien ou mal ſatisfait,
Qu'eſt-ç' que ça m'fait?
Qu'eſt-ç' que ça m'fait?

Air : *Alarmez-vous, &c.*

Mais vous pouvez, ſi cela vous offenſe,
Vous retirer.

RICHARD & JEUNETTE.

Là, ne te fâche pas.
Tiens, nous ſortons.

FOLETTE.

Non, votre obéiſſance
Me fait plaiſir; revenez ſur vos pas.

JEUNETTE.

Air : *Parſembleu ! M. le Curé.*

Mais, mais, les droits qu'ici tu prends
Devroient le céder aux nôtres.

FOLETTE.

Mais, mais enfin, je ſuis chez mes parens :
Que n'allez-vous chez les vôtres ?

RICHARD, *à Roger-Bontems.*

Air : *Menuet de Grandval.*

De ſon bizarre caractere,
Mon cher, connoiſſez tout le faux.

ROGER-BONTEMS.

Ignorez-vous que l'art de plaire
Jette un voile ſur les défauts ?

ARIETTE.

Air : *Petit-Maître ſans cervelle.*

Quand une femme eſt jolie,
Tout en elle eſt ſéducteur,
Tout en elle eſt ſéducteur ;

De servir sa fantaisie,
Tout homme se fait honneur.
J'aime une volage humeur,
J'aime une volage humeur,
A la folie,
A la folie;
J'aime une volage humeur,
J'aime une volage humeur.
Quand une femme est jolie,
Tout en elle est séducteur,
Tout en elle est séducteur;
Caprice, minauderie,
Air ennuyé, ton d'aigreur,
Forment son pouvoir vainqueur.
La vaine philosophie
Vaut-elle l'étourderie?
Vive une volage humeur!
C'est ma folie,
C'est ma folie;
Oui, quand une femme est jolie,
Tout en elle est séducteur.
Vive une volage humeur!

Oui,

Oui, quand une femme eſt jolie,
Tout en elle eſt ſéducteur.

ROGER-BONTEMS.

Air : *Toujours va qui danſe.*

J'aime Folette, & vous ſavez
Quelle eſt notre intelligence.
Au nom d'elle-même achevez
Ce que ſon goût commence.

RICHARD & FOLETTE.

Oui, nous conſentons à cela.

ROGER-BONTEMS.

Quelle douce alliance !

FOLETTE, *emmenant les Danſeurs.*

Ta, la, la, la, la, la, la, la.
Pourſuivez votre danſe.

SCENE V.

RICHARD, JEUNETTE, ROGER-BONTEMS, PLAISANTIN.

ROGER-BONTEMS.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

BELLE Folette!... Elle m'échappe.

PLAISANTIN.

Un ſi charmant accord me frappe.
(*Aux Parens.*)
C'eſt que de votre aveu flatteur,
Sa pudeur ſe trouve interdite.

PLAISANTIN.

Oui, l'on voit bien que ſa pudeur
Sait à propos prendre la fuite.

RICHARD.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Soyez certain de ſa tendreſſe,

Nous allons la déterminer.

PLAISANTIN.

J'y veux joindre auſſi mon adreſſe.

JEUNETTE.

Nos ſoins vont vous la ramener.

(*Ils ſortent.*)

SCENE VI.

ROGER-BONTEMS.
PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

Air : *Je me levai ſans chandelle.*

TU nommes donc cela du retour?

ROGER-BONTEMS.

Paſſons-lui cette malice ;
Mais, crois qu'avant la fin du jour....

PLAISANTIN.

Tu prendras en bénéfice

Les petits écarts dont l'amour
Paye l'intérêt au caprice.
(Il sort.)

SCENE VII.

ROGER-BONTEMS, *seul*.

Air : *De l'Oiseau royal*.

OUI, ma chaîne,
Exempte de peine,
Pour toujours
M'annonce d'heureux jours.
Tu peux croire,
Bacchus, que ta gloire
Ne se ternit point par mes amours.
Loin que je t'oublie,
Mon ardeur publie
Que sans toi l'amant
Craint le tourment.
J'avouerai de même

Qu'un buveur, s'il n'aime,
Perd, dans ſon erreur,
La moitié du bonheur.
Oui ma chaîne,
Exempte de peine,
Pour toujours
M'annonce d'heureux jours.
Tu peux croire,
Bacchus, que ta gloire
Ne ſe ternit point par mes amours.

SCENE VIII.

ROGER-BONTEMS, FOLETTE.

ROGER-BONTEMS, *ſans voir Folette.*

Air : *Je ſuis Philoſophe, moi.*

C'EST aujourd'hui que l'objet qui m'engage

Doit me donner ſa foi.
Un doux hymen eſt enfin mon partage.

FOLETTE, *l'ayant écouté.*

Pas encore.

ROGER-BONTEMS.

Et pourquoi ?
Lorſqu'à ce nœud votre cœur même aſpire,
Qui pourroit nous nuire ?

FOLETTE.

Moi.

ROGER-BONTEMS.

Bon ! vous voulez rire.

Air : *Eh ! riez, riez donc.*

D'un pouvoir abſolu,
Quand vos parens, ma chere,
Veulent....

FOLETTE.

S'ils l'ont voulu,
Moi, je veux le contraire.
Mais voyez, voyez donc,

Eſt-ce-là leur affaire?

ROGER-BONTEMS.

Mais daignez, daignez donc
Prononcer oui.

FOLETTE.

Non.

ROGER-BONTEMS.

Air : *Savez-vous bien, jeune tendron.*

Sans vous offenſer, pourroit-on
Savoir d'où vient cette injuſtice?

FOLETTE.

Quand un amant plaît ſans raiſon,
On peut le changer par caprice.

ROGER-BONTEMS.

Quoi! me faire un pareil aveu!

FOLETTE.

Pour me prouver votre beau feu,
Criez un peu,
Peſtez un peu.

ROGER-BONTEMS.

Dieux!

FOLETTE.

Si, grace à l'usage,
Je dois la vie à votre amour,
Je suis de même qu'un ouvrage
Qu'un auteur vient de mettre au jour:
S'il déplaît, on blâme le pere;
Par-tout on l'approuve s'il plaît.
De l'une ou de l'autre maniere,
Soyez bien ou mal satisfait,
Qu'est-ç' que ça m'fait?
Qu'est-ç' que ça m'fait?

Air: *Alarmez-vous, &c.*

Mais vous pouvez, si cela vous offense,
Vous retirer.

RICHARD & JEUNETTE.

Là, ne te fâche pas.
Tiens, nous sortons.

FOLETTE.

Non, votre obéissance
Me fait plaisir; revenez sur vos pas.

JEUNETTE.

Air : *Parſembleu ! M. le Curé.*

Mais, mais, les droits qu'ici tu prends
Devroient le céder aux nôtres.

FOLETTE.

Mais, mais enfin, je ſuis chez mes
parens :
Que n'allez-vous chez les vôtres ?

RICHARD, *à Roger-Bontems.*

Air : *Menuet de Grandval.*

De ſon bizarre caractere,
Mon cher, connoiſſez tout le faux.

ROGER-BONTEMS.

Ignorez-vous que l'art de plaire
Jette un voile ſur les défauts ?

ARIETTE.

Air : *Petit-Maître ſans cervelle.*

Quand une femme eſt jolie,
Tout en elle eſt ſéducteur,
Tout en elle eſt ſéducteur ;

De servir sa fantaisie,
Tout homme se fait honneur.
J'aime une volage humeur,
J'aime une volage humeur,
A la folie,
A la folie;
J'aime une volage humeur,
J'aime une volage humeur.
Quand une femme est jolie,
Tout en elle est séducteur,
Tout en elle est séducteur;
Caprice, minauderie,
Air ennuyé, ton d'aigreur,
Forment son pouvoir vainqueur.
La vaine philosophie
Vaut-elle l'étourderie?
Vive une volage humeur!
C'est ma folie,
C'est ma folie;
Oui, quand une femme est jolie,
Tout en elle est séducteur.
Vive une volage humeur!

Oui,

Oui, quand une femme eſt jolie,
Tout en elle eſt ſéducteur.

ROGER-BONTEMS.

Air : *Toujours va qui danſe.*

J'aime Folette, & vous ſavez
Quelle eſt notre intelligence.
Au nom d'elle-même achevez
Ce que ſon goût commence.

RICHARD & FOLETTE.

Oui, nous conſentons à cela.

ROGER-BONTEMS.

Quelle douce alliance!

FOLETTE, *emmenant les Danſeurs.*

Ta, la, la, la, la, la, la, la.
Pourſuivez votre danſe.

SCENE V.

RICHARD, JEUNETTE, ROGER-BONTEMS, PLAISANTIN.

ROGER-BONTEMS.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

BELLE Folette!... Elle m'échappe.

PLAISANTIN.

Un ſi charmant accord me frappe.
(*Aux Parens.*)
C'eſt que de votre aveu flatteur,
Sa pudeur ſe trouve interdite.

PLAISANTIN.

Oui, l'on voit bien que ſa pudeur
Sait à propos prendre la fuite.

RICHARD.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Soyez certain de ſa tendreſſe,

Nous allons la déterminer.

PLAISANTIN.

J'y veux joindre auſſi mon adreſſe.

JEUNETTE.

Nos ſoins vont vous la ramener.

(*Ils ſortent.*)

SCENE VI.

ROGER-BONTEMS.
PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

Air : *Je me levai ſans chandelle.*

TU nommes donc cela du retour ?

ROGER-BONTEMS.

Paſſons-lui cette malice ;
Mais, crois qu'avant la fin du jour....

PLAISANTIN.

Tu prendras en bénéfice

Les petits écarts dont l'amour
Paye l'intérêt au caprice.
(*Il sort.*)

SCENE VII.

ROGER-BONTEMS, *seul*.

Air : *De l'Oiseau royal*.

OUI, ma chaîne,
Exempte de peine,
Pour toujours
M'annonce d'heureux jours.
Tu peux croire,
Bacchus, que ta gloire
Ne se ternit point par mes amours.
Loin que je t'oublie,
Mon ardeur publie
Que sans toi l'amant
Craint le tourment.
J'avouerai de même

Qu'un buveur, s'il n'aime,
Perd, dans ſon erreur,
La moitié du bonheur.
Oui ma chaîne,
Exempte de peine,
Pour toujours
M'annonce d'heureux jours.
Tu peux croire,
Bacchus, que ta gloire
Ne ſe ternit point par mes amours.

SCENE VIII.

ROGER-BONTEMS, FOLETTE.

ROGER-BONTEMS, *ſans voir Folette.*

Air : *Je ſuis Philoſophe, moi.*

C'EST aujourd'hui que l'objet qui m'engage

Doit me donner ſa foi.
Un doux hymen eſt enfin mon partage.

FOLETTE, *l'ayant écouté.*

Pas encore.

ROGER-BONTEMS.

Et pourquoi ?
Lorſqu'à ce nœud votre cœur même aſpire,
Qui pourroit nous nuire ?

FOLETTE.

Moi.

ROGER-BONTEMS.

Bon ! vous voulez rire.

Air : *Eh ! riez, riez donc.*

D'un pouvoir abſolu,
Quand vos parens, ma chere,
Veulent....

FOLETTE.

S'ils l'ont voulu,
Moi, je veux le contraire.
Mais voyez, voyez donc,

Eſt-ce-là leur affaire?

ROGER-BONTEMS.

Mais daignez, daignez donc
Prononcer oui.

FOLETTE.

Non.

ROGER-BONTEMS.

Air : *Savez-vous bien, jeune tendron.*

Sans vous offenſer, pourroit-on
Savoir d'où vient cette injuſtice?

FOLETTE.

Quand un amant plaît ſans raiſon,
On peut le changer par caprice.

ROGER-BONTEMS.

Quoi! me faire un pareil aveu!

FOLETTE.

Pour me prouver votre beau feu,
Criez un peu,
Peſtez un peu.

ROGER-BONTEMS.

Dieux!

FOLETTE.

Bon!

ROGER-BONTEMS.

Ciel!

FOLETTE.

Bon! encore un peu.

ROGER-BONTEMS.

Air : *Le Seigneur Turc a raiſon.*

Je ſaurai me délivrer

(*En ſoupirant.*)

D'un tendre martyre.

FOLETTE, *avec malice.*

Je vous entends ſoupirer.

ROGER-BONTEMS, *riant.*

Oh! cela vous plaît à dire.

FOLETTE, *tendrement.*

Tout m'engage à deſirer.

ROGER-BONTEMS, *avec tranſport.*

Et quoi?

FOLETTE, *riant.*

De vous voir pleurer,
Pour m'exciter à rire.

ROGER-BONTEMS, *piqué.*

Air : *Vous boudez.*

Moi, pleurer,
Soupirer !
Non, ma chere;
Et malgré tous vos appas,
Vous ne jouirez pas
De l'honneur d'être fiere.

FOLETTE, *le raillant.*

Un amant
Eſt charmant,
Quand ſes larmes,
Que l'amour fait préparer,
Coulent pour honorer
Nos charmes.
Déja ſon feu nous tranſporte.

ROGER-BONTEMS.

Moi ? non, le diable m'emporte.

FOLETTE.

Vous jurez;
Vous irez
A l'insulte.

ROGER-BONTEMS.

Mon mépris....

FOLETTE.

C'est fort bien dit.
De ce mot le dépit
Résulte.
Le chagrin,
Dans le vin,
Peut s'éteindre.

ROGER-BONTEMS, *d'un rire d'indignation.*

Oh! vous n'avez pas besoin
De m'indiquer ce soin.

FOLETTE, *ironiquement.*

Il est pourtant à plaindre.

ROGER-BONTEMS.

Vous riez,

Vous croyez
Que j'enrage.

(*A part.*)

J'enrage auſſi : Dieux ! quel ſort !
Fait-on, ſi près du port,
Naufrage ?

FOLETTE.

Air : *Par ma foi, l'eau me vient, &c.*

Convenez que je ſuis adorable.

ROGER-BONTEMS.

A tel point que je briſe mes fers.

FOLETTE.

Vous allez devenir raiſonnable ?

ROGER-BONTEMS.

Oui, graces à vos petits travers.

FOLETTE.

Eh ! mais, je ſuis donc bien coupable ?

ROGER-BONTEMS, *affectant de la gaieté.*

C'eſt Bacchus qu'à préſent je ſers.

FOLETTE, *à part.*

De me quitter, feroit-il capable ?
Regagnons tous les droits que je perds.

FOLETTE, *le careſſant avec minauderie.*

Air : *Oui, vous êtes charmante.*

Pardonnez cette adreſſe
A l'amour qui me bleſſe ;
Même à votre tendreſſe,
Que j'éprouvois par-là.

ROGER-BONTEMS, *ému.*

Ah ! calmez vos alarmes.
Ma raiſon rend les armes ;
Va, j'adore tes charmes.

FOLETTE, *ſe moquant de lui.*

Oui-dà, Monſieur, oui-dà.
Vous m'adorez, hé bien ! on vous laiſſe-là,
Là.

ROGER-BONTEMS, *furieux.*

Air : *De quoi vous plaignez-vous?*

Ah ! ma foi, pour le coup,

Pour

Pour vous je ne veux plus vivre.
Oh! ma foi, pour le coup....

FOLETTE, *gaiement.*

Vous m'affligez beaucoup.

ROGER-BONTEMS.

A quels maux elle me livre!
Ne me résistez donc plus.

FOLETTE, *le laissant.*

Je vous exhorte à suivre
L'étendard de Bacchus.

SCENE IX.

ROGER-BONTEMS, *seul.*

Air : *Fanchon, as-tu peur, &c.*

OH! parbleu, je ne suis pas si dupe
Que de m'offenser de sa rigueur.
Tandis qu'elle suit le caprice qui
l'occupe,

De me
Regag
F O L

Air
Pa
A
M
Q
R O
Ah
M
V
F O I
O
Vous r

R O G

SCENE X.

ROGER-BONTEMS,
PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

HÉ bien! épouses-tu Folette ?

ROGER BONTEMS.

Je compte ne la plus revoir.

PLAISANTIN.

Pour te ramener la poulette,
Il faut jouer le déſeſpoir.

ROGER-BONTEMS.

Moi! feindre une douleur pareille!

PLAISANTIN.

En ton nom, je ferai ce tour.

Charmante liqueur,
Viens & regne dans mon cœur.
Non, parbleu ! je ne ſuis pas ſi dupe
Que de m'offenſer de ſa rigueur.
Amant, qu'une belle a quitté,
Sachez qu'elle-même vous venge :
Elle vous rend la liberté ;
N'eſt-ce donc pas gagner au change?
Sans s'attacher,
On peut chercher
Un objet qui nous arrange,
D'autant qu'à préſent
On les prend
Sur le pied d'un appartement.

SCENE X.

ROGER-BONTEMS, PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Hé bien! épouses-tu Folette ?

ROGER BONTEMS.

Je compte ne la plus revoir.

PLAISANTIN.

Pour te ramener la poulette,
Il faut jouer le désespoir.

ROGER-BONTEMS.

Moi! feindre une douleur pareille!

PLAISANTIN.

En ton nom, je ferai ce tour.

ROGER-BONTEMS.

Soit ; & pendant ce tems,
Je vais, au profit de la treille,
Économiser sur l'amour.

(Il sort.)

SCENE XI.

PLAISANTIN, *seul.*

Air : *Que chacun de nous se livre.*

AVEC une telle folle,
Le plus sûr est de ruser.
Mon ami me laisse un rôle
Dont je prétends m'amuser.
Ses intérêts sont les nôtres ;
Et, selon ce que je crois,
Parler en faveur des autres,
C'est dire du bien de soi.

SCENE XII.

PLAISANTIN, FOLETTE.

FOLETTE.

Air : *Mais, comment ſes yeux, &c.*

AH ! bon jour.

PLAISANTIN.

Pouvez-vous, cruelle,
Déſoler un amant fidele ?
(*Folette rit.*)
Oui, riez encore de ſes maux.

FOLETTE.

Ah ! voyons, faites-m'en la liſte.

PLAISANTIN.

Roger-Bontems eſt auſſi triſte
Qu'un Seigneur qui perd le repos,
Parce qu'un autre a des chevaux
Plus eſtimés dans leur allure,

Que ceux qui traînent sa voitu re;
Un Auteur chagrin à l'excès,
De voir qu'un autre a du succès ;
Une Actrice qui n'est maussade,
Que parce que sa camarade
L'efface par des diamans,
Ne souffre pas plus de tourmens.
Enfin, il est, le pauvre diable!
Aussi défait qu'un agréable,
Qui, quelque tems s'est absenté,
Par intérêt pour sa santé.

Air : *Des Insulaires.*

Oui, la perte qu'il a soufferte,
L'expose à perdre la raison.

FOLETTE.

Ah! voyez donc la grande perte!
Son regne n'est plus de saison.
Qui cesse d'être raisonnable,
Est bientôt un homme élégant,
Courant,
Jouant,
Papillonnant,

Se ruinant,
Pour paroître galant:
Il ſuit les loix d'une folie aimable;
Qui d'un travers fait toujours un talent.

PLAISANTIN.

Air: *Tu croyois, en aimant Colette.*

Ma foi, ſa folie eſt extrême.

FOLETTE.

Folie & bonheur ne ſont qu'un.
Hé! ſeriez-vous heureux vous-même,
Si vous aviez le ſens commun?

PLAISANTIN.

Air: *Quand on eſt sûr de plaire.*

Vous êtes fort ſincere,
Et je vais auſſi l'être à mon tour;
N'eſt-ce point vous déplaire?

FOLETTE.

Non, parlez ſans détour.

PLAISANTIN.

Vous vous croyez charmante...

FOLETTE.

Vous jurez;
Vous irez
A l'insulte.

ROGER-BONTEMS.

Mon mépris....

FOLETTE.

C'est fort bien dit.
De ce mot le dépit
Résulte.
Le chagrin,
Dans le vin,
Peut s'éteindre.

ROGER-BONTEMS, *d'un rire d'indignation.*

Oh! vous n'avez pas besoin
De m'indiquer ce soin.

FOLETTE, *ironiquement.*

Il est pourtant à plaindre.

ROGER-BONTEMS.

Vous riez,

Vous croyez
Que j'enrage.

(*A part.*)

J'enrage auſſi : Dieux ! quel ſort !
Fait-on, ſi près du port,
Naufrage ?

FOLETTE.

Air : *Par ma foi, l'eau me vient, &c.*

Convenez que je ſuis adorable.

ROGER-BONTEMS.

A tel point que je briſe mes fers.

FOLETTE.

Vous allez devenir raiſonnable?

ROGER-BONTEMS.

Oui, graces à vos petits travers.

FOLETTE.

Eh! mais, je ſuis donc bien coupable ?

ROGER-BONTEMS, *affectant de la gaieté.*

C'eſt Bacchus qu'à préſent je ſers.

FOLETTE, *à part.*

De me quitter, seroit-il capable ?
Regagnons tous les droits que je perds.

FOLETTE, *le caressant avec minauderie.*

Air : *Oui, vous êtes charmante.*

Pardonnez cette adresse
A l'amour qui me blesse ;
Même à votre tendresse,
Que j'éprouvois par-là.

ROGER-BONTEMS, *ému.*

Ah ! calmez vos alarmes.
Ma raison rend les armes ;
Va, j'adore tes charmes.

FOLETTE, *se moquant de lui.*

Oui-dà, Monsieur, oui-dà.
Vous m'adorez, hé bien ! on vous laisse-là,
Là.

ROGER-BONTEMS, *furieux.*

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?*

Oh ! ma foi, pour le coup,

Pour

Pour vous je ne veux plus vivre.
Oh! ma foi, pour le coup....

FOLETTE, *gaiement.*

Vous m'affligez beaucoup.

ROGER-BONTEMS.

A quels maux elle me livre!
Ne me résistez donc plus.

FOLETTE, *le laissant.*

Je vous exhorte à suivre
L'étendard de Bacchus.

SCENE IX.

ROGER-BONTEMS, *seul.*

Air : *Fanchon, as-tu peur, &c.*

OH! parbleu, je ne suis pas si dupe
Que de m'offenser de sa rigueur.
Tandis qu'elle suit le caprice qui l'occupe,

Charmante liqueur,
Viens & regne dans mon cœur.
Non, parbleu ! je ne ſuis pas ſi dupe
Que de m'offenſer de ſa rigueur.
Amant, qu'une belle a quitté,
Sachez qu'elle-même vous venge :
Elle vous rend la liberté ;
N'eſt-ce donc pas gagner au change?
Sans s'attacher,
On peut chercher
Un objet qui nous arrange,
D'autant qu'à préſent
On les prend
Sur le pied d'un appartement.

SCENE X.

ROGER-BONTEMS, PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

HÉ bien! épouses-tu Folette ?

ROGER BONTEMS.

Je compte ne la plus revoir.

PLAISANTIN.

Pour te ramener la poulette,
Il faut jouer le désespoir.

ROGER-BONTEMS.

Moi! feindre une douleur pareille!

PLAISANTIN.

En ton nom, je ferai ce tour.

ROGER-BONTEMS.

Soit ; & pendant ce tems,
Je vais, au profit de la treille,
Économiser sur l'amour.

(Il sort.)

SCENE XI.

PLAISANTIN, *seul.*

Air : *Que chacun de nous se livre.*

Avec une telle folle,
Le plus sûr est de ruser.
Mon ami me laisse un rôle
Dont je prétends m'amuser.
Ses intérêts sont les nôtres ;
Et, selon ce que je crois,
Parler en faveur des autres,
C'est dire du bien de soi.

SCENE XII.

PLAISANTIN, FOLETTE.

FOLETTE.

Air : *Mais, comment ses yeux, &c.*

AH! bon jour.

PLAISANTIN.

Pouvez-vous, cruelle,
Désoler un amant fidele ?
(*Folette rit.*)
Oui, riez encore de ses maux.

FOLETTE.

Ah ! voyons, faites-m'en la liste.

PLAISANTIN.

Roger-Bontems est aussi triste
Qu'un Seigneur qui perd le repos,
Parce qu'un autre a des chevaux
Plus estimés dans leur allure,

Que ceux qui traînent ſa voitu re;
Un Auteur chagrin à l'excès,
De voir qu'un autre a du ſuccès ;
Une Actrice qui n'eſt mauſſade,
Que parce que ſa camarade
L'efface par des diamans,
Ne ſouffre pas plus de tourmens.
Enfin, il eſt, le pauvre diable !
Auſſi défait qu'un agréable,
Qui, quelque tems s'eſt abſenté,
Par intérêt pour ſa ſanté.

Air : *Des Inſulaires.*

Oui, la perte qu'il a ſoufferte,
L'expoſe à perdre la raiſon.

FOLETTE.

Ah! voyez donc la grande perte!
Son regne n'eſt plus de ſaiſon.
Qui ceſſe d'être raiſonnable,
Eſt bientôt un homme élégant,
Courant,
Jouant,
Papillonnant,

Se ruinant,
Pour paroître galant:
Il ſuit les loix d'une folie aimable;
Qui d'un travers fait toujours un talent.

PLAISANTIN.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Ma foi, ſa folie eſt extrême.

FOLETTE.

Folie & bonheur ne ſont qu'un.
Hé! ſeriez-vous heureux vous-même,
Si vous aviez le ſens commun?

PLAISANTIN.

Air : *Quand on eſt sûr de plaire.*

Vous êtes fort ſincere,
Et je vais auſſi l'être à mon tour;
N'eſt-ce point vous déplaire?

FOLETTE.

Non, parlez ſans détour.

PLAISANTIN.

Vous vous croyez charmante...

FOLETTE.

Mais, à votre avis, que suis-je donc?

PLAISANTIN.

Et que l'on se lamente
Pour vous.

FOLETTE.

Mais oui.

PLAISANTIN.

Mais non.

FOLETTE.

J'aime quand on plaisante...
L'ironie est assez de mon goût.

PLAISANTIN.

Pour la rendre amusante,
Ecoutez jusqu'au bout.

Air : *Par là c'est m'affermir encore.*

Piqué de vous voir infidele,
Sans cependant vous regretter,
Mon ami vous prend pour modele,
Sur vous-même il veut l'emporter.

Une belle qui nous trahit,
Eſt volage à notre profit.
Tant d'autres fers
Nous ſont offerts,
Qu'il ne tient qu'à nous
De prévenir vos coups.
On manifeſte l'inconſtance,
Nous par les ris, vous par les pleurs;
Réſiſtez-vous, la médiſance
Change vos refus en faveurs.

FOLETTE.

Air : *De Sarabande.*

Oh ! je gage
Qu'il enrage.

PLAISANTIN.

Vous perdriez.

FOLETTE.

Mais enfin, je gage
Que ſa fuite,
Sa conduite,
Eſt un nouveau gage de ſa foi.

D'ailleurs s'il m'évite,
S'il me quitte,
Il en devient plus digne de moi.

PLAISANTIN.

Air : *Pour toi ſeule je reſpire.*

Il l'eſt donc plus que perſonne.

FOLETTE, *triſtement.*

Ah ! quel noir chagrin m'environne !
Quoi donc ! l'ingrat m'abandonne !

Air : *Et qu'eſt-ce que ça m' fait à moi ?*

(*Gaiement.*)

Et qu'eſt-ce que ça m'fait à moi ?
Par ma foi, je ſuis bien bonne !
Et qu'eſt-ce que ça m'fait à moi ?

Air : *Boire à ſon tour.*

(*Sérieuſement.*)

Cela me fait beaucoup ;
Il y va de ma gloire.
O ciel ! quel cruel coup !
Non, je ne puis le croire.

Air : *Ma Commere, quand je danse.*

(*Follement.*)

Mais au surplus je m'en moque.
Mon cher, je m'en passerai ;
Je danserai,
Je chanterai :
De votre avis, en honneur, je vous
sais bon gré.

PLAISANTIN.

Puisqu'en rien il ne vous choque....

FOLETTE, *furieuse.*

Air : *J'ai deux amans, &c.*

Qui vous a dit qu'il ne me choquoit
pas ?
Cruel ami d'un ingrat qui m'outrage !
Qui vous a dit qu'il ne me choquoit
pas ?

PLAISANTIN.

Ah ! quel esprit !

FOLETTE.

Mépriser mes appas !

Je le déteste ;
Il ne me reste
Qu'à modérer ces vifs transports.
(*Tendrement.*)
Oui, mais je l'aime
Plus que moi-même.

PLAISANTIN.

Oh! pour le coup elle a le diable au corps.

FOLETTE.

Air : *Ceci fort peu m'embarrasse.*

Que faut-il donc que je fasse ?
M'affliger est une erreur.
D'ailleurs la beauté s'efface
Par les traits de la douleur.
(*Gaiement.*)
Oui, bannissons les alarmes ;
Il vaut mieux perdre un amant,
Que d'aller perdre des charmes
Qui nous en retrouvent cent.

PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

Air : *Que craindre d'un petit-maître.*

C'eſt fort bien prendre ſa biſque ;
La coquette ne court aucun riſque.
Le volage,
Qui l'engage,
Ne prétend
Que la tromper autant.

FOLETTE, *ironiquement.*

Air : *Que je regrette mon amant !*

Vous me plaiſez infiniment ;
J'aime que l'on me contrarie.
Souvent un tendre attachement
S'annonce par la raillerie.
Vous critiquez,
Me choquez,
Me piquez,
M'obſédez,
M'excédez,
Variez,
M'ennuyez très-joliment.

(Lui faisant une grande révérence.)

Je vous en fais mon compliment.

(De même, lorsqu'elle est prête à rentrer.)

Je vous en fais mon compliment.

SCENE XIII.

PLAISANTIN, *seul.*

Air : *Enfin, v'là, &c.*

HEUREUX qui possédera
Une pareille cervelle !
Sil n'est point fou, il pourra
Le paroître bientôt plus qu'elle.

SCENE XIV.

ROGER-BONTEMS, PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

Suite de l'air précédent.

As-tu ralenti tes feux?

ROGER-BONTEMS.

Je suis encor plus amoureux.

PLAISANTIN.

Air : *Ah! c'est une merveille.*

N'y pense plus pour ton repos.

ROGER-BONTEMS.

Mon cher, elle a les yeux si beaux!
Son esprit, son ton, ses propos....

PLAISANTIN, *raillant.*

Ah! c'est une merveille.
Fuis sa loi.

ROGER-BONTEMS.

Mais pourquoi ?

PLAISANTIN.

Ah ! je te le conseille.

ROGER-BONTEMS.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

De notre hymen, depuis long-tems,
J'ai fait tous les présens. *bis.*

PLAISANTIN.

Par reconnoissance on verra
Ceux qu'elle te fera.

ROGER-BONTEMS.

Air : *Ç'pendant pourtant ça m'fait souffrir.*

Finis.

PLAISANTIN.

J'ai su toucher son cœur.

ROGER-BONTEMS.

Qui ? toi !.

PLAISANTIN.

N'en montre point d'humeur.

Que ce revers ſerve à t'inſtruire.
Fille qui cherche à voltiger,
Eſt auſſi facile à ſéduire,
Qu'elle eſt prompte à ſe dégager.

ROGÉR-BONTEMS.

Air : *Ton joli, belle Meûniere.*

Ciel !

PLAISANTIN.

Cette plainte frivole
Ne te ſert à rien.
Qu'un autre nœud te conſole
De rompre le tien.

ROGER-BONTEMS.

De trop faciles conquêtes
Me vengeroient mal.

PLAISANTIN.

Il en eſt de fort honnêtes
Au Palais Royal.

Air : *Pour la Baronne.*

Je vais m'y rendre ;
Hé ! viens-y toi-même un moment,

Rien qu'au coup-d'œil, tu pourras
prendre
Des arrhes ſur le ſentiment.
Je vais m'y rendre.

SCENE XV.

ROGER-BONTEMS, *ſeul.*

Air : *De tous les Capucins du monde.*

LE ſuiverai-je?... Non, c'eſt un
traître :
Lui! point du tout, ce n'eſt point
l'être
D'accepter un cœur qui ſe rend.
C'eſt la faute de ma friponne ;
Car jamais un homme ne prend
Que ce qu'une femme lui donne.

SCENE XVI.

ROGER-BONTEMS,
FOLETTE.

FOLETTE, *à part.*

Air : *Je suis Madelon Friquet.*

MON amant m'aime toujours,
J'en ai des preuves
Toutes neuves ;
Il a tenu des discours
Qui m'assurent de ses amours.
(*A Roger-Bontems.*)

Air : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Les plaintes de ma famille
Sont donc l'effet de vos feux ?
Mes chers parens, pour leur fille,
Me renoncent tous les deux.
Après cette bonne scene
Dont s'amusoit mon loisir,

Détaillez-moi votre peine,
J'y prendrai bien du plaisir.

ROGER-BONTEMS.

Air : *Du haut en bas.*

N'en doutez point,
Ils vengent l'amour qu'on outrage;
N'en doutez point.

FOLETTE.

Je le sais, mais laissons ce point.
Quoi ! malgré mon humeur volage,
Vous me rendez encore hommage ?

ROGER-BONTEMS.

N'en doutez point.

Menuet. Air : *Du talent de Lucas.*

Dans un souper divin,
Le plus excellent vin
Coule & brille en vain:
Ton amant loin de toi,
Est gai de sang froid,
Et devient ennuyant,
En riant.

FOLETTE.

Pour orner le repas,
Les plus doux appas
Ne vous manquent pas.

ROGER-BONTEMS.

On a quelquefois
De jolis minois,
Sous prétexte d'entendre leurs voix.

FOLETTE.

De petits beaux-esprits,
Annoncés & produits,
Pour briller aux fruits.

ROGER-BONTEMS.

En vain les mots couverts
Etayoient leurs vers:
Cela ne vaut, ma foi,
Rien sans toi.

FOLETTE.

Air: *Hélas! Maman.*

La préférence en vérité me flatte.

Vos plaisirs sont par elle précédés.

ROGER-BONTEMS.

Morbleu! faut-il les quitter pour une ingrate?

FOLETTE.

Pour varier, à la fin vous me cédez.

ROGER-BONTEMS.

En te grondant, mon tendre amour éclate.

FOLETTE.

C'est suivre en tout l'ordre des procédés.

ROGER-BONTEMS.

Air: *Jéroboam d'Ispahan, menuet.*

Rappelle-toi
Que ta foi,
Par mille raisons, doit être à moi.

FOLETTE.

Je voudrois voir
Que vous osassiez en avoir.

ROGER-BONTEMS.

J'ai, tout un Carnaval,

Pour te ſuivre au bal,
Sous vingt Domino,
Fait vingt quiproquo,
Au riſque ſouvent
D'offenſer un objet décent.

F O L E T T E, *piquée.*

Décent! vous êtes un ſot,
Et vous me paîrez bien cher ce mot.

R O G E R - B O N T E M S.

De grace, point de courroux;
Par ce mot, j'entends une femme moins vive que vous.

F O L E T T E.

Vos boucles, vos bracelets,
Vos billets,
Sont en mon pouvoir : mais....

R O G E R - B O N T E M S.

Qui? moi! je les reprendrai.

F O L E T T E.

Je vous quitte, mon cher, & je les garderai.

ROGER-BONTEMS.

Ces glaces retraçant ton image,
Mille fois témoins de nos accords,
Répétoient nos transports.

FOLETTE.

Quel dommage,
Qu'un aussi rare hommage
En reste-là !

ROGER-BONTEMS.

Ici, volage,
Ton cœur se troubla,
Ta fierté s'envola.
Ces glaces retraçant ton image,
Mille fois témoins de nos accords,
Répétoient nos transports.

FOLETTE.

Air : *Pan, pan, la poudre prend.*

Votre air railleur m'avoit ôté
Plus des trois quarts de ma gaîté :
Vos fades plaintes me la rendent ;
Tâchez

Tâchez au moins qu'elles s'étendent :
Murmurez ;
Quels yeux égarés !....

ROGER-BONTEMS.

Morbleu ! vous me déſeſpérez.

Air : *Cette rougeur, d'un aveu flatteur.*

Quoi ! mon martyre....

FOLETTE, *danſant.*

La, la, la, la, la.
La, la lire.

ROGER-BONTEMS, *la ſuivant.*

Et j'endurerai cela !

FOLETTE.

La, la, la, la, la, la, la, la.

ROGER-BONTEMS.

Daignez m'inſtruire.

FOLETTE.

Ta, la, la, la, lire.

ROGER-BONTEMS.

Que veut donc dire ?...

FOLETTE.

La, la, la, la, lire.

ROGER-BONTEMS.

M'excéder juſques-là!

FOLETTE.

La, la, la, la, la, la, la, la, la.

Air : *Ma Commere, quand je danſe.*

Mais il ſemble, quand je danſe,
Que vous avez de l'humeur.
Quoi ! d'un triſte époux, d'avance,
Vous prenez le ton grondeur ?

ROGER-BONTEMS.

Air : *Buvons à nous quatre.*

Ah ! je romps ſans peine.

FOLETTE.

L'amant, là-deſſus,
Ment bien ; car notre refus
Ajoute à ſa chaîne
Un chaînon de plus. *bis.*

ROGER-BONTEMS, *gaiement.*

Air : *Tonton, tontaine, tonton.*

L'amour partageoit la victoire,
Mais Bacchus seul en jouira.

FOLETTE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!

ROGER-BONTEMS.

Oh! pour jamais de ma mémoire,
Le vrai plaisir vous bannira.

FOLETTE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!

ROGER-BONTEMS.

Oh! l'on rira
Bien plus que cela.

FOLETTE.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!
Oui, l'on verra
Comme il m'échappera!

SCENE XVII.

ROGER-BONTEMS, FOLETTE, PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

JE t'attendois en vain.

ROGER-BONTEMS, *à Folette.*

Oh ! je vais vous confondre.
Voilà votre vainqueur : qu'avez-vous à répondre ?

FOLETTE.

Qui ? lui !

PLAISANTIN.

Je plaisantois.

FOLETTE.

Mais, tout en plaisantant,
Monsieur Plaisantin est un fort mauvais plaisant.

ROGER-BONTEMS.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Quoi donc! tu cherchois à me nuire ?

FOLETTE.

Mais, Monſieur, dans l'art de médire,
N'eſt pas le ſeul original.
Bien des fats de ce caractere,
D'une femme diſent du mal,
Parce qu'elle n'en veut point faire.

PLAISANTIN.

Air : *Des découpures.*

Pour mieux irriter ſon deſir,
Et ſervir le vôtre,
Je vous trompois l'un & l'autre.

SCENE XVIII & derniere.

TOUS LES PERSONNAGES.

JEUNETTE.

Suite de l'air précédent.

RENONCEZ à votre desir.

RICHARD.

Nous brisons des nœuds que fuiroient le plaisir.

FOLETTE.

Pourquoi donc, pourquoi donc?

JEUNETTE.

Pour être heureux,
Loin de vous, ma mie,
Il faut qu'il passe sa vie.

RICHARD.

Avec lui point d'hymen.

JEUNETTE.

Tels sont nos vœux.

FOLETTE.

Vous ne voulez point ?

RICHARD & JEUNETTE.

Non.

FOLETTE.

Et moi, je le veux.

Air : *Lon, là.*

Si vous refusiez cela,
J'entrerois à l'Opéra.

RICHARD.

Toi ?

FOLETTE.

Soyez instruit
Du sort dont jouit
Une Nymphe lyrique ;
Jugez-en par celui qu'on a
A l'Opéra Comique,
Lon, là,
A l'Opéra Comique.

Air : *Ma chere Ursule.*

Une jeune danseuse,

Une aimable chanteuſe,
Parmi les ſpectateurs,
Trouvent des amateurs
Qui, pour mieux les encourager,
Veulent les protéger.
Un petit minois qui plaît,
Fait valoir le couplet.
En ſortant, le ſuffrage la reconduit:
De loin, le cœur la ſuit;
Elle ſéduit;
Voici le fruit
Que ſon talent, à la fin, a produit.
Un fémillant petit-maître
Dit, en la perſifflant:
Vous êtes fort bonne à connoître;
Votre voix a du brillant.
En honneur,
En honneur,
Je vous aime à la fureur,
A la fureur,
A la fureur.
Plus loin un financier,

Pour vous apprécier,
Pousse un soupir, & vous remontre
Qu'un compliment ne vaut pas une
montre,
Quand un abbé badin,
La lorgnette à la main,
Sur le dessein mettant l'enchere,
Tout bas vient vous dire : Ma chere,
Écoutez,
Écoutez.
Savez-vous que vous m'enchantez ?
Un robin s'avance ;
Nouvelle cour,
Nouvelle assurance
D'un fol amour :
De son éloquence
Voici le tour.
Soupons-nous, soupons-nous ?
O Dieux ! les aimables fous !
Que ferions-nous sans eux tous ?

RICHARD.

Air : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

Ses défauts braveront vos soins ;

Avec des défauts on eſt ſage,
Celles qui les montrent le moins,
En ont fort ſouvent davantage.

Air : *Vive incartade.*

J'aime Folette,
Elle eſt coquette.

P L A I S A N T I N.

Avec des appas,
Qui diable ne l'eſt pas ?
Quoique méchante,
Elle m'enchante.

F O L E T T E.

Moi, méchante !
Oh ! non :
Rien n'eſt ſi bon.
Si je ſuis boudeuſe,
Si je ſuis railleuſe,
Je ſuis quelquefois vertueuſe.

R O G E R - B O N T E M S.

Quelquefois me paroît fort bien dit.
Qui, par intervalle,
Eſt veſtale,

L'eſt ſouvent à crédit.
Mais j'aime Folette,
Je le répete.

RICHARD & JEUNETTE.

Comme elle voudra.
Ah! bon, cela.

Air : *Le tout par nature.*

C'eſt où je vous attendois.
Pour remplir tous ſes ſouhaits,
Notre ſexe triomphant,
Malgré qu'on en murmure,
Aime ce qu'on lui défend,
Le tout par nature.

Fin de Folette, ou de l'Enfant gâté.

NICAISE,

OPÉRA COMIQUE,

Remis au Théâtre avec les changemens jugés nécessaires, & de la musique nouvelle.

A L'OMBRE DE VADÉ.

MADEMOISELLE,

DANS le tems que vous étiez M. Vadé, que vous couriez les halles, les ports & les guingettes, pour y ramasser de quoi divertir la bonne compagnie, vous faisiez des Bouquets & des Opéra-Comiques sur le bout de la table après boire ; cela étoit fort excellent dans ce tems, fort applaudi ; tout alloit le mieux du monde. On vous mettoit de toutes les bonnes parties, & l'on ajoute que vous étiez, Mademoiselle, un homme charmant dans la société. Mais cet univers est bien différent de ce qu'il étoit. Depuis l'Empire

des Russies jusqu'aux Opéra-Comiques, tout a changé de forme. On y veut maintenant une intrigue intéressante, mais simple; un dialogue naturel, mais serré; point d'élévation dans les caracteres, mais on siffle tout ce qui approche de la bassesse. On y veut de plus une musique savante, mais mélodieuse; harmonieuse, mais point chargée. Le public est devenu d'une si grande difficulté *sur le fait* de l'Opéra Comique, qu'il est extrêmement à redouter pour la nation, que le genre ne s'en éteigne bientôt. Déja le Comique au gros sel, la bonne gaieté, mere des grands éclats de rire, timides & honteux de la perte de leur empire, n'osent plus paroître devant lui, & cela est en vérité grand dommage; car

les Racoleurs & *Jérôme & Fanchonnette* ſont bien plaiſans.

Il ſemble que vous ayiez deviné ce changement, à cette charmante délicateſſe que vous avez miſe dans les Contes qui ont paru ſous votre nom de *Guillaume.* Et il faut avouer que ce nom de *Guillaume* leur a fait grand bien, car il eſt vrai de dire que vous faites des contes bien plus jolis depuis que vous êtes morte, Mademoiſelle, que tous ceux que vous faiſiez quand vous étiez vivant, Monſieur; & cela eſt tout ſimple : les morts ſont du ſecret, & ne ſont pas ſujets à l'imperfection comme nous autres, qui avons le malheur de n'être que des vivans.

Si vous reveniez ſur la terre à préſent, quelle ſeroit votre douleur de

voir une partie de vos ouvrages dans l'oubli ; une autre dans un état plus terrible encore, entre les mains.... oserai-je le dire ?... déchirés (c'est-à-dire joués) par *Nicolet*.... Mais tirons le rideau sur ces affreux détails, & ne chagrinons point vos mânes.

J'ai donc tâché de garantir votre *Nicaise* d'un sort pareil. Je l'ai regardé comme l'ouvrage le plus analogue à l'*esprit de ce siécle*, & le plus approchant de notre *maniere*. J'y ai trouvé des Scenes vraiment plaisantes, une marche singuliérement bien combinée, à cela près de quelques monologues inutiles, ou utiles à amener des Vaudevilles ; à cela près aussi du dénouement que j'ai cru gauche, & que j'ai

essayé de redresser ; que j'ai cru long, & que j'ai réduit de vingt pages à huit ; que j'ai cru de mauvais goût, & que j'ai tâché de rapprocher du nôtre. J'ai ôté le langage paysan de l'*Amoureux*, qui le mettoit presqu'aussi bas que *Nicaise* (*). J'ai ajouté quelques motifs, & raccourci toutes les Scenes. J'ai jeté sur toute la Piece un léger vernis de cette décence que nous voulons par-tout, & dont elle manquoit un peu. J'ai fait le tout pourtant avec grande circonspection, afin qu'on

(*) « Que votre frére ne se frotte pas plus » à moi qu'à des orties, car je lui ferois venir » des ampoules sur la face, dont il se sentiroit » long-tems. » Nous sommes à présent si difficiles, que cette plaisanterie, & tant d'autres de cette force, dont le rôle est *lardé*, auroient fort bien pu ne pas plaire.

eût moins de choſes à me reprocher. Ajoutez à cela de la muſique fort agréable, & vous aurez tous les changemens faits à votre ouvrage.

J'ai dit que le dénouement étoit de mauvais goût; voici *comme quoi*. Sans parler de quelques autres Scenes qui ſe ſentoient un peu de la table & de boire, *comme j'ai dit*, vous aviez une pauvre Nicole, qui faiſoit, à la vérité, des avances aſſez malhonnêtes, mais qui étoit auſſi trop indignement maltraitée. Il falloit bien lui rendre un peu d'honneur. J'eſpere que vous me le pardonnerez, pour peu que vous ſoyiez curieuſe de bienſéance, & je n'en doute pas; car, de la bienſéance à une Ombre, il n'y a, dit-on, que la main. Je vous demande la même

grace pour les autres changemens. Vous n'en aurez pas moins un très-grand mérite à avoir fait cette Piece ; & moi très-peu à l'avoir retouchée.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR OU MADEMOISELLE,

De vos cendres,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, ***

ACTEURS.

M. CLÉMENT.

Madame CLÉMENT.

ANGÉLIQUE.

NICOLE.

NICAISE.

JULIEN.

La Scene est dans un Village.

SCENE PREMIERE.

M. CLÉMENT, Madame CLÉMENT, ANGÉLIQUE.

DUO.

M. CLÉMENT.	Mde. CLÉMENT.
Oui, c'est Nicaise qui l'obtiendra, L'épousera.	Non, c'est Julien qui l'obtiendra, L'épousera.
Il vous déplaît, j'en suis bien aise.	C'est un nigaud que ce Nicaise :
	Je veux un homme qui lui plaise.
Point de Julien.	Julien, Julien.
Cette fois	Julien vaut mieux cent fois ;
Elle suivra mon choix.	Elle suivra mon choix.
Morbleu, ma femme, taisez-vous !	Je veux lui donner cet époux.
Point de courroux.	Oui, malgré vous,
Il vous déplaît, j'en suis bien aise.	Je veux un homme qui lui plaise.
Pour cette fois,	Julien vaut mieux cent fois ;
Elle suivra mon choix.	Elle suivra mon choix.

Mde. CLÉMENT, *à Angélique.*

Oui, ma niece, il faut ſuivre mes volontés : vous vous en trouverez bien de toutes façons.

M. CLÉMENT.

Ce ſont les miennes, ma niece, qu'il faut exécuter : vous ne vous en trouverez pas mal de toutes les manieres.

ANGÉLIQUE.

Mon oncle, ma tante, ne diſputez donc point. Vous voulez me marier, ma tante ; vous, mon oncle, vous voulez auſſi me donner un époux ; eſt-ce là un ſujet de querelles ? Je trouve que vous avez raiſon tous deux.

M. CLÉMENT.

Sans doute j'ai raiſon de te propoſer Nicaiſe.

Mde. CLÉMENT.

C'eſt moi qui ai raiſon de te propoſer

poser Julien, le fils d'un riche fermier des environs ; un garçon plein d'esprit & de politesse. Tu ne l'as jamais vu, à la vérité ; mais moins on voit un mari, & plus on l'aime, & tu l'aimeras. N'est-ce pas, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Comme il vous plaira, ma tante.

M. CLÉMENT.

Allez, allez, elle est déja au fait de l'humeur de Nicaise, & je suis persuadé qu'il ne lui déplaît point. N'est-il pas vrai, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Comme il vous plaira, mon oncle.

Mde. CLÉMENT.

Et moi je lui défends d'y penser. Il est aussi sot que sa sœur Nicole est rusée.

ARIETTE.

Oui, c'est le roi des nigauds,
Le plus sot des nigauds.

Quand il vous a dit ces mots:
Bon! pardi! (ce ſont ſes mots,)
Il va balançant la tête ;
Il a le maintien ſi bête!
Le beau mari qu'on t'apprête!
Chacun bâille à ſes propos,
Toujours ſi ſots!
Oui, c'eſt le roi des nigauds.

Julien eſt un jeune grivois,
Qui toujours rit & toujours chante,
Dont la figure ſeule enchante.
Pour dérober en tapinois
Le cœur d'une pauvre innocente,
Il ne s'y prend pas à deux fois.

M. CLÉMENT.

Madame Clément, je vous dis, moi.....

Mde. CLÉMENT.

Je ne vous écoute pas. Ma niece, ſonge que Julien doit avoir ta main.

M. CLÉMENT.

Apprête-toi à recevoir celle de Nicaise.

ANGÉLIQUE, *les arrêtant.*

Mon oncle, ma tante, mais écoutez-moi. Vous voulez chacun me donner un époux; je cours risque de n'en point avoir, pour obéir à l'un & à l'autre. Faut-il les prendre tous deux pour vous plaire?

M. CLÉMENT.

Tu n'auras que Nicaise.

Mde. CLÉMENT.

Je ne crains pas cela. Julien doit arriver ici, muni d'une lettre, dont son pere & moi nous sommes convenus. Va, mon enfant, tu seras satisfaite.

M. & Mde. CLÉMENT, *ensemble, en s'en allant.*

Si vous croyez Monsieur / Madame Clément, que

l'on suivra vos volontés, vous vous trompez. Je suis le maître. la maîtresse. Vous en aurez menti. Je vous ferai voir de quel bois je me chauffe.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, NICOLE.

ANGÈLIQUE.

QUE je suis embarrassée!... Mais j'apperçois Nicole, sœur de Nicaise: elle sait ma situation; puisse-t-elle me déterminer!

NICOLE.

Je suis au fait du beau projet de Madame Clément; mais, ma chere Angélique, j'espere qu'en faveur de notre amitié, tu donneras la préférence à mon frere.

ANGÉLIQUE.

Notre amitié est vive, j'en conviens ; mais ton frere a l'esprit bien peu formé. Sans attentions, sans égards, sans aucune connoissance de tous ces petits riens charmans inventés par l'amour, pour surprendre nos cœurs. Et .... quand un époux manque de tout cela, sa sœur n'en dédommage guere.

NICOLE.

Peut-être que l'envie de voir celui dont on t'a parlé, te refroidit sur le compte de Nicaise.

ANGÉLIQUE.

Non, Nicole .... mais je t'avoue que je ne serois pas fâchée ..... Te souviens-tu d'un jeune homme fort bien fait .... & sur-tout si rempli de gaîté, d'esprit, d'agrémens, qui vint danser à la derniere fête du village?

NICOLE.

Tu sais bien que j'étois avec ta tante à deux lieues d'ici. Eh bien! tu ne serois pas fâchée que ce jeune homme fort bien fait devînt ton époux?

ANGÉLIQUE.

Non pas lui-même, que je ne connois que pour avoir dansé quelques jours avec lui; mais il me plut assez, & si j'avois un époux qui lui ressemblât....

NICOLE.

Va, ma chere amie, les jeunes gens charmans, comme tu me dépeins celui-ci, sont bien rares: esperes-tu d'en trouver un semblable?

ANGÉLIQUE.

ARIETTE.

Ai-je tort de me flatter
D'un bonheur pur & durable?

Mon cœur est-il donc coupable
En croyant le mériter ?
Si l'amour a des faveurs,
S'il se plaît à les répandre,
C'est à l'ame la plus tendre
Qu'il doit toutes ces douceurs.

NICOLE.

Et comment se nomme-t-il ?

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien : je n'ai pas osé le lui demander.

NICOLE.

La belle chimere que tu t'es mise dans la tête ! Un homme que tu ne connois point, que tu ne reverras jamais....

ANGÉLIQUE.

Mais c'est toi qui m'y fais songer ; je l'avois totalement oublié. Je suis honteuse seulement que nous en ayions tant parlé.

NICOLE.

Je te conseille de t'en tenir à mon frere. Serrons encore par ce nœud notre amitié.

ANGÉLIQUE.

Je ne cacherai pas que je souhaiterois que ton frere fût plus instruit.

NICOLE.

Va, va, l'amour y pourvoira. Il vient : laisse-nous seuls ; que je tâche au moins de le rendre digne de toi. (*Angélique sort, & Nicaise entre.*) Voyez la belle contenance ! Qu'il a l'air sot ! C'est pourtant mon frere.

SCENE III.

NICOLE, NICAISE.

NICAISE.

Bon jour, ma sœur ; te voilà donc ?

NICOLE.

Oui, me voilà.

NICAISE.

Tant mieux. Hé bien ! je me marie-t-y, je me marie-t-y pas ? sais-tu ça, toi ? quoi ! dis.

NICOLE, *le contrefaisant.*

Sais-tu ça, toi ? quoi ! dis. Qui doit le savoir de nous deux, imbécille ?

NICAISE, *riant bêtement.*

Oh ! dame, moi, c'est moi ; mais, pardi, je n'en sais rien.

NICOLE.

La belle réponse ! Oui, ris, vas: on t'en prépare le sujet.

NICAISE.

Bon !

DUO DIALOGUÉ.

NICOLE.

Apprends qu'un obstacle fort grand...

NICAISE.

Fort grand !

NICOLE.

Pourra, dans un moment...

NICAISE.

Dans un moment !

NICOLE.

Dans un moment t'être nuisible.

NICAISE.

M'être nuisible !

NICOLE.

Un autre amant....

NICAISE.

Un autre amant!

NICOLE.

Un autre amant, vif & ſenſible....

Enſemble.

NICOLE.	NICAISE.
Sera content.	Peſte! ſera content.

NICOLE.

Oui, content à ton préjudice. C'eſt un époux que Madame Clément veut donner à Angélique.

NICAISE.

Oui-dà!

NICOLE.

C'eſt un garçon fort aimable.

NICAISE.

Bon!

NICOLE.

Riche, plein d'eſprit.

NICAISE.

Voyez-vous ça!

NICOLE.

Et qui ne manquera pas de plaire à ta maîtresse.

NICAISE.

Diantre!

NICOLE.

Et toi, tu souffleras dans tes doigts.

NICAISE, *riant d'un rire hébêté.*

Pardi, pardi, c'est drôle!

NICOLE, *le contrefaisant.*

Diantre! voyez-vous ça! pardi, pardi, c'est drôle! Ne voilà-t-il pas un galant bien en état de s'opposer au triomphe d'un rival?

NICAISE.

Rival, dà! Oh! nous serons deux.

NICOLE.

Eh! vraiment oui, benêt; mais il faudroit n'être qu'un, & commencer par t'assurer du cœur d'Angélique.

NICAISE.

NICAISE.

Ah! c'eſt bien dit. Je veux m'en aſſurer; car .... hé bien! dis-moi donc comment.

NICOLE.

ROMANCE.

Il faut être tendre & preſſant,
N'avoir des yeux que pour ſa belle.
C'eſt par les ſoins qu'on a pour elle,
Que l'on ſe rend intéreſſant:
Puis par de douces chanſonnettes,
On tâche de flatter ſon goût.
Par des chanſons & des fleurettes,
Une belle eſt bientôt à bout.

Puis l'amant prouve ſon ardeur
Par un baiſer rempli de flamme.
Elle s'irrite, mais ſon ame
Eſt encor loin de la fureur.
Ainſi, le cœur le plus ſévere
A l'amour ſouvent s'eſt rendu,

Et l'on pardonne au téméraire,
Le baiser qu'on eût défendu.

Que l'amour brille dans tes yeux,
Et qu'il s'exprime par ta bouche;
Si quelquefois l'esprit nous touche,
Le sentiment touche encor mieux.
De tout profite avec adresse,
Et des femmes prends les leçons.
Que ne nous doit point la jeunesse!
C'est nous seules qui la formons.

NICAISE.

Oui, c'est bon, c'est bon. Des bouquets d'abord; j'en marchanderai, & puis je lui dirai tout de bout en bout ce qu'il faut. Oh! je....

NICOLE.

A l'autre; qui est-ce qui te parle de bouquets?

NICAISE.

Laisse-moi donc retenir tout ça.... ah! il faut encore être téméraire. Ah!

bien, ah! bien, pardi! que de reste; elle n'a qu'à se bien tenir. Je suis un grivois là-dessus : j'acheterai des barbeaux & de la jonquille, & puis, je viendrai lui plaire, comme tu dis.

NICOLE.

Et que veux-tu faire de ta jonquille? Il faut des attentions, de la douceur.

NICAISE.

Oh! je sais, je sais; .... mais ne m'embrouille donc pas. Des chansons, des bouquets, des fleurettes, des soins, des baisers, être téméraire. (*Il saute.*) Oh! que c'est bon! comme je vous comprends tout ça, moi! (*Il s'en va & revient.*) Écoute donc, téméraire, ça ne veut-il pas dire hardi?

NICOLE.

Oui, mais l'être avec circonspection.

NICAISE.

Voyez pourtant combien il faut de choses pour plaire ! N'importe : aussi, quand je lui aurai plu, je resterai tranquille ; car, s'il falloit plaire comme ça tous les jours, ça vous useroit l'esprit.

(*Il sort.*)

NICOLE.

Ce seroit bien dommage ! Qu'il est bête ! on n'en fera jamais rien. Il faut avouer que, quoique je ne sois qu'une fille, je suis plus instruite que lui sur bien des choses.... Mais qu'apperçois-je là-bas ? (*Julien entre.*) Un jeune homme !... Il est bien fait ! Cette figure-là n'est certainement point celle d'un des jeunes gens du village, car je les connois à peu près tous.

SCENE IV.

NICOLE, JULIEN.

JULIEN, *une lettre à la main.*

VOICI une lettre en façon de lettre-de-change, qu'on a tirée ſur l'amour d'une fille de ce canton. C'eſt moi qui en ſuis l'endoſſeur: cherchons Madame Clément qui doit la rendre payable.

NICOLE.

(*A part.*) Mais très-bien fait. (*Haut.*) Qui demandez-vous, Monſieur?

JULIEN.

(*A part.*) Voici une jolie fille. (*Haut.*) Mademoiſelle, je demande Madame Clément qui a, dit-on, pour niece, un bijou dont je viens faire

l'emplette en mariage. Ne seroit-ce point vous?

NICOLE.

(*A part.*) C'est sans doute le rival de mon frere.... (*Haut.*) Je vois à votre question que vous êtes Monsieur Julien, à qui Madame Clément destine sa niece Angélique.

JULIEN.

Justement. Ma future & moi, nous nous sommes convenus par la poste; apparemment que le mariage ira le même train. Vous la connoissez?

NICOLE.

Nous sommes amies, & puis je connois tout le village.

JULIEN.

Hé bien! est-elle, ainsi qu'on le dit, jeune, aimable, sage?

NICOLE.

Sage! mais, Monsieur Julien, est-ce-là une question à faire?

JULIEN.

Je crois la chose assez intéressante pour qu'on puisse la demander.

NICOLE.

Oui, mais trop intéressante pour qu'on puisse la dire. D'ailleurs, cela ne doit pas vous inquiéter beaucoup, car Angélique est presque mariée à un autre.

JULIEN.

Presque mariée? hé bien! je l'épouserai tout-à-fait, moi.

NICOLE.

Tenez, Monsieur Julien, vous me paroissez un très-digne garçon.

JULIEN.

Oh! très-digne, je m'en flatte.

NICOLE.

Et qui devriez posséder une femme digne de votre mérite.

JULIEN.

Voyez comme le mérite perce!

NICOLE.

Je me croirois presque obligée de vous dire.... mais non, vous êtes prêt de l'épouser.

JULIEN.

Dites, dites. Vous m'inquiétez: est-ce qu'il y auroit quelque chose?

NICOLE.

Mais.... non, Monsieur Julien; elle est trop mon amie.

JULIEN.

N'ayez pas peur que je le lui aille redire. Rendez-moi ce service; je le reconnoîtrai quelque jour.

NICOLE.

(*A part.*) Il le reconnoîtra! est-ce qu'il commenceroit à sentir pour moi.... (*Haut.*) Vous êtes pressant, Monsieur Julien.

JULIEN.

Et très-preſſé, qui plus eſt.

NICOLE.

Ce que j'en dirois n'eſt pas de conſéquence.

JULIEN.

C'eſt à cauſe de cela.

NICOLE.

Et ſeulement pour vous obliger.

MENUET.

Elle eſt en effet aimable ;
Mais il eſt aiſé pourtant
De trouver à l'inſtant
Pour le moins ſa ſemblable.
Son air eſt doux & peut plaire ;
Mais cette fauſſe douceur
Souvent cache une humeur
Contraire.
Je conviens qu'elle eſt bien faite ;
Mais elle eſt un peu coquette.

On vante sa sévérité ;
Mais l'air qu'elle en affecte,
Rend souvent sa sincérité
Suspecte.
Son esprit d'abord enchante ;
Mais il est un peu méchant,
Et même son penchant
Est d'être médisante.
Ce n'est point que je la blâme,
Chacun a ses défauts ; *mais*
Je n'en ferois jamais
Ma femme.

JULIEN.

Mais, *mais* : voilà des *mais* qui donnent bien le croc-en-jambe à la louange que vous faites d'elle. Et si Mademoiselle Angélique n'étoit pas votre amie, vous m'en diriez bien davantage.

NICOLE, *un peu confuse.*

Peut-être bien.

JULIEN.

En ce cas, Madame Clément peut garder sa niece. Il est donc bien difficile de trouver une femme comme on la veut? Mais dites-moi, Mademoiselle, vous qui connoissez tout le monde ici, n'auriez-vous pas entendu parler d'une jeune personne très-jolie, dansant fort bien, & qui étoit ici à la derniere fête du village?

NICOLE.

Comment se nomme-t-elle?

JULIEN.

Ma foi, elle se nomme Adelaïde, ou Julie, ou Victoire, ou Sophie, ou autrement. Quand je le demandai, il sembloit que chacun se fût donné le mot pour me dire un nom différent. Choisissez parmi tous ceux-là, je ne sais lequel est le sien.

NICOLE.

Ni moi non plus. (*A part.*) Est-ce que ce seroit l'homme d'Angélique ?

JULIEN.

Je ne serois pas fâché de la retrouver. Nous nous convenions assez, à ce qu'il me parut. Au surplus, j'étois venu pour Angélique, & ce que vous m'en dites-là.... mais cela est-il bien vrai, aussi? Comment vous nommez-vous ?

NICOLE.

Monsieur, je me nomme Nicole. (*A part.*) Pourquoi cette question ?

JULIEN.

Eh bien ! Mademoiselle Nicole, croyez-vous que si je priois Mademoiselle Angélique de me faire à son tour votre portrait, elle me vantât beaucoup votre sincérité ?

NICOLE,

NICOLE, *un peu interdite.*

Si elle ne la vantoit pas, ce ne feroit pas une raifon pour que j'en fuſſe moins prête à vous en donner des preuves; je commencerai par vous préſenter moi-même à Madame Clément quand elle ſera de retour.

JULIEN.

Ah! bon cela : je vous en aurai une grande obligation.

NICOLE.

Je ſerai ici dans une demi-heure ſous l'ormeau à droite; y voudrez-vous bien venir me trouver?

JULIEN.

Si j'y viendrai! avec la plus grande joie. Adieu, Mademoiſelle Nicole: je ſuis bien charmé de vous avoir rencontrée.

(*Il ſort.*)

NICOLE, *faisant la révérence.*

Et moi aussi, Monsieur Julien.... Je lui ai plu; j'en suis sûre. Quelle conquête! il est charmant. Angélique vient par ici... Oh! que je suis bien aise qu'il soit éloigné! Elle paroît plongée dans une profonde rêverie. Laissons-la rêver; je ne rêve pas, moi.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Récitatif obligé.

JE suis inquiete.... indécise.
Et Nicaise & Julien causent mon embarras,
Julien!... hélas! pourquoi Julien ne vient-il pas?

Nicaiſe m'obtiendroit, mais mon cœur le mépriſe.
Julien... ce nom me plaît.... hélas !
Mon oncle veut Nicaiſe, & ſans ceſſe ma tante,
Pour prendre Julien, me tourmente;
Mais Nicaiſe eſt préſent, & Julien ne vient pas.

ARIETTE.

Amour, dis-moi, que dois-je faire ?
Avant que mon cœur faſſe un choix,
Je veux que ton flambeau m'éclaire;
Amour, dis-moi, que dois-je faire ?
Je ne veux ſuivre que tes loix.

Nicaiſe eſt celui qu'il faut prendre.
Julien eſt, dit-on, plus charmant;
Mais je m'apperçois que l'amant
Que l'on attend,
Perd toujours à ſe faire attendre.

M'y voici déterminée. Si j'attends que Julien arrive, & qu'il ne me plaiſe

pas, je ne pourrai réſiſter aux perſécutions de ma tante. Oui, Nicaiſe ſera mon époux. Mais le voici. Que veut-il faire de ce bouquet énorme ?

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, NICAISE.

NICAISE, *chargé d'un bouquet qu'il peut à peine embraſſer.*

ANGÉLIQUE, votre oncle m'a dit comme ça que vous ſeriez ma femme, & pis moi, que je ſerois votre mari. J'en ſuis bien aiſe ; & vous auſſi, pas vrai ? Tenez, voilà un bouquet que je vous apporte pardeſſus le marché.

ANGÉLIQUE.

Il eſt d'une belle taille.

NICAISE.

Oui, le trouvez-vous gentil? Il y en a très-bien, au moins. Ça fait un gros bouquet ça, dà. Vous êtes bien contente? quoi!

ANGÉLIQUE.

Une fleur donnée avec grace, flatte plus qu'un gros bouquet mal-adroitement présenté. Ce n'est pas le présent, Nicaise, qui fait plaisir; c'est le cœur de celui qui l'offre.

NICAISE.

Prenez, prenez toujours. Ça ne m'est pas encore arrivé de faire de si belles choses. Savez-vous bien qu'il me coûte plus cher qu'un petit comme vous le voulez? Je ne parois pas pour la dépense, moi. Devinez combien il me coûte.

ANGÉLIQUE.

Mais cela n'est pas poli, Nicaise. Est-ce que vous me le reprochez?

NICAISE.

Oh ! non ; ben du contraire ; &, tenez, marque de ça, c'est que j'ai quelque chose à vous dire de plus meilleur que le bouquet.

ANGÉLIQUE.

Ah ! voyons, Nicaise, vous me ferez plaisir.

ANGÉLIQUE.

J'ai ruminé ça dans mon génie... attendez, c'est que je cherche... ah ! m'y voici.

Air : *De Joconde.*

Vous voyez bien ce bouquet-ci ?
N'est-il pas vrai, la belle ?

La belle... la belle... Que diantre, j'avois ça sur le bord de la langue, & je l'ai oublié en chemin... c'étoit bien joli, pourtant. Ah ! si, si : écoutez.

ANGÉLIQUE.

J'écoute.

NICAISE.

Air nouveau.

Vous voyez bien ce bouquet-ci?
N'eſt-il pas vrai, la belle,
Faut convenir que ces fleurs-là,
N' ſont pas des fleurs pour rire?
Regardez bien tous ces barbeaux,
Cette belle jonquille,
Hé ben! tout ça n'vaut pas le teint
Que vot' viſag' poſſede.

Hein! comment trouvez-vous ça?

ANGÉLIQUE.

Fort galant: vous me faites bien de la grace de comparer mon teint à des barbeaux & à de la jonquille.

NICAISE.

C'eſt pourtant de mon invention. (*A part.*) Ce n'eſt pas le tout, faut

être téméraire à s'theure. (*Haut.*) Ah! ça, Mademoiselle Angélique, je suis hardi, moi. Si j'allois vous prendre la main de mon chef?

ANGÉLIQUE.

Je vous trouverois en effet bien hardi.

NICAISE.

C'est bon. V'là qu'est ben, prenons-la.

(*Il la prend.*)

ANGÉLIQUE.

Finissez, je vous prie.

NICAISE.

Oh! je la baiserai, coûte qui coûte.

ANGÉLIQUE.

Aie! aie! vous me tordez le bras.

NICAISE.

N'y a pas de mal, n'y a pas de mal. Faut ben venir à bout de vous plaire, comme dit ma sœur.

ANGÉLIQUE.

En ce cas, de grace, plaiſez-moi un peu moins fort.

NICAISE.

Oh ! vous n'y êtes point. Vous allez voir de quoi je ſuis capable. Embraſſons-la un peu pour voir.

ANGÉLIQUE.

Je vous le défends.

NICAISE.

Bon ! Je ſais ben ce que je dois faire, peut-être. Vous m'en ſaurez bon gré. J'ai bonne mémoire, moi. (*Il l'embraſſe malgré elle.*) Hé ben ! je vous plais-t-y ?

ANGÉLIQUE, *très-ſévérement.*

Mais, Monſieur Nicaiſe, vous êtes bien téméraire !

NICAISE, *tranſporté de joie.*

Téméraire ! oh ! que je ſuis content :

me voilà pourtant devenu téméraire : ah ! pardi, pardi, je n'aurois pas cru si bien faire. N'est-ce pas que je m'en acquitte bien ? vous n'auriez pas attendu ça de moi, je parie ?

ANGÉLIQUE.

Non certainement, Monsieur Nicaise.

NICAISE.

Oh ! dame, c'est que je vous entends ça.

ANGÉLIQUE.

On ne peut pas plus mal. Je suis fâchée, je vous dis.

NICAISE.

Brrrr, comme je crois ça. Vous croyez parler à queuque Claude...

ANGÉLIQUE.

J'aurois pu vous aimer, si vous vous en fussiez rendu digne par les soins, la soumission ; mais à présent...

NICAISE.

De la ſoumiſſion, dà... Il ne faut pas diſputer des goûts.

ANGÉLIQUE.

On veut de l'empreſſement ; mais la témérité....

NICAISE.

Empreſſement, ſoit... Je ſuis fort preſſé, déja ; & puis encore des ſoins... A la bonne heure. Oh ! je retiendrai ben tout ça : c'eſt étonnant comme je conçois tout ce qu'on me dit !

ANGÉLIQUE.

Vous ſerez donc plus ſage ?

NICAISE.

Oh ! vous pouvez compter que dà s'theure je ſerai toujours auprès de vous ni pus ni moins qu'une eſtatue. Vous m'aimerez bien comme ça, n'eſt-ce pas ?

ANGÉLIQUE.

Qu'il eſt neuf! mais Niçaiſe, on peut accorder l'amour avec la bienſéance; il y a un milieu dans tout.

NICAISE.

Oh! dame, ajuſtez donc ça. Vous voulez des ſoins, de l'empreſſement, de la ſoumiſſion.

SCENE VII.

M. & Madame CLÉMENT, NICAISE, ANGÉLIQUE.

QUATUOR.

Mde. CLÉMENT.

COMMENT, après ma défenſe,
Enſemble vous trouver, &c.
De tous les nigauds,
C'eſt le plus imbécille, &c.

NICAISE.

NICAISE.

Ah ! c'eſt plaiſant,
Un nigaud, dà,
Un nigaud, &c.

M. CLÉMENT.

Si leur amour vous offenſe,
Il m'eſt doux de l'approuver, &c.
Ne t'embarraſſe pas,
Tu l'auras, &c.

ANGÉLIQUE.

Calmez-vous, ma tante, &c.
Lui, grand !
C'eſt un enfant, &c.

NICAISE.

Ah ! vraiment, on lui en donnera des nigauds comme moi. Dans un an j'aurai vingt-trois ans & demi.

M. CLÉMENT.

Ne t'embarraſſe pas, mon enfant, tu ſeras mon neveu.

NICAISE.

Oui, & pas le vôtre, entendez-vous, ma tante future ?

Mde. CLÉMENT.

Taisez-vous : vous êtes deux imbécilles.

NICAISE.

Imbécilles ! en voilà un bon.

Mde. CLÉMENT.

Jour de Dieu ! je veux que tout se fasse ici à ma tête. Ma niece, je vous vois toujours parler à ce Nicaise; je vous avertis que cela me déplaît très-fort, quand ce ne seroit que parce que cela plaît à Monsieur. Julien n'arrive point : préparez-vous à me suivre dans un pays où je saurai de ses nouvelles ; & là, sur ma tête, vous épouserez, lui, ou le premier parti qui se présentera. Toi, va te faire instruire par ta sœur Nicole,

elle en est bien capable. Suivez-moi, Mademoiselle.

M. CLÉMENT, *à demi-voix.*

Ma niece !

Mde. CLÉMENT, *se retournant.*

Que lui voulez-vous à votre niece ?

M. CLÉMENT.

Je ne parle pas.

NICAISE.

Nous ne parlons pas.

M. CLÉMENT, *plus bas, à Angélique.*

Ma niece, tâche de t'échapper.

(*Angélique répond, oui, par signe.*)

SCENE VIII.

M. CLÉMENT, NICAISE.

M. CLÉMENT.

ELLE a fait ſagement de s'en aller.

NICAISE.

Oui, car vous commenciez à avoir peur, Monſieur Clément.

M. CLÉMENT.

Oh! que nenni.

ARIETTE.

Comme je veux, je vous lamn.
Je n'ai qu'à dire holà!
Holà, morbleu, paix-là!
Elle cede ſans peinc.
On lui fait voir avec raiſon,
Qu'on eſt le maître à la maiſon.

Il eſt vrai que ſa manie
Eſt quelquefois de tempêter,
De s'emporter.
Elle crie, elle crie ! . . .
C'eſt une furie,
C'eſt la grêle, c'eſt la peſte,
C'eſt le tonnerre en éclats...
On ne s'entend pas.
Du reſte,
Comme je veux, je vous la mene, &c.

NICAISE.

Et puis quand vous ne lui dites rien, c'eſt par malice, pas vrai?

M. CLÉMENT.

Tu l'as dit, mon enfant.

NICAISE.

Comme je me forme!

M. CLÉMENT.

Ah! ça, Nicaiſe, pour rompre les meſures de ma femme, qui veut

emmener ma niece, & la marier au premier parti qui se présentera, il faut enlever Angélique, sitôt que tu la verras.

NICAISE.

Oui, enlever. Ne vous mettez pas en peine; je suis fort, moi.

M. CLÉMENT.

Il n'est pas question de l'emporter, mais de la déterminer à aller avec toi dans le plus prochain village, où j'irai vous joindre pour vous marier ensemble.

NICAISE.

Oui; mais si Madame Clément alloit nous démarier après ça?

M. CLÉMENT.

Pauvre ignorant!

ARIETTE.

Si l'on pouvoit briser la chaîne
Que l'hymen nous fait contracter,

J'aurois cent fois rompu la mienne,
Tant je ſuis las de la porter.
L'amour eſt comme un feu ſauvage
Qui nous égare ſur le ſoir;
On ſuit ſa lumiere volage,
On croit cotoyer le rivage,
Puis dans l'abyme il nous fait choir.
C'eſt ainſi qu'Amour nous engage;
Il nous conduit au mariage,
Et nous y laiſſe ſans eſpoir.

Songe à ce que je t'ai dit, & n'y manque pas. Cette occaſion-ci perdue, je ne me mêlerois plus de rien.

NICAISE.

Tuchoux! je ſuis trop fin pour y manquer. (*Il le reconduit.*) Bien obligé d'avance.

M. CLÉMENT.

Où vas-tu?

NICAISE.

Je vous reconduis: dame, il faut

des ſoins; ma maîtreſſe aime ça, & je m'y accoutume.

SCENE IX.

NICAISE, *ſeul.*

JE vais donc l'épouſer!

ARIETTE.

Ah! comme j'en rirai!
Ah! combien je dirai:
Ah! ah! ah! que c'eſt drôle.
Dans leurs plaiſans débats,
Je joue un plaiſant rôle.
Le drôle de tracas!

L'un me dit, tu l'auras,
L'autre, je ne veux pas.
Pendant tous leurs débats,
J'aurai, moi je m'en pique,
J'aurai, ſans embarras,
Mad'moiſelle Angélique,

Qui de moi fait grand cas!
Le drôle de tracas.

Pardi, nous le verrons,
Si nous l'épouserons;
Ça sera bien plus drôle
Si nous vous l'enlevons.
Si nous nous en allons,
Si nous nous épousons,
Ça sera bien plus drôle.
Nous aurons ses appas,
Ah! ah! sur ma parole.
Le drôle de tracas!

SCENE X.

ANGÉLIQUE, NICAISE.

ANGÉLIQUE.

MON oncle, je viens, comme vous me l'avez dit.... Il n'y est pas.

NICAISE.

Vraiment non; mais il y a moi, c'eſt encore pire.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! Nicaiſe, êtes-vous plus raiſonnable que tantôt?

NICAISE.

Oh! oui.

ANGÉLIQUE.

Êtes-vous fâché de m'avoir offenſée?

NICAISE.

Oh! oui.

ANGÉLIQUE.

Vous ne me prendrez plus la main de force?

NICAISE.

Oh! non; je ſerai doux, moi.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! pour vous faire voir que l'on gagne tout par la douceur, je

vous permets à présent de me baiser la main.

NICAISE.

Oui-dà! Queuque niais! vous voulez m'attraper.

ANGÉLIQUE.

Non, vous le pouvez, vous dis-je.

NICAISE.

Oh! je suis soumis, voyez-vous. Je donne pas là-dedans, moi.

ANGÉLIQUE.

Mais quand je vous assure....

NICAISE.

A d'autres, je n'en ferai rien: oh! je suis un dégourdi à ç't'heure, qui en sait long.

ANGÉLIQUE.

Je l'exige.

NICAISE.

Allons donc: ah! pardi, pardi, vous ne m'en revendrez pas. Quand je vous

dîs que c'eſt inutile; je ne ſuis pas fait d'hier, moi.

ANGÉLIQUE.

Quelle patience il faut avoir!

NICAISE.

Il s'agit d'autre choſe.

ANGÉLIQUE.

De quoi donc?

NICAISE.

Devinez.

ANGÉLIQUE, *d'un ton impatient*.

Oh! je ne ſais point deviner.

NICAISE.

ARIETTE.

Pardonnez, excuſez ſi j'oſe;...
Pardonnez, ſi je vous propoſe....
C'eſt que je... c'eſt que l'on m'a dit...
C'eſt que l'on m'a dit....
Le reſpect m'a tout interdit.
Eh bien! c'eſt, ne vous en déplaiſe,
Que je vais vous enlever.

Vous

Vous serez la femme à Nicaise,
Pour les faire tous endêver.

ANGÉLIQUE.

Fi donc, Nicaise, quelle idée avez-vous-là! J'aimerois mieux rester fille toute ma vie, que de devenir femme par un tel moyen.

NICAISE, *dépité.*

Là, ne me voilà pas mal de tous les côtés! Ma sœur m'avoit conseillé tout à rebours, & à c't'heure me voilà encore reculé par la volonté de votre oncle. Le mariage se fera quand il pourra, toujours, car si je m'en mêle....

ANGÉLIQUE.

Nicaise, Nicaise,... mais écoutez donc. Dès que c'est un ordre de mon oncle, la chose devient différente.

NICAISE.

Ah! je savois bien, moi. Vous allez donc venir?

ANGÉLIQUE.

Puiſque mon oncle l'ordonne, j'y conſens.

NICAISE, *en s'en allant.*

Allons, partons donc bien vîte.

(*En la ramenant.*)

A propos, ma future, je vous aime bien, moi.

ANGÉLIQUE.

J'en ſuis perſuadée.

NICAISE.

Mais je penſe à une choſe; car je ſuis devenu un garçon ſoigneux.

ANGÉLIQUE.

Dites donc vîte ce que c'eſt.

NICAISE.

C'eſt que le jour va bientôt être nuit, & comme le ſerein pourroît vous incommoder, je ſuis d'avis d'aller chercher quelque choſe pour vous couvrir.

ANGÉLIQUE.

En voilà bien d'une autre !

DUO DIALOGUÉ.

Pour d'autres inſtans,
Gardez la délicateſſe;
Lorſque tout nous preſſe,
Profitons du tems.

NICAISE.

Il faut que mon ſoin....

ANGÉLIQUE.

Vous êtes incorrigible.
Un ſoin eſt nuiſible,
Donné ſans beſoin.

NICAISE.

Tout çà n'y fait rien.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez donc me déplaire ?

NICAISE.

Oh ! laiſſez-moi faire,
C'eſt pour votre bien.

ANGÉLIQUE.

C'eſt pour notre mal.

NICAISE.

Bon! vous avez beau dire.

ANGÉLIQUE.

Le ſot animal!

NICAISE.

Vous dites-ça pour rire.

Enſemble.

NICAISE.	ANGÉLIQUE.
Bon! vous avez beau dire,	Vous balancez encore!
Vous dites ça pour rire;	Oui, c'en eſt fait, pécore,
C'eſt que je ſuis poli.	Et j'ai pris mon parti.

(*Il ſort.*)

ANGÉLIQUE.

Eh bien! allez; mais vous n'avez que faire de revenir. L'impatientant perſonnage! O Dieux! quelle différence de lui & de.... Mais pourquoi

vais-je toujours penser.... Allons, retournons chez ma tante.

(*Elle se retourne & apperçoit Julien qui vient en rêvant, la tête baissée, & qui parle sans la voir.*)

Ah ciel! c'est lui-même.

SCENE XI.

ANGÉLIQUE, JULIEN.

JULIEN, *sans voir Angélique.*

AH! Mademoiselle Nicole, vous m'avez trompé, vous n'êtes guere exacte au rendez-vous que vous donnez.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Nicole! un rendez-vous! Il vient ici pour Nicole.

JULIEN.

Voici une personne qui pourra.... hé! c'est vous.... c'est vous-même que je retrouve ici!... hé! par quel heureux hasard, depuis le tems que je vous cherche, depuis cette fête où je vous ai vue.

ANGÉLIQUE.

Arrêtez, Monsieur; il me semble que c'est Nicole, & non pas moi que vous cherchiez.

JULIEN.

Il est vrai; je la cherchois. Comme je venois dans ce pays pour me marier.... Et, tenez, si vous la connoissez, vous pouvez lui demander...

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur, je la connois.... elle est très-aimable, & vous ne sauriez mieux faire que de la prendre pour femme. (*Apart.*) Pour se marier!

JULIEN.

Elle ! point du tout. D'abord, je la crois un peu méchante. Elle m'a dit du mal d'une de ſes amies.... bien différente de vous, qui me dites du bien d'elle, ſans que je vous en demande ; & cela m'en fait penſer beaucoup de vous-même.

ANGÉLIQUE.

Et quelle eſt donc celle que vous veniez épouſer ?

JULIEN.

Celle que je venois épouſer, je ne dois point vous la nommer, après le mal que m'en a dit Nicole : mais celle que j'ai grande envie d'épouſer à préſent, ce ſera vous, ſi vous voulez, puiſque j'ai le bonheur de vous retrouver.

ANGÉLIQUE.

Moi, Monſieur ?

JULIEN.

Vous-même. Pourquoi balancer encore? Cela seroit déja fait, si vous aviez voulu vous laisser connoître. Je conçus, dès la premiere fois que je vous vis, le plus grand desir de vous plaire & d'être à vous.... & je m'en suis encore senti depuis.

ARIETTE.

La gaîté,
La beauté,
Qu'en vous on voit paroître,
Avoient fait naître
Mon ardeur.
La douceur,
La candeur,
Que je vois en votre ame,
Lancent la flamme
Dans mon cœur.
La gaîté,
La beauté,

La douceur,
La candeur
De votre ame,
Tout vous répond de ma flamme,
Tout nous promet le vrai bonheur.
Si jamais la sombre tristesse
Troubloit notre félicité,
Les doux regards de la gaîté
Ranimeroient notre allégresse.
La gaîté, &c.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous voulez qu'en si peu de tems....

JULIEN.

Eh! le plutôt vaut le mieux. Qu'est ce que le tems fait à cela? Ne nous sommes-nous pas déja vus il y a quelques mois? N'avions-nous pas l'air de nous convenir alors? Point de délais. Le mariage est un fossé qu'il faut sauter sans regarder. Vous trouverez en moi un bon enfant qui, en fait d'amour,

en vaut un autre. Mais j'apperçois Nicole.

(*Il va au devant d'elle.*)

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! ſi ma tante, comme elle le dit, m'accorde à tout ce qui ne ſera pas Nicaiſe; à coup sûr celui-ci vaut bien Julien.

SCENE XII.

ANGÉLIQUE, NICOLE, JULIEN.

JULIEN, *à Nicole.*

(*Ils ſont ſur un côté du Théâtre, & Angélique ſur l'autre.*)

IL me paroît, Mademoiſelle Nicole, que vous ne ménagez pas plus vos nouvelles connoiſſances que vos anciennes. Vous m'avez aſſez fait attendre.

NICOLE.

Vous étiez pourtant en tête-à-tête assez consolant, me semble.

JULIEN.

Vous avez bien de la malice, Mademoiselle Nicole; mais...

NICOLE.

Que ne vous présente-t-elle à Madame Clément ? Elle vous y conduira mieux que moi, Monsieur Julien.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Lui, Julien! Ah! tous mes sentimens sont éclaircis, & je puis m'y livrer.

JULIEN.

Nous avons le tems. Ce que j'ai à dire à Madame Clément, n'est pas si pressé que l'étoit le mariage.

NICOLE.

Comment! est-ce qu'Angélique ?

JULIEN.

J'en demande pardon à Mademoiselle Angélique; mais des raisons que je ne puis dire, une autre personne que j'ai vue depuis peu dans ce village, (*ironiquement*) & peut-être le portrait avantageux que vous m'avez fait d'elle, tout cela m'en dégoûte. Je ne veux voir Madame Clément que pour lui déclarer mes refus.

(*Il va retrouver Angélique.*)

NICOLE, *à part.*

Je ne doute plus qu'il ne m'aime. Mais comment, en si peu de tems, Angélique a-t-elle pu le dégoûter d'elle? Et si cela est, pourquoi restent-ils ensemble? N'importe: il m'aime sûrement. (*Elle se rapproche de Julien, & lui dit:*) Vous pouvez avoir raison, Monsieur Julien: mais il ne faut pas s'endormir là-dessus. Je vais,

si vous voulez, avertir Madame Clément de votre résolution; car enfin chacun a ses précautions à prendre.

JULIEN.

Allez-y si vous voulez.

NICOLE.

Je vais vous l'envoyer. (*Avec une gaîté ironique à Angélique.*) Adieu, ma bonne amie. Dame, console-toi; ce n'est pas ma faute que tout cela. J'en suis vraiment fâchée pour toi: mais tu auras toujours mon frere. Adieu, Monsieur Julien.

JULIEN, *la rappellant.*

Mademoiselle Nicole?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il ne sait pas que je suis Angélique. Jouissons encore de son erreur.

SCENE XIII.

ANGÉLIQUE, JULIEN.

JULIEN.

QU'EST-CE qu'elle dit? que vous aurez ſon frere? Seroit-il mon rival?

ANGÉLIQUE.

Oui, mais raſſurez-vous, il n'eſt pas dangereux.

JULIEN.

Ah! je n'en craindrai aucun, ſi vous me donnez quelque eſpoir, & ſi vous me permettez d'aller vous demander à vos parens.

ANGÉLIQUE.

Mais cette Angélique, il faudra bien que vous la voyiez; & quand

vous l'aurez vue, je ſuis sûre que vous l'aimerez autant que moi.

JULIEN.

Non, Nicole m'en a dit trop de mal. J'ai peur qu'elle n'ait raiſon, & je ne veux pas la voir.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Pour raiſon, je ne le crois pas. Nicole eſt une fille d'un bon caractere; mais Angélique n'eſt pas bien méchante.

JULIEN.

Non... je vous jure ſur-tout ce....

ANGÉLIQUE.

Ah! je vous en prie, ne jurez rien contr'elle; j'aime mieux vous croire. Cependant:

DUO.

ANGÉLIQUE.	JULIEN.
Julien, je crains que votre ardeur	Pouvez-vous craindre que mon cœur

Ne cesse un jour d'être
fidelle.
S'il est le prix de la
plus belle,
Dois-je prétendre à
votre cœur ?

Ce n'est qu'une flamme
éternelle
Qui puisse faire le
bonheur.

Ne soit toujours tendre & fidele ?
Ma flamme dut être
éternelle,
Quand vous devîntes
mon vainqueur.
Si je pouvois être un
trompeur,
En trouverois-je une
plus belle,
Et qui sût mieux charmer mon cœur ?

J U L I E N.

Ah ! ma chere... Mais vous voyez bien qu'il faut que j'en reste-là ; ne puis-je au moins savoir votre nom ?

SCENE XIV.

ANGÉLIQUE, NICAISE, JULIEN.

NICAISE, *apportant un tapis.*

ALLONS vîte ; tenez, mettez ça. Je n'ai pas été long-tems, comme vous voyez.

JULIEN.

Seroit-ce là mon rival ?

ANGÉLIQUE.

Lui-même.

JULIEN.

Il a l'air bien dégourdi !

NICAISE.

Allons, vous nous conterez tout ça en chemin. Est-ce qu'il vient avec nous, lui ?

ANGÉLIQUE.

Oui, vraiment.

NICAISE.

Hé bien! pardi, tant mieux; plus on eſt de fous & plus on rit; & puis ça fera que nous n'aurons pas peur.

JULIEN.

Comment vous appellez-vous, Monſieur?

NICAISE.

Hé pardi! je m'appelle Nicaiſe; qu'eſt-ce qui ne ſait pas ça?

JULIEN.

Je m'en ſuis douté à votre mine.

ANGÉLIQUE.

Diſpenſez-vous à préſent de venir.

NICAISE.

Pardi! celui-là ne ſeroit pas mauvais. Eſt-ce que vous pouvez vous marier ſans moi, donc?

ANGÉLIQUE.

ARIETTE.

Quand de ſon nid
Le coucou ſe ſépare,
Un moineau qui s'en empare,
En fait ſon profit.
Quoi que l'autre faſſe,
Il perd ſa place.
Un amant abſent
En éprouve autant.

NICAISE.

Qu'eſt-ce que ça veut donc dire, Mademoiſelle? Qu'eſt-ce qu'eſt un coucou de nous trois, s'il vous plaît? (*Angélique & Julien éclatent de rire.*) Ils me font rire auſſi, pardi!

JULIEN.

Mais, mais, Monſieur Nicaiſe, mais vous avez de l'eſprit comme on n'en a point! Je ſuis d'avis qu'il ſoit

des nôtres quand nous nous marierons, ma chere future; cette figure-là divertira les gens de la noce.

NICAISE.

Comment! sa future!

ANGÉLIQUE.

Oui.

NICAISE.

Tout de bon!

JULIEN.

Oui, encore une fois, oui.

NICAISE.

Oh! mais je me fâcherai, dà.

JULIEN.

Là, là, méchant, ne vous emportez pas.

NICAISE.

Oui! puisque c'est comme ça, vous aurez froid, si vous voulez; vous n'aurez pas ce tapis-là, toujours. Je

m'en vais le remporter. Ce grand escogriffe-là n'a qu'à vous tenir chaud s'il veut, entendez-vous ? Ça vous apprendra à vivre.

JULIEN, *à Angélique.*

J'apperçois Madame Clément; je va vous prouver que je ne puis aimer que vous seule.

SCENE XV & derniere.

TOUS LES PERSONNAGES.

Mde. CLÉMENT.

IL me joueroit un pareil tour!

M. CLÉMENT.

J'en suis charmé, ma femme.

NICOLE.

Ce n'est pas ma faute; je vous dis

qu'il en aime une autre que je ne puis encore honnêtement vous nommer.

Mde. CLÉMENT.

Ce qu'elle dit eſt-il vrai, Monſieur Julien ?

JULIEN.

On ne peut pas plus vrai, Madame Clément.

Mde. CLÉMENT.

Et vous oſez me dire en face que vous refuſez ma niece ? Sûrement c'eſt cette petite mijaurée-là (*montrant Angélique*) qui vous a dégoûté d'elle par ſa...

JULIEN.

Préciſément ; c'eſt elle-même. Je vous prie de ne la point maltraiter.

ANGÉLIQUE.

Vous ſerez bientôt au fait.

NICAISE.

Il la refuse ! pardi, pardi, c'est bon ça !

NICOLE.

Oui, Madame, il la refuse, & s'il faut vous dire la personne que Monsieur aime...

JULIEN, *l'interrompant.*

La personne que j'aime est Mademoiselle, (*montrant Angélique*) comme l'a très-bien deviné Madame Clément, & je renonce pour elle à toutes les Angéliques du monde.

NICOLE, *à part.*

Dieux ! quel retour ! les cruels ; que j'ai bien fait de ne pas dire...

Mde. CLÉMENT.

Monsieur Clément, comprends-tu quelque chose à cela ? ne lui donnons pas notre niece, car assurément il est devenu fou.

ANGÉLIQUE.

Je le trouve très-ſage, moi.

NICAISE.

Hé bien, là! voyez avec vos nigauds. Qui eſt-ce qui eſt un nigaud de nous deux?

NICOLE.

Toi tout le premier, & les autres enſuite.

Mde. CLÉMENT.

Me direz-vous ce que cela ſignifie?

JULIEN.

Cela ſignifie que je ne me puis donner à votre niece que je ne connois point, m'étant déja donné à celle que je connois.

Mde. CLÉMENT.

Mais, mon enfant, vous êtes un imbécille. Vous refuſez ma niece pour ma niece; c'eſt elle qui eſt Angélique.

JULIEN,

JULIEN, *transporté.*

Comment donc ! vous êtes... C'eſt là votre niece ?.... Celle que vous me deſtinez ?

Mde. CLÉMENT.

Hé ! ſûrement.

JULIEN.

Ah ! Madame Clément, ma chere tante, & vous auſſi, mon cher oncle, que je vous embraſſe ! (*à Angélique.*) C'étoit donc pour me faire bonne bouche, que vous me cachiez ſi long-tems votre nom ?

ANGÉLIQUE.

M'en voulez-vous beaucoup ?

JULIEN.

Non, vraiment. Vous ſavez doubler le plaiſir ; mais vous n'aurez pas à faire à un ingrat.

NICAISE.

Hé bien ! voilà qu'il la reprend à

s't'heure! Il ne ſait donc jamais ce qu'il veut cet homme-là? Mon oncle Clément!

M. CLÉMENT.

Tais-toi. Je t'abandonne; il falloit faire ce que je t'avois dit.

NICAISE.

Hé bien! demain ſi vous voulez.

Mde. CLÉMENT.

Allons, mes enfans, tout ſera bientôt prêt pour terminer votre bonheur.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma tante, ... quelle félicité, quand ſe cœur fait le même choix que la raiſon.

JULIEN.

J'eſpere que Mademoiſelle Nicole & Monſieur Nicaiſe voudront bien être du feſtin.

NICAISE.

Je n'ai pas faim, moi.

NICOLE, *avec un ſourire forcé.*

J'accepte avec beaucoup de joie, Monſieur Julien. Mais mon frere ne voudra pas, ſans doute, aſſiſter aux noces de ſon rival.

NICAISE, *d'un air hébêté plus que jamais.*

(*Sérieux.*) C'eſt donc ça qu'eſt un rival ? Ah ! je ne m'étonne pas. (*Riant.*) Eſt-ce qu'il y aura une noce ?

JULIEN.

Oui, sûrement.

NICAISE.

Et y aura-t-il des violons ?

Mde. CLÉMENT.

Sans doute.

NICAISE.

Hé bien ! c'eſt bon. J'aime encore mieux danſer que de me marier, moi ;

car je n'ai pas appris le mariage comme la danſe. Oh! que je vais bien me réjouir.

VAUDEVILLE.

M. CLÉMENT.

Qu'un bon drille, pour ſa conquête,
Ait ſurpris un jeune tendron;
S'ils ſe rencontrent tête-à-tête,
La bonne occaſion!
La bonne occaſion!
Mais ſi, comme Monſieur Nicaiſe,
Il s'amuſe autour d'un tapis,
Tant-pis.
La belle moins niaiſe,
Lui dit adieu, puis zeſte,
Leſte,
Preſte,
Pan;
L'occaſion fuit à l'inſtant,
L'occaſion fuit à l'inſtant.

JULIEN.

Le hasard, souvent en ménage,
Sert beaucoup mieux que la raison.
Il faut saisir, en mariage,
La bonne occasion!
La bonne occasion!
L'instant où pour toi je soupire,
Est celui qui comble mes vœux;
Tant mieux.
Qui choisit prend le pire.
Tandis qu'on cherche, zeste,
Leste,
Preste,
Pan;
L'occasion fuit à l'instant,
L'occasion fuit à l'instant.

Mde. CLÉMENT.

Vous à qui l'amour s'intéresse,
Beautés, dans la belle saison,
Pour vous livrer à la tendresse,
La bonne occasion!

La bonne occasion!
Mais si vous faites les hautaines,
Si vous rebutez vos amans,
Le tems,
Le tems vous rend moins vaines;
Mais l'âge vient, & zeste,
Leste,
Preste,
Pan;
L'occasion fuit à l'instant,
L'occasion fuit à l'instant.

NICOLE.

Jeunes filles qui, pour fortune,
Ne possédez qu'un œil fripon,
Sitôt qu'Amour vous en offre une,
La bonne occasion!
La bonne occasion!
D'un jeune amant tournez la tête;
Mais à ses vœux n'accordez rien,
Ou bien,
Trop sûr de sa conquête;

L'amant s'échappe, & zeste,
Leste,
Preste,
Pan;
L'occasion fuit à l'instant,
L'occasion fuit à l'instant.

NICAISE.

Pardi! ça m'étoit si facile,
J' n'avois qu'prendre la balle en l'air.
J'ai perdu comme un Nicodême
La belle occasion!
La belle occasion!
Une autre fois qu'on m'y rattrape,
Je vous prends la belle à brass' corps;
Et puis
Il faut qu'elle me gronde;
N'badinez pas, Mam'zel'
Car diantre,
Preste,
Pan;
Je m'en irai fier comme un coq,
Je m'en irai fier comme un coq.

ANGÉLIQUE, *au Parterre.*

Toujours prêts à vous ſatisfaire,
Le vieux, le neuf, tout nous eſt bon,
Quand nous parvenons à vous plaire,
La bonne occaſion !
La bonne occaſion !
Votre plaiſir nous récompenſe,
Et nos deſtins
Sont dans vos mains.
Meſſieurs, comblez notre eſpérance ;
Applaudiſſez, pan, pan, pan, pan,
L'occaſion s'offre à l'inſtant,
L'occaſion s'offre à l'inſtant.

Fin de Nicaiſe.

LES
RACCOLEURS,
OPÉRA COMIQUE,
EN UN ACTE;

Représenté, pour la premiere fois, sur le Théâtre de l'Opéra Comique, à la Foire Saint Germain, le 11 Mars 1756.

ACTEURS.

Madame SAUMON, Marchande de Poiſſon.

JAVOTTE, ſa fille.

TONTON, petite ſœur de Javotte.

MARIE-JEANNE, niece de Madame Simon.

M. DE LA BRÊCHE, Sergent, amant de Javotte.

TOUPET, Gaſcon, & garçon Frater, rival de M. de la Brêche.

LA RAMÉE, } Soldats des
JOLIBOIS, } autres Corps.

SANS-REGRET, Soldat ivre.

La Scene eſt dans une Place publique.

LES

RACCOLEURS.

SCENE PREMIERE.

TOUPET, *seul.*

L'OPULENCE n'eſt pas toujours lé côté par où brillent les bourgeois dé mon village.

Air: *Du Prévôt des Marchands.*

Mais l'induſtrie eſt un fond
Qui du revenu me répond :
Dé mon adreſſe jé profite,
Et j'en profite utilément,
Pour épouſer une pétite,
Qui m'aime médiocrément.

Jé l'aime fort peu auſſi, elle eſt mal élévée: jé mépriſe même aſſez la mere, quoique fameuſe Marchande dé Poiſſons : cé ſont dé pétites gens; mais il

y a de l'argent dans la maison, peu m'importe lé reste. Vive les enfans dé mon climat, pour damer lé pion à ces pauvres pétits Parisiens! Allons, puisque j'ai lé vent en pouppe.

Vogue la galere
Lanlere, lanlere.....

Ah! voici la friponne en question.

SCENE II.

TOUPET, JAVOTTE.

TOUPET.

VENEZ, mon aimable.

JAVOTTE.

J'n'ai pas d'tems à perdre, Monsieu.

TOUPET.

La rencontre est trop favorable pour moi; un pétit mot.

JAVOTTE.

JAVOTTE.

J'vous conseille de m'laisser aller; on m'attend cheux nous, Monsieu Toupet.

TOUPET.

Jé vous accompagnérai, & chémin fésant jé veux m'exprimer par les açens les plus doux.

JAVOTTE.

Allez, belle figure propre à faire du sain-doux; si vous n'battez pas l'briquet mieux qu'ça, l'amadoue n'prendra pas, j'vous en avartis.

TOUPET.

Air : *Lui m'aimer! je n'donn' pas là-d'dans.*

Au point où nous en somm's tous
deux!...

JAVOTTE.

A queu point donc est-ç'que j'en
sommes?

TOUPET.

L'hymen mé rendra par ses nœuds
Bientôt lé plus heureux des hommes;
Car votre maman qué jé croi....

JAVOTTE.

Que j'croi! Dites plutôt que j'doute.

TOUPET.

Jé vois qué j'aurai votre foi.

JAVOTTE.

Et moi, j'voi,
Que Monsieu n'y voit goutte.

TOUPET.

Mais, écoutez donc, mon pétit cœur.

JAVOTTE.

Quoi qu'c'est qu'vot' p'tit cœur? Mais voyez donc ç'magot échappé de d'ssus la tabatiere du gros Thomas! Son p'tit cœur!

TOUPET.

Air : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

Quel mal vous fais-je, à votre avis?

JAVOTTE.

N'me touchez pas ; t'nez j'suis peureuse.

TOUPET.

Mais vous avez tort, car jé suis
Porteur d'une figure heureuse.

JAVOTTE.

Ah ! oui, fort heureuse, & si heureuse qu'ma mere f'roit ben de vous pendre à sa boutique en magniere d'enseigne : un merlan comm' vous s'verroit d'loin ; ça l'y port'roit bonheur, ça y attireroit des pratiques.

TOUPET.

Né badinez pas ; sans vanité jé pénse être d'une structure....

JAVOTTE.

Oui, il eſt ben campé, avec ſes deux jambes de flûte à l'ognon. Adieu, bijou d'la foire Saint-Ovide. Oh! j't'épouſe, tu n'as qu'à v'nir : va, pain mollet d'la derniere fournée.

(Elle ſort & parle bas à la Ramée, qu'elle rencontre au fond du théâtre.)

SCENE III.

TOUPET.

MONS de la Brêche, Sergent des pétits corps, lui tient, ſans doute, en cervelle; mais jé préſume valoir mieux avec rien, qué lui avec quelqué choſe; j'en ai fait accroire là-deſſus à la mere; un air de poſſeſſion en impoſe.

SCENE IV.

LA RAMÉE, TOUPET.

LA RAMÉE.

Air : *C'est dans la rue de la Mortellerie.*

SERVITEUR à Monsieu Toupet.

TOUPET.

Ah ! mon ami, votre valet.

LA RAMÉE.

Eh ben ! vot' mariage est donc fait ?

TOUPET.

Tout dé bon ?

LA RAMÉE.

J'vous l'annonce,

Car mon Sergent y renonce.

TOUPET.

Capedebious, il fait prudemment ;

il n'eſt pas fait pour entrer avec môi en rivalité, & d'ailleurs ma profeſſion eſt convenable....

LA RAMÉE.

C'eſt ç'que j'y ai dit; mais parlez-moi de r'..ignoler des cheveux comme vous faites : c'eſt ça qu'eſt du prope, quant à ç'qu'ėſt d'la vacation; car vous êtes des bons pour la colure, Monſieu Toupet, hem?

TOUPET.

Air : *Savez-vous bien, jeune tendron?*

Sans contrédit, oui, mais mon cher,
Mon genre eſt plutôt la lancette.

LA RAMÉE.

C'eſt donc comm' qui diroit Frater :
Pour l'Régiment queu bonne emplette!
En cas....

TOUPET.

Point, point.

LA RAMÉE.

Vous avez tort.
Savez-vous ben qu'vous feriez d'abord
Garçon Major,
Presque Major,
Et p't-être ben Chirurgien-Major.

Il est vrai qu'il faudroit commencer par apprendre un p'tit brin l'exercice; mais ça n'vous coût'roit guere; car vous êtes fait.... (*A part.*) Ah! fait à plaindre.

TOUPET.

Non : j'aime mieux me fiquecer à Paris.

LA RAMÉE.

Au bout d'tout ça, vous avez raison; & pis, chacun a son goût : pour moi, j'vous trouve du mien : ben des gens seroient ben aises d'vous avoir, au moins.

TOUPET.

(*A part.*) J'aime cé garçon. (*Haut.*) Hé ! donc, vous voyez qué la pétite Javotte séroit dans son tort de balancer ; elle est sans doute moins rétive aux ordres de sa mere.

LA RAMÉE.

Bon ! c'est la douceur même ; ça n'a non pus d'volonté ni d'entêtement.... (*à part.*) qu'une mule.

TOUPET.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Si jé n'ai pas beaucoup d'argent,
Au moins j'ai du talent,
Et jé pense leur faire honneur.

LA RAMÉE.

(*A part.*)

Oh ! comm't'es dans l'erreur !

V'là un p'tit chien d'carabin qu'est ben glorieux toujoux ; six ans d'service seroient pour lui une bonne école.

TOUPET.

Qué dites-vous?

LA RAMÉE.

Oh! j'dis qu'all' s'roit avec vous en bonne école.

TOUPET.

Il a du jugément.

LA RAMÉE.

Et t'nez, rien qu'à vous voir, on vous prendroit pour un eſprit, à cauſe de votre air revenant, en vérité. J'ai fait avertir Madame Saumon, vot' bell'-mere future, de venir pour l'y dire qu'vote Rival baiſe les mains à ſa fille.

TOUPET.

Comment! lui baiſe les mains?

LA RAMÉE.

Oui, i décampe, ça s'entend.

TOUPET, *riant.*

Ah! ah! j'y ſuis mainténant.

LA RAMÉE.

Ah ! vous êtes malin, Monsieu Toupet.

TOUPET.

Quelquéfois. Sans adieu, l'ami; vous êtes un bon enfant; jé vous veux du bien. Jé m'en vas en ville ordonner dé la pétite centaurée.

LA RAMÉE.

Un homme affairé comm' vous est toujoux en l'air comm' un volant. (*A part.*) Prends garde de tomber sur ma raquette, toujoux; car je t'enverrois un peu loin.

TOUPET, *revenant.*

Air: *Adieu, mon cher la Tulippe.*

Lé Sergent, jé l'imagine,
M'en voudra.

LA RAMÉE.

Le bon miché!

TOUPET, *fort.*

Mais enfin, j'en suis fâché.

LA RAMÉE.

Ah ! faut pas qu'ça vous chagrine :
T'as ben l'air d'avoir la mine
D'être queuqu'jour
En pension dans un four.

Oh ! comm' j'vas parler pour toi !
Va, Monsieu Bistouri, n't'embarrasse pas.

SCENE V.

Madame SAUMON, LA RAMÉE.

Mde. SAUMON.

ON m'a dit comm'ça qu'un Monsieu m'demande : où ç'qu'il est donc ç'Monsieu ? J'n'en vois non pus que d'sus ma main : parlez donc la Ramée, est-ce-ti vous qui pernez ç'te prétesse-là ?

LA RAMÉE.

Oui, la maman, c'eſt moi: la paix, eſpliquons-nous bellement. T'nez, la mere Saumon, vous avez tort de n'pas donner Manezelle Javotte, vote fille, à Monſieu la Brêche, note Sargent: c'eſt un brave homme, quand j'vous l'dis.

Mde. SAUMON.

Quand j'vous dis & quand j'vous douze, moi, qu'vote Sargent n'y touchera pas, entendez-vous? Pargué! j'vous trouve encore ben cocaſſe de m'déranger d'ma marchandiſe pour ſi peu.

Air: *De Manon Giroux.*

Je réſervons notre fille
Pour Monſieu Toupet.
Ça fait un garçon d'famille,
Q'eſt ben mieux ſon fait.
I s'diſtingu' dans la perruque,
En charge il ſera.

LA

LA RAMÉE.

J'aimerions mieux l'voir sans nuque,
Que de souffrir ça.

Mde. SAUMON.

Non, Monsieu l'beau conseilleux d'bal, j'n'voulons pas de ç'te charge-là ; j'voulons une charge de rapport, comme qui diroit pérutier, & en boutique encore.

LA RAMÉE.

Air : *Cela me fait souffrir.*

Quand mêm' ça s'roit, est-ç'que c't'état
Vaut seulement sti-là d'Soldat ?
L'un, tranquille dans son ouvrage,
Rase, sans craindre les péris ;
Et nous, au mitan du tapage,
J'faisons la barbe aux ennemis.
Y a d'l'honneur dans note métier.

Mde. SAUMON.

Et où ç'qu'est l'profit ? En un mot,

comme en cent, je n'voulons pas d'Officier d'épée : ça coupe trop ; vote Sargent est un vivant qui a l'fil : ça mange trop, je n'voulons pas d'ça.

SCENE VI.

Madame SAUMON, TONTON, LA RAMÉE.

TONTON.

MA mere !

Mde. SAUMON.

Dites-l'i ben ça, entendez-vous, la Ramée.

TONTON, *criant*.

Ma mere ! Eh ! ma mere !

Mde. SAUMON, *du même ton*.

Hé ben ? après, piaillarde ?

TONTON.

T'nez, v'là encore Monsieu d'la

Brêche qu'est cheux nous, qui endort ma grand' sœur Javotte.

Mde. SAUMON.

Ah! le ch'napan! c'est donc pour me t'nir le bec dans l'iau, qui m'envoie comm'ça des émispheres.

LA RAMÉE, *riant.*

Air : *Sur M. de Catinat.*

Quoi donc! vous avez l'air d'un queu-
qu'zun qu'est piqué.

Mde. SAUMON.

J'ai l'air de ç'que j'ai l'air, diab'
d'invalid' manqué:
J'm'en vas les sabouler; tu n'es qu'un
affronteux,
Et ton Monsieu la Brêch' me l'paiera
pour vous deux.

LA RAMÉE, *la retenant.*

La maman de Guieu, eh! mais écou-tez donc.

Mde. SAUMON.

N'me retiens pas, crois-moi; car je commencerois par t'accommoder la figure comme du jacques ſanguin.

(Elle ſort.)

SCENE VII.

LA RAMÉE, TONTON.

LA RAMÉE.

QUEU tempête donc que ç'te femme-là!

TONTON.

C'eſt ben fait auſſi.

LA RAMÉE.

Pargué! Tonton, vous êtes une p'tite jaſeuſe ben mal appriſe; faut convenir d'ça.

TONTON.

Eh! mais vrament; falloit-i pas l'laiſſer fair' donc?

Air: *Au s'cours, au s'cours, au s'cours.*

A l'endroit de ma sœur,
Comme il y va le drôle !
A l'endroit de ma sœur,
Il se coule en douceur,
Sans m'dire vous v'là.
C'beau Monsieu vous l'enjole ;
D'vant moi la cajole,
Et d'ces politess'-là,
I n'm'en offre pas ça.

LA RAMÉE.

Mais, Man'zelle, sont pas là des politesses pour un enfant.

TONTON.

Eh! mais, Monsieu Jean l'Blanc, tien... allez, quand on s'habille & qu'on s'déshabille toute seule, l'on n'est plus enfant : à douze ans l'honnêteté des grandes personnes fait plaisir, entendez-vous ?

LA RAMÉE.

Hé ben! ma petite Tonton, vous

êtes ben gentille, là. Dites-moi un peu des nouvelles de ma maîtresse à moi, de votre cousine?

TONTON.

Marie-Jeanne?

LA RAMÉE.

Oui, l'a-vous vue aujourd'hui?

TONTON.

Pauvre petit, dites-lui donc ça!

Air : *Il étoit un petit homme.*

Ma cousine est une folle.

LA RAMÉE.

M'aime-t-elle tout de bon?

TONTON.

Oh! j'perds là-d'ssus la parole.

LA RAMÉE.

Dites-moi ça, ma petite Tonton.

TONTON, *se moquant de lui.*

Éléphant, vole, vole, vole;
Limaçon,

Vole, vole donc.

J'n'ai pas de compte à vous rendre là-d'ssus, mouche à miel d'étape : est-c' qu'i m'prend pour sa confidenteuse donc ?

SCENE VIII.

DE LA BRÊCHE, LA RAMÉE, TONTON.

DE LA BRÊCHE, *d'un air échauffé.*

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

AH ! mon pauvre la Ramée,
Mes amours sont confondus.

LA RAMÉE.

De vous Javotte est charmée.

DE LA BRÊCHE.

Elle & moi sommes perdus ;
Son cœur me la donnoit belle,

Quand sa mere que je voi,
S'avance à grands coups sur elle,
Et m'en sangle autant à moi.

TONTON.

Porte ça à ta chapelle.

DE LA BRÊCHE.

C'est un diable que cette femme-là, une harengere.

TONTON, *les poings sur les hanches.*

Parle donc, moule à chandelle des vingt-quatre à la livre; quoi qu'c'est qu'une harengere? Avec son plumet d'un blanc jaune, tirant sur l'sagouin; on voit ben que vous soufflez l'feux avec votre castor, car la chicorée qu'est d'ssus est fumée comme un jambon; Monsieu, d'Mayence; mais c'est vrai, t'nez, ç'minois d'tambour de basque, dire qu'ma mere est une harengere, une femme qu'éleve ses enfans comme des Duchesses.

LA RAMÉE.

Queu manufacture de dégoisement donc que ç'te p'tite chienne de langue-là !

DE LA BRÊCHE.

Laissons cette morveuse ; écoute, la Ramée. Il faut, de concert avec Sans-Regret & Jolibois, qu'tu tâches d'engager Toupet.

TONTON.

Quoi qu'vous parlez-là d'Monsieu Toupet ?

DE LA BRÊCHE, *emmene la Ramée.*

Viens prendre ailleurs nos mesures.

(*Ils sortent.*)

TONTON.

Adieu donc, Monsieu la Politesse.

Air : *On m'a dit qu'certain farau l'aime.*

On ne craint pas le Commiſſaire,
Quand on n'fait pas d'mal ſans ſujet.

Qu'eſt-ce que c'eſt que c'te p'tite fille-là ?

TONTON.

I n'eſt pas collé ſti-là, voyez donc !

JOLIBOIS.

C'eſt la p'tite ſœur d'la Maîtreſſe d'note Sargent.

SANS-REGRET.

Ah ! faut faire politeſſe à la parenté : la femme, donnez-nous à boire : Monſieu l'garçon.

(*On répond en dedans.*)

Allons, allons.

TONTON.

Oui, apportez vîtement ; car il eſt à jeun.

SANS-

SANS-REGRET.

Air : *Quoi donc, Cadet, est-ce tu veux qu'i m'enjole ?*

Quand un amant aime ben sa maîtresse,
C'est la raison qu'il soit son favori.

JOLIBOIS.

Maâme Piquette, dépêchez-nous ; chopine à huit, & du bon.

(*On les sert.*)

Si on vous emporte vote nappe, y aura ben du malheur.

SANS-REGRET *chante.*

La femme est un embarras.

TONTON.

Il a avalé une mouche, car il a l'cœur ben gai.

SANS-REGRET, *prenant du tabac.*

J'aurois chargé l'amour
De vous dire que j't'aime.

TONTON.

Il y auroit donné-là une belle commiſſion à l'amour.

JOLIBOIS.

Allons, paſſe.

(*Sans-Regret éternue, Jolibois ôte ſon chapeau.*)

SANS-REGRET.

N'te dérange pas, c'eſt l'tabac.

TONTON.

Il eſt ſans gêne.

JOLIBOIS.

Hé ſarpejeu! Sans-Regret, t'as donc déja ben ribotté drès l'matin?

SANS-REGRET.

J'm'en vante; j'avons remouché trois garçons tailleurs & puis un abbé: ç't'abbé a fait des façons; mais par la circonférence.... de l'occaſion.... j'avons ſi bien paraphraſé la ſignature

de ç'que ſa plume.... étoit diſpoſée dans la prévention d'la choſe, que ç't'abbé, qu'étoit.... pour ainſi dire, dans les... encolumens... des intérêts, a troqué ſon rabat noir contre une cocarde blanche.

JOLIBOIS.

Allons, aſſis-toi & buvons.

SANS-REGRET, *s'aſſeyant*, *chante.*

Chacun ſon écot, le vin n'eſt pas cher.
Chacun ſon écot. Echos, dites-lui
 que je l'aime.

A ta ſanté.

JOLIBOIS.

A toi. Man'zelle, voulez-vous vous rafraîchir d'un doigt d'vin avec nous ?

(*Il boit.*)

TONTON.

Au ch'ni, au ch'ni, je n'bois pas avec des Raccoleurs.

JOLIBOIS.

J'en aurons plus d'reſte.

SANS-REGRET.

Qu'eſt-ce qu'on dit de nouveau ? car moi je ſuis t'un militaire dont auquel... on peut ben dire.... que, ſans m'vanter, j'peux ben...

JOLIBOIS.

Et allons, te v'là déja aſſez imprimé dans la boiſſon : tiens, n'parle pas davantage, ç'a t'griſera encore.

SANS-REGRET.

C'eſt juſte, tu parles en ami ; te ſouviens-tu d'la derniere campagne ?

JOLIBOIS.

Hé ! oui, acheve ſeulement ton vin. Hé bien ! Man'zelle, ſi vous n'voulez pas boire, quoi qu'vous faites donc là ?

TONTON.

J'veux y reſter, moi : j'ſuis ſus

l'pavé du Roi, p't'être; ça m'divartit d'vous voir.

SANS-REGRET.

Un soir que je chantions,
Venant des Porcherons.

C'te campagne-là faisoit une belle campagne; je m'souviendrai toujours d'une bombe pesant environ.... beaucoup, parce qu'une bombe.... ce n'est pas une chose comme qui pourroit dire une comparaison, à cause de la défaillance qu'on emprunte dans un besoin; mais qui a terme ne doit rien.

TONTON, *riant.*

I n'est pas mal bête comme ça.

JOLIBOIS.

Oh! tiens, v'là qu'tu bats la campagne, en voulant nous en parler: gn'a pus d'plaisir, drès qu'tu n'sais pus ce que tu dis.

SANS-REGRET, *revenant comme d'un assoupissement.*

Air : *Tarare, ponpon.*

J'avons pourtant été dedans d'la compagnie.

JOLIBOIS.

On n'dit pas, j'avons.

SANS-REGRET.

Bon !

On n'dit pas, j'avons.

JOLIBOIS.

Non.

SANS-REGRET.

Ç'te chopine, j'te parie.

JOLIBOIS.

Va, chopine.

SANS-REGRET.

Hé ben donc !

Comment, dis-moi, je te prie,
Dit-on ?

TONTON.

Ah! voyons donc ç't'autre Aſtorlogue.

JOLIBOIS.

On dit: j'ons été là & là.

SANS-REGRET.

J'ons été?

JOLIBOIS.

Oui.

SANS-REGRET.

T'as menti; tiens, v'là la Ramée qui vient: c'eſt un r'tort dans la parole; veux-tu t'en rapporter à ſa juſticiaire?

JOLIBOIS.

Va, je l'veux ben.

TONTON.

Je n'veux pas que c'grand vaurien-là m'voie.

SCENE XI.

LA RAMÉE, JOLIBOIS, SANS-REGRET.

LA RAMÉE.

Air : *Quand je partis de la Rochelle.*

QUOIQUE vous faites donc là, vous autres ?

SANS-REGRET.

Tiens, la Ramée, écoute ; il dit qu'il faut dire, j'ons été dans un endroit.

JOLIBOIS.

Apparemment.

LA RAMÉE.

J'ons ! fi donc, ça n'vaut rien.

SANS-REGRET, *enchanté.*

Sarpegué ! c'eſt ben fait ; quand j't'l'avois dit ; n'eſt-y pas vrai qu'il faut dire, j'avons été dans du monde ?

LA RAMÉE.

J'avons ! tu gn'es pas non pus, toi, avec ton j'avons. On dit, nous ont été queuqu'part.

JOLIBOIS.

C'eſt juſte.

SANS-REGRET.

En ç'cas-là, diſtingo marjolaine ; j'pairons chacun d'miſtier.

LA RAMÉE, *prenant la chopine, & buvant à même.*

Que j'vous rattrape.

JOLIBOIS.

N'te gêne pas.

LA RAMÉE.

Air : *Ah ! qu'on a bien fait d'inventer l'enfer.*

Ça, ç'n'est pas ça. Tiens, toi, Sans-
R'gret,
T'es déja dans les brindezingues.

SANS-REGRET.

I n's'en manqu' que cinq ou six lett',
Qui n'sach' par cœur son alphabet.

JOLIBOIS.

Pargué! t'as l'vin diablement mu-gicien : laisse-nous donc parler un moment.

SANS-REGRET.

Hé ben ! voyons.

LA RAMÉE.

I s'agit de r'bouiser dans l'enrôle-ment Monsieur Toupet, rival d'note Sargent.

SANS-REGRET.

Volontiers.

Air: *Reçois dans ton galetas.*

Milzieux! je veux l'dégnaiser:
Laiss' faire ma fantaisie.

L A R A M É E.

Jolibois, faut t'déguiser
En Marchand de billets d'lot'rie.

J O L I B O I S.

J't'entends, je n'suis pas manchot,
J'saurai l'y fair' gagner un lot. *bis.*

S A N S - R E G R E T.

C'est ben dit.

L A R A M É E.

Tiens, v'là trois livres que Monsieu d'la Brêche m'a données pour ça.

Air: *Ç'pardon-là m'annonce, morgué.*

Prends deux billets sans t'arrêter,
Et puis gard'-nous l'reste pour pinter.

J O L I B O I S.

Ah! ça,
Vous s'rez-là?

LA RAMÉE.

Eh! oui,
Dans ç'coin-ci.
Prends gard' d'être r'connu,
Not' tems s'roit perdu.

JOLIBOIS, *s'en allant.*

Oh! c'est entendu.

SCENE XII.

LA RAMÉE, SANS-REGRET.

LA RAMÉE, *aidant Sans-Regret à marcher.*

ALLONS, viens; te v'là joli garçon!

SANS-REGRET, *en marchant.*

Le guet le prit en courroux:
Lui, d'une audace sans seconde,
S'il s'agit d'être gai, pour arrêter le monde:

Par

Par ma foi, leur dit-il, j'vais vous
arrêter tous!
Car, par ma foi, je ſuis plus gai que
vous,
Je ſuis plus gai que vous,
Je ſuis plus gai que vous.

LA RAMÉE.

Le diable te chante, va; allons, aſſis-toi, & reſte un moment tranquille.

SANS-REGRET.

C'eſt à ſa place.

LA RAMÉE.

La mere, donnez-nous du même; mais qu'i ſoit meyeur.

SANS-REGRET.

Dans la cuiſine,
Un bon petit moinillon.

LA RAMÉE.

Si tu chantes davantage, tu n'boiras pus, j't'en avartis.

SANS-REGRET.

Allons, verſe, & je m'tais.

LA RAMÉE.

Dors un peu, ça t'f'ra du bien; paix! v'là queuqu'zun.

SCENE XIII.

Madame SAUMON, JAVOTTE, MARIE-JEANNE, TOUPET, LA RAMÉE, SANS-REGRET.

TOUPET.

NON, Madame Saumon, jé né vous en impoſe pas, quand jé vous dis qu'à quelques lieues de Pézénas jé poſſéde un petit château qui mé rapportera, après liquidation, trente-cinq écus dé rente.

Mde. SAUMON.

Entends-tu?

MARIE-JEANNE.

Eh mais! il a tout l'air d'un homme à maiſon d'campagne; oui, à une demi-lieue des Gob'lins.

Mde. SAUMON.

On n'parle pas à toi, langue de ſatyre. Va, Javotte, rapporte-toi-zen à Monſieu.

JAVOTTE.

Air: *O reguingué, ô lonlanla!*

Pargué, qu'eſt-ç'qui n'croiroit pas ça?
Drès qu' Monſieu l'dit, faut s'en
t'nir là,
O reguingué, ô lonlanla!
Rien qu'à l'voir, je gag'rois que ſa
terre
Eſt dans l'cul d'ſac de la miſere.

TOUPET.

(*A part.*) Elle n'eſt pas dupe. (*Haut.*) Laiſſons cet article, & venons à l'agrément dé mon métier; quand les

pratiques ſont ſatisfaites, on peut accommoder ſa femme.

Mde. SAUMON.

Sans doute.

Air : *En miſtico.*

C'eſt ben gracieux d'être r'tapé
En miſtico, en dardillon, en dar, dar, dar.
Rien n'ſied mieux quand on zeſt nipée,
Qu'd'avoir un biau chignon
Miſtificoté,
R'levé.

JAVOTTE.

Ah ! ſi Monſieu Toupet m'touche à mes cheveux, je l'ſentirai ben p't-être.

Mde. SAUMON.

Te v'là donc encore avec ton r'fus, fille dénaturée ?

Air : *Ton humeur eſt, Catherine.*

Va, tu m'fais mettre en colere ;
J'te conſeille de finir.

JAVOTTE.

Ah ! si j'conclusions l'affaire,
Monsieu n'a qu'à ben s'tenir.
J'l'épous'rai n'pouvant mieux faire;
Mais j'l'avartis d'vant témoin,
Qu'les enfans dont i sera l'pere,
Li s'ront parens d'un peu loin.

TOUPET.

Est-ce ainsi qué vous répondez à mon ardeur ?

JAVOTTE.

D'l'ardeur, allez, Monsieu l'ardent; prenez garde de fondre ; tiens, il a l'air d'un dégel: pargué ! ça f'ra un bel homme après la débacle.

Mde. SAUMON.

Par la jarni ! trente millions d'cocrodilles, j'te vas érinter !

TOUPET.

Doucement, Madame Saumon.

JAVOTTE.

Vous v'là toujours, vous, avec vos coups; ah! les belles magnieres!

Mde. SIMON.

Mais, guenon qu't'es, quand l'inducation n'y fait rien, y faut ben qu'les coups y faſſent.

MARIE-JEANNE.

Hé! mais, j'vous dis, Madame Boniface, ça vous eſt ben aiſé à dire.

Mde. SAUMON.

Quoiqu'tu t'mêles, toi, buveuſe de ratifiat de chiendent?

MARIE-JEANNE.

Tant mieux, tant mieux, ma belle & bonne tante; eſt-ce à cauſe qu'je n'nous rafraîchiſſons pas l'goſier comm' vous, tous les matins, avec trois chopines d'iau d'vie?

JAVOTTE.

Et roquille.

Mde. SAUMON.

Permettez, Monsieu Toupet, que j'li torde un p'tit brin l'cou.

JAVOTTE.

Ah ! vous n'tordrez rien, toujours.

Mde. SAUMON.

Air : *Il n'a pas pu.*

Otez-vous d'là.

TOUPET.

Laissez céla.

Mde. SAUMON.

Vengez-moi donc d'l'outrage.

TOUPET.

Oh ! jé né descends point si bas.

MARIE-JEANNE.

Monsieu à nous n'se frott'ra pas.

Je n'le crois pas ;

I n'en a pas l'courage.

TOUPET.

Jé né veux point m'abilir à disputer avec une jé né sais qu'est-ce.

JAVOTTE.

Ma mere, entendez-vous? ma cousine, une je ne sais qu'est-ce ! T'es un je sais ben qui, moi : va, je n'veux pas l'dire, parce qu'une fille honnête ne sait pas jurer.

Mde. SAUMON.

Monsieu, quoiqu'ma gniéce soit un p'tit brin dérangée, ça n'empêche pas qu'all' n'soit queuqu'fois....

MARIE-JEANNE.

Air : *Dame Charlotte*.

Dérangée,
Dérangée !
C'est vot' çarvelle qui l'est.

Mde. SAUMON.

Mais, t'es donc une enragée?

MARIE-JEANNE.

Dérangée !

Mde. SAUMON.

Apparemment; est-ce qu'une fille

comme y faut s'promet en mariage à un Soldat des p'tits corps comme la Ramée?

MARIE-JEANNE.

D'où vient pas?

Air : *Ça n'vous va brin.*

C'est un brave garçon dans l'ame,
Et v'là pourquoi c'est mon amant.
Qui sert ben l'Roi, sert ben sa femme.

Mde. SAUMON.

Moi, j'dis que ç'n'est qu'un garniment.

LA RAMÉE.

La mer' Saumon, c'est une offense
D'noircir l'zabsens en leu présence,
Et j'm'en vas vous fair' voir enfin,
Qu' ça n'vous va brin,
Qu'ça n'vous va brin.

(*Il se leve de table.*)

SCENE XIV.

LA RAMÉE, Madame SAUMON & les précédens. SANS-REGRET endormi.

MARIE-JEANNE, *claquant dans sa main.*

C'EST ben fait : j'suis ben aise qu'i vous ait entendu.

Mde. SAUMON.

Ah! & moi itou; vois donc comm' j'm'en épouvante.

LA RAMÉE, *arrivant en colere.*

Quoi qu'vous voulez dire, maâme Saumon, avec vot' garniment?

Mde. SAUMON.

Ç'que j'veux dire?

LA RAMÉE.

Oui.

Mde. SAUMON.

J'veux dire ç'que j'veux dire, huissier-priseur d'la rue d'la Huchette.

TOUPET.

Allons, mon ami, mons dé là Ramée, point dé bruit dé votré part.

JAVOTTE.

Hé! mais vraiment, Monsieu coq'-mar, n'vous mêlez pas d'ça, vous pernez tant seulement garde à la friture.

Mde. SAUMON, *à la Ramée.*

Hé ben! voyons donc, mauvais.

LA RAMÉE.

Vous êtes ben heureuse d'n'être qu'une femme.

Mde. SAUMON.

Air: *Sti-là qu'a pincé Berg-op-Zoom.*

Qu'une femme!

LA RAMÉE.

Oui, qu'une femme.

Mde. SAUMON.

Tais-toi,
Et ne m'échauffe pas, crois-moi.
C'est qu'une femme tell' que je sommes,
Quand all' s'y met, vaut ben quatre
hommes.

JAVOTTE.

Ah! mon Guieu, la belle trouvaille! vous avez d'l'esprit comme un tableau mouvant.

TOUPET.

Allons, Madémoiselle Javotte, vous dévez céder à Madame votré mére, par plusieurs raisons, & d'ailleurs vous mé manquez.

JAVOTTE.

J'vous manque? Ah! laissez-moi en r'pos; car je n'vous manquerois pas, en vous appliquant une savonnette sur la mine, qui vous f'roit mousser l'grouin sans l'tremper dans l'iau.

TOUPET.



TOUPET.

Diou mé damne! si la main né mé démange.

JAVOTTE,

La main te démange! tu veux donc t'faire gratter, biscuit d'amande amere?

LA RAMÉE.

Monsieu Toupet, on n'menace jamais une Demoiselle qu'est fille du sesque ferminin.

Mde. SAUMON.

Acoutez donc, Monsieu, c'est une impertinente; mais c'est mon enfant, & si queuqu'zun s'donnoit les airs d'la battre....

SCENE XV.

TONTON, & les précédens.

TONTON.

ALLEZ, v'là un beau ſabbat qu'on fait à vote place.

Mde. SAUMON.

Comment, un ſabbat !

TONTON.

Et, oui ! un ſabbat. Ç'te Dame dont à qui vous avez vendu ç'te groſſe carpe œuvée pour une laitée, fait un tapage de chien, & veut renvarſer tout vote baquet au poiſſon ; all' m'auroit battue, ſans Monſieu d'la Brêche, qui s'tient-là crainte de malheur.

Mde. SAUMON.

Air : *S'il eſt mordu par ç't'animal.*

J'm'en vas voir ça... Monſieu Toupet.

(*Elle lui parle à l'oreille.*)

LA RAMÉE, *aux autres, pendant ce tems.*

Faut que j'vous mette au fait.

TONTON, *les interrompant.*

Monsieu d'la Brêche m'a donné queuqu'chose, & puis i m'a embrassée. Oh! j'l'aime ben à ç't'heure.

(*Elle retourne auprès de sa mere.*)

LA RAMÉE, *achevant l'air.*

Pour àhider à not' finesse,
A Toupet faites politesse.

Pour un moment, comme par semblant d'l'aimer, & n'vous embarrassez pas du reste.

JAVOTTE.

Oh! drès que ç'n'est qu'par semblant, vous allez voir comm' j'vas vous le r'magner.

MARIE-JEANNE.

C'est bon, c'est bon.

Mde. SAUMON, *à Toupet.*

All' eſt bonne quoiqu'ça ; par ainſi tâchez d'vous ben faire v'nir d'elle ; je n'veux pas qu'ma fille ſoye malheureuſe.

TOUPET.

Laiſſez-moi faire, jé lui plairai qué dé reſte, ou elle ſéroit bien difficile.

(*Madame Saumon s'en va.*)

SCENE XVI.

JAVOTTE, MARIE-JEANNE, TONTON, SANS-REGRET, TOUPET, LA RAMÉE.

LA RAMÉE.

Air : *Amour qui fais brûler.*

Ç'QUE vous avez dit d'moi,
Ma charmante maîtreſſe,
Prouve vote tendreſſe.

MARIE-JEANNE.

Pour ſti-là qu'y a not' ſoi,
Faut parler, quand ça preſſe,
Tout d'même que pour ſoi.

TOUPET.

Voyez, Madémoiſelle Javotte, quel plaiſir dé s'aimer : ſi vous vouliez profiter dé l'ézemple.

TONTON.

Dé l'ézemple! I prononc'ra mieux, quand y s'ra plus grand.

LA RAMÉE, *à Javotte.*

Allons, la p'tite couſine future, d'la zhardieſſe. T'nez, c'eſt qu'all' n'oſe pas. Allons, ouvrez vot' p'tit cœur, n'cachez rien à Monſieu.

JAVOTTE.

Dame! c'eſt qu'ça coûte à une jeuneſſe.

MARIE-JEANNE.

Air : *Il faut, mon frere.*

Va, va, Javotte,
Laiſſe-toi zenflammer :
Tu fais la ſotte ;
I faut zaimer.

JAVOTTE.

Oh ! mais, j'ai d'la pudeur.

TOUPET.

Madémoiſelle Javotte :
L'amour....

JAVOTTE.

Fi ! ça fait peur,
Quand on zeſt fille d'honneur.

TONTON.

Ah ! comm' ma grand' ſœur fait la p'tite bouche !

TOUPET.

Tâchez, tâchez dé m'aimer : régardez-moi, pour vous faciliter lé réciproque.

JAVOTTE.

Qu'vous êtes genti !

TONTON.

On n'en f'roit qu'une bouchée.

LA RAMÉE.

Efforcez-vous tous les deux. J'allons nous réjouir, là tertous en magnere des accords : hé ! Sans-R'gret, réveille-toi ; allons, d'la joie.

(*Pendant ce qui suit, la Ramée & Marie-Jeanne font apporter & apportent eux-mêmes ce qui leur est nécessaire.*)

JAVOTTE.

(*Bas.*) Faut ben s'prêter un peu.

TOUPET, *lui prenant la main.*

Allons, cadédis, animons-nous.

TONTON.

Voyons donc comm' ça s'fait.

TOUPET.

Air : *Nous nous marierons Dimanche.*

J'aime un obéjet,

Parc' qu'il mé plaît.

JAVOTTE.

Eh ben! tenez, moi de d'même.

TOUPET.

Jé ſuis ſa loi.

JAVOTTE.

Tenez, & moi
De d'même.

TOUPET.

Oui, c'eſt mon goût.

JAVOTTE.

Hé ben! moi tout
De d'même.

TOUPET.

Cet objet, c'eſt vous.
(*Il lui baiſe la main.*)

JAVOTTE.

Ah! Monſieu, qu'c'eſt doux.

Mais doux, comme la rue des Lombards, en vérité.

Mon cher poulet des Ind', que j't'aime!

TOUPET.

Qué jé t'aime ! & voilà lé mot ; jé ſavois bien qu'elle né féroit pas long-tems ténace.

JAVOTTE.

(*A part.*) Si tu ſavois !

LA RAMÉE.

(*On s'atable.*) Aſſiſons-nous tertous. Hé, Sans-R'gret, eſt-ce que tu dors encore ?

SANS-REGRET.

Oh ! que non, j'n'ai pas l'tems d'ça, moi.

JAVOTTE.

Eſt-ce qu'il eſt gris donc, lui ?

SANS-REGRET.

Gris ! C'eſt bon pour un ivrogne.

LA RAMÉE.

Allons, paſſe donc.

TOUPET.

(*A part.*) Jé mé compromets en cé jour par néceſſité.

SANS-REGRET.

J'ſuis ben là, moi. N'vous gênez pas, vous autres.

LA RAMÉE, *verſant.*

Allons, tendez, Man'zelle Javotte; à vous, Man'zelle Marie-Jeanne. (*A Tonton.*) Et vous, bonne piece. (*Otant ſon chapeau.*) Monſieu Toupet, voulez-vous ben m'parmettre? (*A Sans-Regret.*) Hé ben! eſt-c' que tu n'veux pas boire à la ſanté d'Monſieu Toupet, toi?

SANS-REGRET.

D'Monſieu Toupet! Si fait, j'boirois juſqu'à ſon dernier cheveu, moi.

LA RAMÉE.

Note bourgeois, n'prenez pas gard' à lui; c'eſt l'vin qui parle.

TOUPET.

Jé lé vois. Madémoiſelle Marie-Jeanne, ſans rancune dé tantôt.

MARIE-JEANNE.

Fi donc, Monſieu du Château, à la vôtre.

TOUPET.

Mádémoiſelle Javotte, jé bois à vos plaiſirs.

JAVOTTE.

Monſieu, c'eſt l'plaiſir d'la copagnie.

SANS-REGRET.

Ç'que c'eſt qu'la politeſſe!

LA RAMÉE, *pendant que Toupet boit.*

(*À part.*) Allongeons l'tems pour attendr' Jolibois. (*Haut.*) Ah! ça, Monſieu Toupet, pour amuſer la copagnie, dites-nous donc queuqu'choſe d'vot' pays.

MARIE-JEANNE.

Quoi ? d'ſon pays ?

JAVOTTE.

Non, non; parlons putôt d'Verſailles.

TONTON.

Ah! oui, all'y a été avec ma mere, dà.

MARIE-JEANNE.

T'es ben heureuſe.

LA RAMÉE.

Hé ben ! contez-nous ça.

TOUPET.

J'en ſérai fort aiſe.

SANS-REGRET.

Écoutons.... parce que, pour peu que quelqu'un qui cauſe, quand on parle....

LA RAMÉE.

Allons, laiſſez-la donc dire.

JAVOTTE.

JAVOTTE.

Air : *Drès l'matin.*

Vantez qu'j'avons vu la Reine,
L'Dauphin & Mesm'zell' ses sœurs;
All'zont tout, comm' la Daupheine,
Un air d'esprit & d'douceur;
Quand on l'za regardés, y semble
Qu'gn'a plus rien dans l'mond à voir;
Ils étion, dans une longu' chambe
Qu'est comme une rue en miroir:
Et pis l'Roi, note bon maître,
Les couvoit si ben d'ses yeux,
Que j'nous mourions d'envi' d'être
Ses enfans aussi-ben qu'eux.

LA RAMÉE.

Je l'sommes tertous, Man'zelle; si n'nous fait pas aussi riches que ceux qui li sont, un p'tit brin d'plus près qu'nous, ses enfans, ç'n'est pas manque d'bonne volonté : un pere qui a tout un grand royaume pour famille, fait ç'qui peut.

Air : *Reçois dans ton galetas.*

C'eſt un des meilleurs humains,
Et des plus honnêt'homm' d'la terre.
Eh ! puis, t'nez, tous ſes couſins
Sont d'l'himeur de ſon caractere;
L'François les aim' drès en naiſſant :
Jugez ç'que c'eſt en grandiſſant.

Vous ſavez ben l'pain d'amonition que j'mangeons en campagne, eh ben ! t'nez, ça nous ſembe comm' des perdrix : pourquoi ? parce qu'ça vient du Roi : ç'Prince-là, c'eſt l'ben aimé du cœur.

SANS-REGRET.

Tu m'as volé celui-là.

JAVOTTE.

Eh ! mais, vous l'avez volé à tout l'monde, vous.

TOUPET.

Cé garçon-ci a des entrailles.

LA RAMÉE.

Hé ben ! Monſieu Toupet, ça n'vous donne-t-i pas un p'tit brin l'envie d'voir d'queu magnere un boulet d'canon en agit avec ceux qui n'veulent pas s'ranger quand y paſſe ?

TOUPET.

Eh ! mon ami, chacun doit ſé ténir dans ſon état.

LA RAMÉE.

J'badine au moins. On n'force perſonne ; & puis, ç'n'eſt pas avec vous qu'il faudroit jouer à c'jeu-là, d'la fineſſe dont vous êtes.

TOUPET.

Cadédis ! jé lé crois.

LA RAMÉE.

Eſcuſez. . . .

TOUPET.

Il n'y a pas dé mal ; j'entends raillérie, mon cher, j'entends raillérie.

SCENE XVII.

Les précédens, JOLIBOIS, *déguisé en Marchand de billets de Loterie.*

JOLIBOIS.

On la tire aujourd'hui; c'est pour aujourd'hui.

TOUPET.

Ah! un bonheur né va pas sans un autre; mettons à la lotérie, ma pétite Javotte.

JAVOTTE.

Pourquoi faire?

MARIE-JEANNE.

Hé pargué! pourquoi pas?

JOLIBOIS.

J'n'en ai pus que deux, qu'est-ce qui les veut?

LA RAMÉE.

Monsieu Toupet a raison, faisons une société.

TOUPET.

Eh! qué risquez-bous? qui né hasarde rien, n'a rien.

LA RAMÉE.

Va-t'y, Man'zelle?

JAVOTTE.

Allons, va.

MARIE-JEANNE.

C'est pas une si grosse dépense.

JOLIBOIS.

V'là l'gr'lot, d'quinze mille livres en passant, v'là l'gr'lot.

TOUPET.

Colépoteur, bénez-çà.

LA RAMÉE.

L'homme! hai, l'homme!

JOLIBOIS, *s'avançant.*

V'là mes deux derniers, mon Officier.

TOUPET.

Il n'y a qu'à les prendre tous deux.

JOLIBOIS.

Oh ! j'ai la main heureuse, déja.

TOUPET.

Voyons, ils sont des Enfans-Trouvés.

JAVOTTE.

Marchand d'ognons s'connoît en ciboule; hé ben ! r'gardez donc s'ils n'sont pas un p'tit brin faux.

(*Toupet les retourne & les examine.*)

SANS-REGRET.

Air : *Talaleri ta, talarire.*

Quand je n'vous vois pas, je soupire,
Et j'soupire aussi, quand j'vous voi.

LA RAMÉE.

Paix !

TOUPET.

Jé lés crois bons : avez-vous dé l'encre, l'ami?

JOLIBOIS.

Toujoux, note bourgeois, à cause du négoce, & du papier itou, (*il en donne*) pour écrire les lots que j'vends.

(*Pendant que Jolibois dévisse le cornet & aveint une plume.*)

SANS-REGRET *acheve l'air ci-dessus.*

Et l'amour que l'amour m'inspire,
Est un amour plus fort que moi :
C'est comm' j'ai l'honneur de vous
l'dire....

LA RAMÉE.

Mais, tais-toi donc. Man'zelle Javotte, vous savez écrire?

JAVOTTE.

Non; j'n'ai jamais pu apprende ça, parç'que j'sis gauchere.

LA RAMÉE, *ayant le pouce enveloppé d'un linge.*

Si j'n'avois pas mal à mon pouce.

TOUPET.

Prêtez, prêtez-moi la plume.

LA RAMÉE.

Encore mieux: car j'vous dirai avec ça qu'j'e n'peux pas ben mett' l'ostographe dans les chiffres; vous garderez les billets, gn'a qu'à seul'ment faire faire eune r'connoissance pour nous quatre, & faire Man'zelle Javotte la porteuse.

TOUPET, *écrit.*

A merveille.

TONTON.

Ah! ma sœur, vous mettrez six yards pour moi, pas vrai?

JAVOTTE.

Nous varrons ça.

SANS-REGRET.

Je ne sais pas pourquoi j'sis altéré comme ça; la Ramée, passe-moi un peu la bouteille.

LA RAMÉE.

Oh! un moment.

(*Ils se font tous deux des signes de joie, pendant que Toupet écrit.*)

SANS-REGRET.

Sur ce côteau,
Je badinois au fond de l'eau,
Et je m'endormois,
En m'écriant qui va là.
Là.

JOLIBOIS.

Note bourgeois, t'nez, pernez garde à ç'pli: n'mettez pas vote nom d'dans; car l'papier buroit, & faudroit r'commencer.

TOUPET, *écrivant.*

Hé ben! jé n'ai qu'à lé mettre plus bas; ténez, Mademoiselle, nous né

pouvons pas manquer dé gagner; car vous y êtes.

JAVOTTE.

Ah! Monsieu, vous y êtes encore pus qu'moi; comment donc? vous écrivez comme un déluge.

TOUPET.

Vous mé flattez, mon aimable poule.

LA RAMÉE.

Gn'a pas d'flatterie; j'vous réponds d'un lot, moi, Monsieu Toupet.

TOUPET *essuie la plume & revisse le cornet.*

Jé l'espére.

LA RAMÉE, *à Marie-Jeanne.*

Dites-li qu'all' nous coule ça par sous la table.

MARIE-JEANNE, *à la Ramée.*

La Ramée, il s'ra ben joyeux, quand il verra la liste. (*A Javotte.*) Donne.

JAVOTTE, *lui donnant la reconnoissance.*

Je m'doutois ben d'ça.

TOUPET, *à Jolibois.*

Ténez, pétit, voilà vos ustensiles.

LA RAMÉE.

Allons, vivant, avec la permission d'Monsieu, mettez-vous là; j'vous pairons dans l'moment.

JOLIBOIS, *se plaçant.*

Ça n'presse pas.

LA RAMÉE.

Faut convenir qu'y a de beaux hommes dans les troupes, Monsieu Toupet.

TOUPET.

Jé lé sais.

MARIE-JEANNE.

Quand ils ne r'ssembleroient qu'à Monsieu.

JAVOTTE.

Eh mais ! on ſe reſſemble de pus loin.

TONTON.

Et ſans êtr' parens encore.

SANS-REGRET.

Air : *Il eſt Gentilhomme.*

Monſieux eſt ſans dout' grenadier,
Selon ce que j'eſpere ?

TOUPET.

Non, cé n'eſt pas là mon métier.

SANS-REGRET.

Ah ! c'eſt une autre affaire.

TOUPET.

Qué veut-il dire par-là ?

LA RAMÉE.

Oh ! rien du tout.

SANS-REGRET, *montrant Toupet.*

C'eſt qu'il a
L'air d'un mi, mi, mi,

L'air

L'air d'un li, li, li,
L'air d'un mi,
L'air d'un li,
L'air d'un militaire:
A vot' ſanté, frere.

TOUPET.

Frére! qué veut dire céci? Il ſé familiariſe: jé né mé crois pas fait pour cette fraternité.

JAVOTTE.

Eſt-ce qu'vous l'acoutez? voyez-vous pas ben qu'il a bu: eh puis! avec qui croyez-vous donc êtr', Monſieu? Comment donc! des filles qui ſont l'innocence même.

TOUPET.

Vous avez raiſon, ma chere enfant; daignez vous appercévoir auſſi qué jé plaiſante.

JOLIBOIS.

Hé ben! t'nez, piſqu'vous êtes en

train d'badiner, j'ai là une chanſon qui eſt baclée gn'a pas long-tems, & qui a déja ſarvi.

LA RAMÉE.

Ça n'fait rien, donnez toujours, pere; allons, chantons queuqu'p'tite choſe, à cauſe d'la rencontre; t'nez, Man'zelle, vous qu'avez une belle poitrine, défrichez-nous ça.

JAVOTTE.

Donnez; quand on n'a pas une belle voix, on n'ſe fait pas prier.

TOUPET.

Allons, ma pétite amie, vous mé férez votré cour par-là; chantez pour l'amour dé votré pétit mari : nous férons *Chorus*.

JAVOTTE.

Air : *Mais y a deux ans que j'vous aim'ben.*

Premier Couplet.

D'un faraud de note quartiér,

Accoutez l'aventure.

LE CHŒUR.

D'un faraud, &c.

JAVOTTE.

I s' mis en tête d'épouser
Une fill' qui n'pouvoit pas l'aimer.

LE CHŒUR.

I s'mis, &c.

TOUPET.

Il né savoit pas bien s'y prendre.

JAVOTTE.

Second Couplet.

Ç'te fille avoit un autre amant,
De pus bonne figure.

LE CHŒUR.

Ç'te fille, &c.

JAVOTTE.

Qui, malgré sa mere vrament,
Li baillit son consentement.

LE CHŒUR.

Qui, &c.

TOUPET.

Rien dé mieux.

JAVOTTE.

Troisieme Couplet.

Pour s'débarrasser du rival
Qui s'croit une mignature.

LE CHŒUR.

Pour, &c.

JAVOTTE.

On vous a fait à ç't'animal,
Un tour qui n'réussit pas mal;

LE CHŒUR.

On vous a fait, &c.

TOUPET.

C'est bien employé.

JAVOTTE.

Quatrieme Couplet.

Pour société de deux billets,
Donnant sa signature.

LE CHŒUR.

Pour, &c.

JAVOTTE.

On l'a fait ſigner bas eſprès,
Pour afin d'l'engager après.

(*Toupet ſe leve avec vivacité.*)

LE CHŒUR.

On l'a fait, &c.

(*Quand Javotte a fini, toute la bande claque des mains.*)

TOUPET.

Sérois-jé pris pour dupe?

LA RAMÉE.

Hé ben! camarade, conv'nez qu'-vous êtes d'dans d'beau jeu, là.

TOUPET, *à Javotte.*

Rendez-moi, s'il vous plaît, ma réconnoiſſance.

JAVOTTE.

Allez, all' eſt en bonne main; c'eſt la Ramée qui l'a, i vous travaillera ça, comm'ça s'pratique.

Air : *Garre le pot au noir.*

Ah ! ça, mon p'tit futur,
Je v'nons d'fair' les fiançailles.

LA RAMÉE, *le raillant.*

D'elle vous v'là ben sûr.

JAVOTTE.

A tantôt l'z'épousailles.

TOUPET.

Mé tromper dé la sorte !

JAVOTTE.

M'aimez-vous à ç't'heur'-ci ?

TOUPET, *furieux.*

Qué lé diable t'emporte.

SANS-REGRET.

D'la douceur, notre ami.

Faut d'la civilité dans les Troupes ; Mad'moiselle est fort ragoûtante ; allons, pas de refus, épousez-la un peu jusqu'à nouvel ordre.

TOUPET, *avec emportement.*

Jé n'ai qué faire dé votre berviage vachique; jé ſuis vrave. Cé qui mé pique, c'eſt dé mé voir dupé, où jé croyois faire uné dupe dé vous. Pétite égrillarde!...

SCENE XVIII.

TOUS LES PERSONNAGES.

TOUPET, *continuant.*

Jé né bous régrette pas; car vous, votré race, à commencer par votré mére, vous né valez pas les frais dé la police.

Mde. SAUMON.

Ah! grand-merci; v'là donc comm' tu nous équippes, girouette du pilori!

Les Quatre femmes ensemble.

Mde. SAUMON.

Tu n'sortiras pas d'ici sans avoir la margoulette en compotte : t'nez, ç'diable de malpeigné, traiter comm' ça d'honnêtes gens ; tu peux ben dire : Bon soir la copagnie ; car j'te vas mettre hors d'état de travailler d'main.

JAVOTTE.

Laissez-moi faire, ma mere ; faut qu'il porte un bras en écharpe de ma façon : tu vas voir à quiqu'tu t'joues : va, cocher des cabriolets de Marseille ; mais, mais voyez ç'cousingermain d'Lucifer à la mode de Bretagne ; ah ! c'est fait d'toi.

MARIE-JEANNE.

C'est donc à nous qu'tu t'adresses, timbalier des archers de l'écuelle : nous n'valons pas les frais de la police ! oh ! j'te vas faire voir à qui tu parles : va, médaille de papier volant vis-à-vis l'hôtel des Ursins, tien-toi ben.

TONTON.

Tu n'm'échapperas pas ; ç'te main là va mettre ta face en couleur, & l'autre va la frotter : ah ! comme tu vas m'payer l'honneur d'avoir trinqué avec moi ! rendez-vous à croquignolles, faut que j'técharpe.

LA RAMÉE & JOLIBOIS, *s'opposant à leur violence.*

Douc'ment donc, douc'ment.

LA RAMÉE.

J'nous intéressons à sa santé.

TOUPET.

Tâchons dé leur souhaiter tout bas lé bon soir.

Mde. SAUMON.

Est-ç'qui s'roit engagé ?

LA RAMÉE.

Et proprement même.

(*Toupet s'échappe.*)

JOLIBOIS, *courant après lui.*

Dites-donc, dites-donc?

SANS-REGRET, *courant aussi.*

Oh ! i n'ira pas loin.

(*S'en allant doucement & en serpentant.*)

Air : *L'amour, pour me rendre heureux.*

J'm'en vas bientôt vous l'attraper.

LA RAMÉE.

Il ne peut pas nous échapper;
La manigance eſt prête,
Et j'm'en vas dans l'moment,
(*Il tire une cocarde de ſa poche.*)
Li poſer ſur la tête
L'cachet du Régiment.
(*Il ſort.*)

Mde. SAUMON.

Qu'j'en ſuis ben aiſe!

SCENE XIX.

Madame SAUMON, JAVOTTE, MARIE-JEANNE, TONTON, M. DE LA BRÊCHE.

Mde. SAUMON.

AH! ça, Monſieu, j'ſis r'connoiſſante; tiens, ma fille, ſans li j'étois agonie par ſte femme, deux d'ſes con-

meres & la populace au sujet de ste carpe de tantôt: Monsieu d'la Brêche m'voit dans les douleurs, tire l'épée à la main nue; & cric, crac, zin, zon, piff, paff, il s'escripe si bien d'coq & d'caille, qu'i m'tire d'embarras en un crin d'œil.

Air : *Mais d'mandez-moi pourquoi qu'je r'viens?*

Javotte, approche, mon enfant,
Va, j'permets que Monsieu t'embrasse.

DE LA BRÊCHE.

Madame!

Mde. SAUMON.

Ah! pas tant d'compliment,
J'sais ç'que j'dis & ç'qui faut qu'i fasse.
Toupet vient d'découvrir la mêche,
Et je r'ssens ç'que vous avez fait;
Va, tu s'ras Madame d'la Brêche.

MARIE-JEANNE.

Ç'nom-là vaut ben Madam' Toupet.

TONTON.

V'là deux drôles de noms, toujours.

JAVOTTE, *donnant la main à M. de la Brêche.*

T'nez, ça vaut la parole, comme la parole vaut l'jeu.

SCENE XX & derniere.

TOUS LES PERSONNAGES.

JOLIBOIS.

ALLONS, camarade, n'vous faites pas prier; car ça d'viendroit gênant entre ami.

TOUPET.

Eh! Messieurs, doucément; une personne délicate comme moi, sé casse comme un verre; jé né cherche point à m'enfuir.

SANS-

SANS-REGRET.

Oh ! non : Monſieu s'promenoit ; il eſt bon d'prend' l'air.

Mde. SAUMON.

Air : *Qui veut ſavoir l'hiſtoire entiere ?*

Ah ! tu viens donc chercher ton reſte?

TOUPET.

En parlant, on peut ſé paſſer du geſte.

Mde. SAUMON.

On m'venge aſſez, n'craignez pus rien.

JAVOTTE.

Pargué ! la cocarde vous va bien.

MARIE-JEANNE.

Faut l'app'ler Monſieur la Terreur, à ç't'heure-ci.

TONTON.

Il a l'air dégagé comme l'coche d'Auxerre.

LA RAMÉE, *tirant la signature de Toupet.*

Air : *Sti-là qu'a pincé Berg-op-Zoom.*

(*Au Sergent.*)

Avons-nous ben su l'accrocher ?
T'nez, v'là d'quoi le faire marcher.

DE LA BRÊCHE.

En faveur du bien qui m'arrive,
Du fruit de vos soins je me prive.
Je lui rends ce papier, pourvu qu'il vous fasse une légere excuse.

TOUPET.

Essécuses, moi ! des essécuses ! qu'on mé donne sur lé champ l'habit d'ordonnancê. Jé lis dans ses yeux qu'elle sé répent dé mé perdre, & avant qué son goût pour moi né la réprenne vivément.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Mon Sergent, car jé suis des vôtres,
Jé veux partir avec eux autres ;

Délivrez-moi dé ses transports.
Oui, j'aimé mieux être, ma mie,
Enrôlé dans les pétits corps,
Que dans la grande confrérie.

JAVOTTE.

Ah! ça n'auroit pas manqué avec toi : va, i n'est pas Gascon.

Mde. SAUMON.

Allons, partons : j'allons bacler ton mariage, & sti-là d'Marie-Jéanne.

TOUPET.

Jé vous souhaite une postérité aussi nombreuse qué cé bras-ci étrilléra d'ennémis.

LA RAMÉE.

J'aurons sans doute queuqu'jour la guerre; & de l'himeur dont j'vous connois, papa, si, comme dit ç't'autre, on rase queuqu'ville, vous n'manqu'rez pas d'ouvrage.

Mde. SAUMON.

Hé ben ! v'nez-vous, tertous ?

JAVOTTE.

Tout-à-l'heure, ma pauvre p'tite chere mere.

(*S'adressant au Public.*)

Air : *Me promenant dans la plaine.*

Le zele ardent nous engage
A prévenir vos desirs ;
Nous varions le langage,
Pour varier vos plaisirs.
Un censeur triste & sauvage
N'y trouvera point d'appas.
Croit-il lui seul former l'orage ?
Non, non, non ; le goût ne suit point ses pas.
Ah ! quand on a votre suffrage,
Non, non, non, l'homme ne réplique pas.

Fin du troisieme Volume.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce Volume.

